Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [x] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Irregular pagination.

- [x] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [x] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

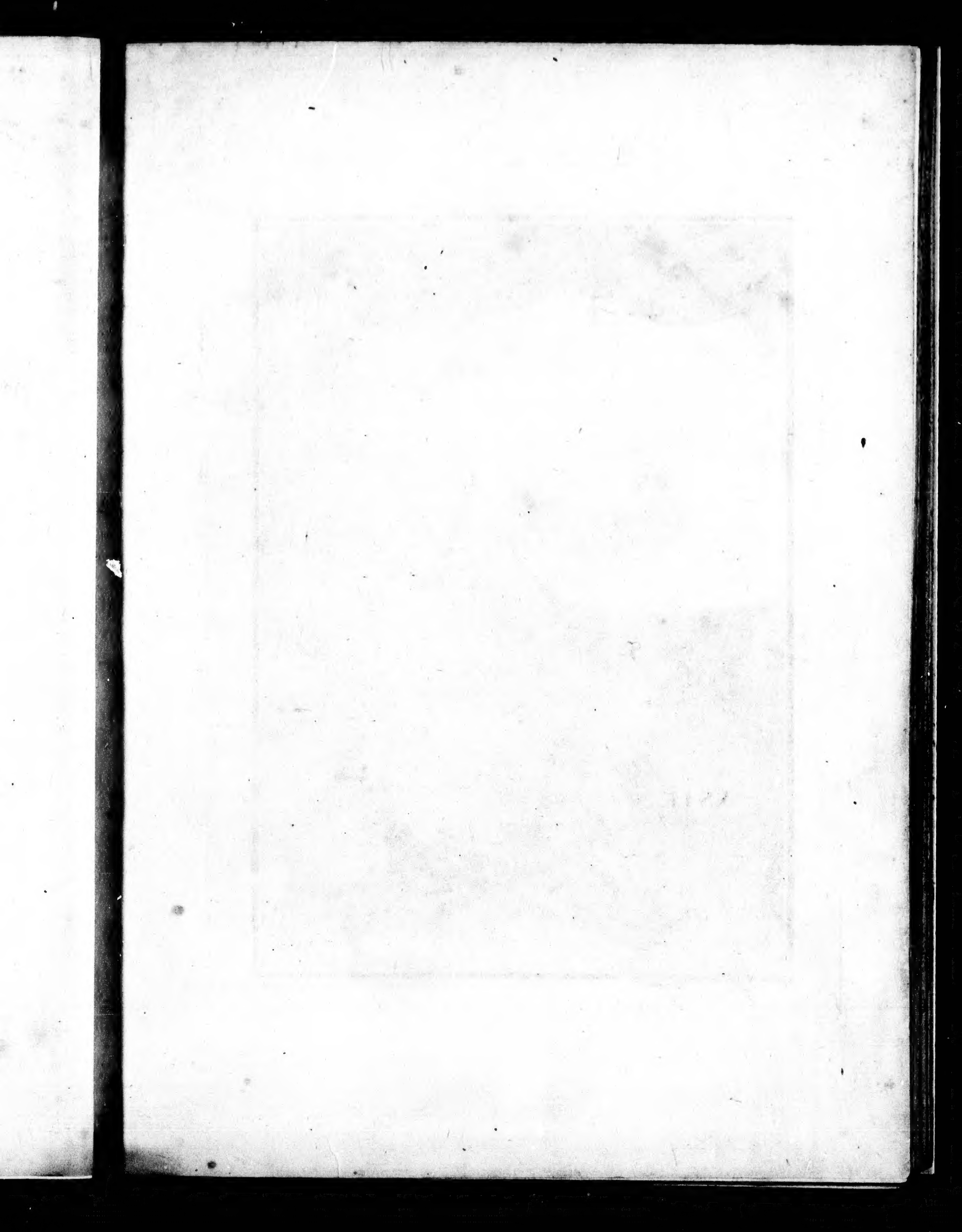
This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		12X		14X		16X		18X		20X		22X		24X		26X		28X		30X		32X
									✓													

VOYAGES PITTORESQUES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

ASIE.





Frontispice de l'Asie

VOYAGES PITTORESQUES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

OU

TROISIÈME ÉDITION DE L'ENCYCLOPÉDIE DES VOYAGES,

CONTENANT les Costumes des principaux Peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, et des Sauvages de la mer du Sud; gravés et coloriés avec soin.

ACCOMPAGNÉS DE SIX CARTES GÉOGRAPHIQUES;

SUIVIS d'un Précis historique sur les Mœurs de chaque Peuple;

PAR J. GRASSET SAINT-SAUVEUR, ancien Vice-Consul de France en Hongrie et dans le Levant.

TOME DEUXIÈME,

CONTENANT les PEUPLES de l'Asie, de l'Afrique, des deux Amériques, et Sauvages de la Mer du Sud.

CET Ouvrage forme 2 volumes, qui contiennent 160 planches, doubles, vu que chacune représente l'Homme et la Femme d'un Peuple, ce qui donne 320 figures.—Six Cartes géographiques; savoir, Mappemonde, et Cartes de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique septentrionale et méridionale.

A PARIS,

CHEZ Madame veuve HOCQUART, Libraire, rue de l'Éperon, n°. 1, vis-à-vis la rue du Cimetière Saint-André-des-Arcs.

1806.

TABLE

DES PEUPLES de l'Asie, de l'Afrique, des deux Amériques, et des Sauvages de la mer du Sud; contenus dans ce deuxième Volume.

Peuples de l'Asie.

Peuples d'Afrique.

L'ASIE

L'Asie, l'une des quatre parties du monde, est la plus grande après l'Amérique. Elle est située entre le 45e. degré de longitude et le 116e. Sa latitude septentrionale est depuis le premier degré jusques par-delà le 75e. La méridionale, depuis l'équateur jusqu'au 10e. degré, et peut avoir, d'orient en occident, environ 1750 lieues, et du midi au septentrion 1550. — L'Asie est séparée de l'Europe par la Méditerranée, l'Archipel, la mer Noire, les Palus Méotides et le Don; de l'Afrique par la mer Rouge et l'isthme de Suez ; elle est, des autres cotés, entourée de l'Océan.

Cette partie du monde, quoique plus étendue que l'Afrique, est cependant d'une division plus facile et plus simple, parce que ce vaste territoire n'est point morcelé en quantité de petits Etats. — L'Asie septentrionale donne le pays des Samoyèdes, la Russie asiatique, la Tartarie russienne, et le Kamtchatka; l'Asie orientale donne la Tartarie chinoise et la Chine; la méridionale, le Mogol et les Indes, l'Indostan, la Turquie d'Asie, la Perse et l'Arabie; le centre de l'Asie n'offre que la grande Tartarie et des déserts. — Ses plus hautes montagnes sont le Caucase et le Taurus. — Ses principaux fleuves sont l'Oby, le Kiang, le Gange, l'Indus, le Tigre, l'Euphrate, le Len et le Jenissea.—Ses lacs principaux, la mer Caspienne, le Kithan en Tartarie, et le Chiamay dans l'Inde. — L'Inde se subdivise en-deçà et au-delà du Gange, et les Etats du Mogol. Les mers de l'est et du sud de l'Asie sont parsemées d'îles qui sont de sa dépendance.—A l'est se trouvent les Philippines, les Molucques, les Mariannes ou les îles des Larons, et celles du Japon. Au sud, les Maldives et les îles de la Sonde.— On compte dans l'Asie 500,000,000 d'habitants.

Les langues qui ont le plus de cours en Asie sont l'Arabe, les langues chinoise, tartare, japonaise, arménienne, celles des Malais, du Guzarate et du Malabar. — Les cultes principaux sont l'idolâtrie ou le paganisme, la religion mahométane et la juive. Le christianisme et ses différentes sectes n'y dominent pas.—Quant à l'origine du nom que porte cette partie du monde, Hérodote prétend que l'Asie a pris son nom d'*Asies*, fils de Cotys et petit-fils de Manès, roi de Phrygie, ou de la Méonie, ou de la Lydie. Ce Cotys eut en partage la province voisine du mont Temolus, et

y fonda une ville nommée *Asia.* D'autres anciens pensent que l'Asie a pris son nom de la nymphe *Asia*, mère de Prométhée, et femme de Japhet.

Le sol de l'Asie est fécond en productions de toutes espèces : parfums, épices, métaux, perles, et pierres précieuses. On en exporte de l'encens, de la myrrhe, divers baumes, de la canelle, du gingembre, de la casse, des résines, du musc, des bois odoriférants, et du cinamomum; beaucoup d'or et d'argent, et enfin le café et le thé.

L'espèce humaine y subit, selon les climats qu'elle habite, des variétés du blanc au noir; on en pourrait tirer une échelle curieuse, ainsi que divers degrés de l'intelligence dont elle est douée : assurément le Kamtschadale ne ressemble pas à l'habitant du Gange, ni le Chinois à l'Arabe.

Il en est de même des animaux. On y en voit de toutes les formes, et tous différens d'instinct et de force. Tous les grands quadrupèdes de l'Afrique s'y trouvent.

En général, les Asiatiques sont mous, indolents, amis du faste, lents et patients. Ils sont sobres, mais superstitieux; hospitaliers, mais jaloux.

L'Asie est le pays natal des belles femmes, mais elles y sont inconstantes, et ont de grands besoins. Leur condition cependant n'est pas si malheureuse qu'on le croit en Europe. Si les sérails sont des prisons, ces prisons sont des paradis terrestres, et l'amour sait y tromper les muets et les eunuques, comme il trompe les maris et les mères dans d'autres contrées.

Habitans de Smyrne.

SMYRNE est située dans la Natolie, en Asie. Sa position est sur l'Archipel.

Quand on arrive à Smyrne on n'est point frappé, comme on l'est à Amsterdam ou à Bordeaux, de cet extérieur de richesses et de magnificence que produit un grand commerce. Les sujets du grand-seigneur, occupés d'augmenter leur fortune, s'occupent encore plus soigneusement de la cacher; et, toujours tremblans, ils n'osent en jouir dans la crainte de la perdre. Le danger presque continuel des incendies et des tremblemens de terre, est un nouveau motif qui les empêche d'élever de grands édifices, et toutes les maisons sont construites en bois, excepté les Mosquées, les Bézestins, et quelques Caravansérails : mais pour apprécier la ville de Smyrne, il faut arrêter ses regards sur l'étendue et la sûreté de son port, il faut compter cette foule de navires de toutes les nations qui, toujours en mouvement, toujours remplacés, font de cette échelle le marché le plus fréquenté du Levant, et l'entrepôt du commerce de l'Asie mineure.

Les commerçans de Smyrne sont heureux; ils jouissent de tous les agrémens que peuvent offrir un beau ciel, un pays fertile, et une liberté fondée sur le caractère doux et humain des Turcs qui l'habitent. La rue des Francs, dans laquelle ils sont réunis, offre l'aspect d'une ville Européenne, et toutes les jouissances que la société et les relations du commerce peuvent ajouter au moyen d'augmenter leurs fortunes. Dans aucune place du Levant leurs spéculations ne pouvaient être aussi étendues et aussi utiles : c'est pour eux qu'arrivent successivement les riches caravanes de Tokat, d'Angora, de Brousse,

de Cogna, de Satalie, d'Erzerum et de Diarbékir : elles multiplient les matières de leurs échanges, et leur offrent des moyens avantageux de renvoyer dans leur patrie la valeur des productions qu'ils en ont tirées.

La France, l'Angleterre et la Hollande se partagent ordinairement la plus forte partie de ce commerce.

Smyrne renferme environ cent mille habitans; savoir, 60 à 70,000 Turcs, 21,000 Grecs, 10,000 Juifs, 6,000 Arméniens, et 2,000 Européens, auxquels il faut ajouter un assez grand nombre de domestiques, d'artisans et d'ouvriers de leur nation.

L'habillement des Grecs de Smyrne consiste en un petit gilet rayé, recouvert d'un autre sans manches, fait à la manière des Barbaresques : ils portent les larges culottes et un petit turban.

Rien de plus voluptueux que le costume des dames de Smyrne : sa forme est orientale, et donne une forme majestueuse à la beauté. —Une ample et longue chemise couvre leur taille souple et élancée, sans en dérober les formes voluptueuses. Une ceinture l'assujétit au corps au-dessous du sein, dont les contours admirables se devinent à travers l'étoffe légère : le doliman qui recouvre tout cet ajustement est riche et très-élégant; elles portent sur leurs têtes des petits bonnets en forme de cône, ornés de perles et de plumes; d'autres n'ont qu'un voile qui retombe avec grace sur leurs épaules : leurs cheveux sont tressés et d'une rare beauté.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

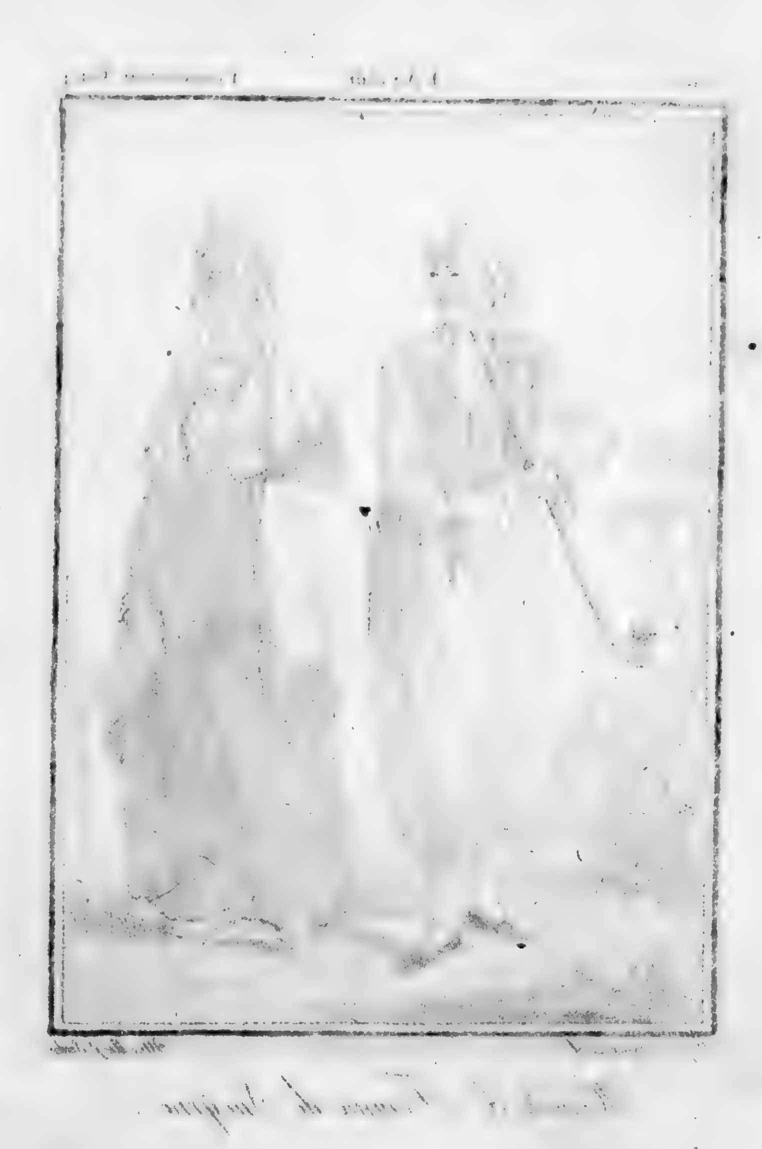
[illegible]

Asie. L'An 1801. Possession Turq.



J.G.S. Sauveur Del. Mixelle j.r Sculp.

Homme & Femme de Smyrne.





Asie. L'An 1801. Possession Turq.



J. G. S. Sauveur Del. Mixelle j^e Sculp.

Dames Grecques de Smyrne

Habitans de la Carie.

Cette province de la Natolie, pays asiatique, est bornée au nord par l'*Ionie;* au levant, par la *Lydie* et la *Phrygie;* au midi et au couchant, par la *Méditerranée* et l'*Archipel*. Le *Méandre*, qu'on nomme aujourd'hui le *Mender*, la traverse dans sa partie septentrionale du levant au couchant, et la sépare de l'*Ionie* et de la *Lydie*. Ce fleuve baigne beaucoup de villes aussi célèbres dans l'antiquité, qu'elles le sont peu aujourd'hui, telles qu'*Ephèse*, *Antioche* et *Magnésie*. Cette dernière cependant a moins perdu que les autres; elle offre encore un séjour enchanteur, parsemé de ruines imposantes : on y fabrique beaucoup de toiles de coton, et il s'y tient un grand marché d'échange entre l'Europe, l'Asie et l'Egypte : c'est aussi la résidence du Pacha. Les lieux que le Méandre arrose, fournissent d'assez bons pâturages; mais on y éprouve, surtout vers la Phrygie, de violens tremblemens de terre. *Mylasa*, autrefois *Milless*, produit d'excellent tabac, du beau coton et de la cire : c'est un lieu de commerce fréquenté par les Arméniens et les Grecs. Le marché se tient loin des habitations. Les Orientaux jaloux n'exposent point leur famille au milieu d'une troupe de négocians suspects. Ceux qui font le trafic séjournent dans les caravansérails, espèces d'hospices qui rappellent l'hospitalité des anciens, mais qui n'en dédommagent point tout-à-fait. Les voyageurs qui passent dans ce pays, se demandent, où sont les arts, les édifices, et ces hommes que l'histoire a peints avec de si belles couleurs; ils cherchent autour d'eux, et ils ne rencontrent que des ruines. Mausole régna en Carie : l'amour de son épouse Artémise l'illustra, et après sa mort, Mausole fut placé par les soins de cette tendre épouse, dans un magnifique tombeau, qui fut appelé de son nom *Mausolée*. Le temps n'a rien laissé de ce

monument, mais le souvenir touchant en est resté dans la mémoire des hommes. — En général les habitans de la Carie sont hospitaliers, et reçoivent avec aménité les étrangers. Un mahométan, fort riche, a fait bâtir, proche le village de *Lakina*, un hospice où le premier venu trouve son couvert mis sur une table abondamment servie.

Les Cariens, presque tous soldats volontaires, portent sur eux un équipage militaire, un sabre, un pistolet à la ceinture, une gibecière et un fusil, et surtout une pique : le reste de leur habillement appartient au costume des Orientaux : ils ont un turban dont la forme et la couleur sont les marques distinctives de chaque état.

Les femmes de *Mylasa* ont un caractère de visage joli et agréable : elles portent des espèces de chausses amples qui leur tombent sur les pieds, puis deux robes, dont l'une, très-longue, est fermée tout-à-fait ; l'autre, semblable à un *doliman*, s'agrafie sur le devant ; elles placent sur leurs reins une ceinture nouée assez négligemment en forme d'écharpe ; elles se coiffent d'un turban élevé en forme de pain de sucre tronqué, et qui est orné de perles. Un ou deux colliers couvrent leur sein ; et leurs cheveux retombent sur leur dos. L'ensemble de ce costume peu recherché, a de la noblesse et même de la grâce.



[illegible] est [illegible] les hommes de la Corse sont hospita- [illegible] les étrangers. [illegible]

[illegible] volontiers, [illegible], une giberne [illegible] leur [illegible] de chaque [illegible].

[illegible] caractère de [illegible] joli et agréable : [illegible] de [illegible] angles qui [illegible] tombent [illegible], dont [illegible], est [illegible] en forme [illegible] et même [illegible].



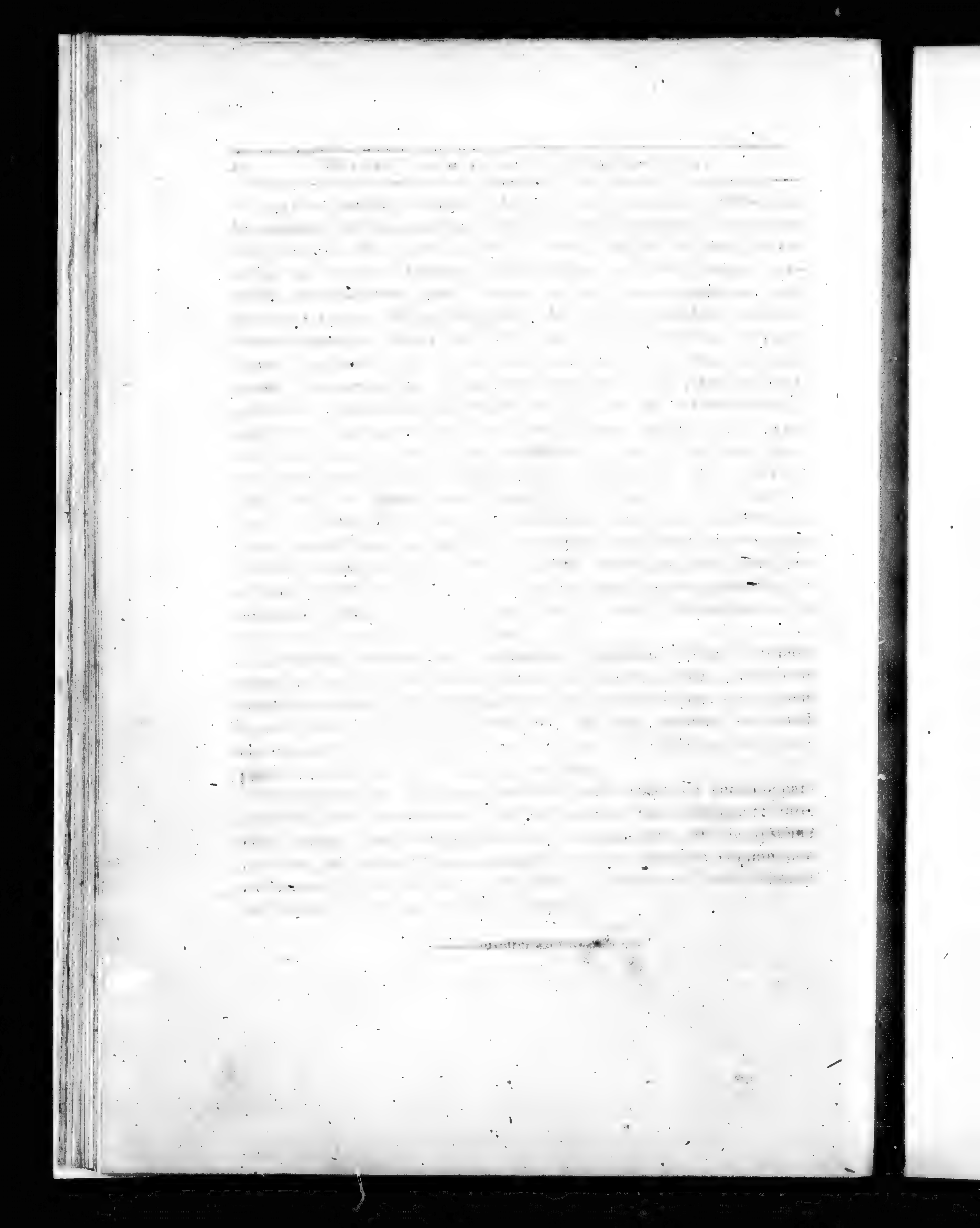
J. G. S. Sauveur Del. Mixelle Sculp.

Homme & Femme de Mylasa en Carie.

rités qu'il est bon de raconter. — Le prêtre qui procède à la célébration du mariage, lie avec un beau mouchoir brodé la garde et le fourreau d'un épée, si étroitement qu'on ne sauroit dégager la lame; cérémonie qui donne à entendre que les époux ne doivent rien se permettre entr'eux avant que le prêtre ne soit venu rompre ce nœud dans leur maison. En conséquence, des matrones gardent à vue la nouvelle épousée, tandis que de jeunes hommes surveillent le mari. Suivant l'usage du pays, il doit se passer trois jours ou huit au plus avant la consommation. Le moment enfin arrivé, le prêtre se transporte avec le mari dans la chambre de l'épouse, qui est couverte d'un grand voile, à travers lequel elle peut à peine respirer. Leur ayant fait prendre à tous deux les extrémités d'un fil, il le coupe dans le milieu avec l'épée en question qu'il dégaîne en leur présence, après avoir eu préalablement grand soin d'empocher le mouchoir dont il l'avoit liée; puis, il fait heurter leurs têtes modestement l'une contre l'autre, en signe de consentement; il remet ensuite l'épée entre les mains de l'époux, et lui ordonne d'en frapper trois fois légèrement la tête de l'épouse, qui s'incline comme par soumission et obéissance; alors le prêtre se retire tout de bon, et abandonne enfin les nouveaux mariés à eux-mêmes.

La jalousie est encore un des vices des Arméniens : ils ont la cruelle coutume de tenir leur femme comme en chartre privée. Quand une Arménienne obtient la grace toujours rare de franchir pour un moment le seuil de la porte, elle est enveloppée d'un long manteau; un grand voile blanc la couvre de telle sorte, qu'elle n'a de libre que les yeux pour se conduire, et le nez pour respirer.

Presque tous les Arméniens se sentent une espèce de vocation particulière pour le commerce : ils le font avec une intelligence rare. Cette nation, qui pourroit redevenir quelque chose dans le système politique, à raison de son commerce, est au contraire comme une riche éponge que les Turcs et les Perses pressurent à l'envie chacun de leur côté à mesure qu'elle se remplit.



Asie L'An 1806. Domination Turq. et Persanne



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.r sculp.

Homme et Femme de l'Armenie.

s

J
n
p
s
j

q
s
p

da
R

de
l'o
or
be
su

qu
ce
la
qu
pe
po
lan

Habitans de la Circassie.

La Circassie, si renommée dans la fabuleuse antiquité, sous le nom de Mont-Caucase, par la guerre des Géans contre le ciel, et par le supplice de Prométhée, forme une chaîne de montagnes qui sépare la Perse et la Russie, et s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire.

Les Russes et la cour Ottomane se disputèrent long-temps sa conquête; mais ses habitans, en se rangeant du côté de la Russie, se sont conservé une ombre de liberté, qu'ils achètent par le tribut qu'ils paient annuellement à cette puissance.

Quoique le sol de la Circassie soit très-fertile, ce n'est pas cependant par la richesse de ses productions que ce pays a paru aux Russes et aux Ottomans une conquête si précieuse.

La réputation de beauté et d'agrément des Circassiennes, le desir de posséder une contrée dont les femmes sont vendues au poids de l'or dans toute l'Asie, ont été la cause première de ces guerres qui ont long-temps ravagé un pays que l'on peut regarder comme la plus belle contrée de l'univers, tant par sa fertilité que par la beauté surprenante de l'espèce humaine qui l'habite.

Prévenu par la réputation de beauté que les Circassiennes ont acquise, on imaginerait volontiers le même avantage pour les hommes; cependant ils sont fort laids, trapus, basanés, ayant le visage large et plat. Quant à leurs femmes, les voyageurs n'ont rien dit qui ne soit au-dessous de la vérité. Belles aux yeux de tous les peuples, elles ont cette réunion de traits agréables, cette juste proportion dans toutes les parties du corps, cet éclat, ces couleurs brillantes, enfin c'est un ensemble de ce que Dieu peut créer de plus

beau, de plus ravissant, de plus voluptueux ; c'est l'idéal de la beauté réalisé. Les Grecs, dont l'imagination était si vive, les eussent prises pour modèles de leurs statues, et les princes de l'Asie, qui aiment encore plus la nature que les arts, ont grand soin d'en embellir leurs sérails. Ainsi ces femmes, qui eussent dû attirer le respect des hommes de ce pays, pour qui leur cœur, naturellement tendre et fidèle, devait créer le bonheur, sont précisément celles que l'on outrage le plus; l'avarice la plus sordide les livre à tout ce que la nature a de plus révoltant. Elevées avec soin et délicatesse, non par amour, mais pour qu'elles soient d'un plus grand prix, elles passent, fort jeunes, de la maison paternelle, sur une place publique, où on les expose en vente, dans la situation la plus propre à provoquer les desirs de l'acheteur, et la beauté, faite pour enflammer le cœur, devient la possession de la brutalité qui peut la payer : tel est le sort des plus belles femmes du monde.

On conçoit sans peine qu'un peuple qui regarde la femme comme marchandise, en puisse faire sa compagne, ni voir dans le mariage une société indissoluble; aussi les Circassiens en ont-ils plusieurs et en changent-ils à volonté. Cependant la première épousée a toujours sur les autres un empire que rien ne peut anéantir, et qu'elle conserve jusqu'à la mort. Cette première épousée s'achète, comme les autres, dans les marchés publics. Le prix ordinaire d'une belle Circassienne va ordinairement de 8 à 10000 piastres : elles portent sur leurs habits des fourrures, des perles et tout l'éclat des vêtemens asiatiques ; mais jamais cet habit n'est vendu avec la femme, à moins que l'on en soit convenu. Par-dessous ces habits, ces belles esclaves portent une tunique de linge qu'elles changent chaque jour : c'est ce dernier vêtement que le vendeur est obligé de donner avec la femme vendue, c'est en cet état qu'il livre sa marchandise.

Les femmes étant le principal objet du commerce des Circassiens, toutes les occupations du ménage sont abandonnées à des esclaves, et elles ne s'occupent que de leur toilette, et des moyens de plaire : elles se font une étude particulière de donner à leur organe une inflexion douce et sentimentale, et à tous leurs mouvemens de la grâce et de la volupté.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Asie. L'An 1804. Possession Russe.



J.G. S.t Sauveur del. Mixelle j.e Sculp.

Homme & Femmes de Circassie.

L

et

et

trai

a re

pro

des

arro

en h

en a

Le g

qu'on

Le

de la

consi

très-h

quels

Mi

Il est

les ai

et rien

gienne

traits

ces be

prendr

chise p

l'amou

ne tou

étrange

quelqu

Habitans de la Géorgie.

La Géorgie est une des provinces d'Asie qui fait partie de la Perse et de la Turquie asiatique, aux environs du Caucase entre la mer noire et la mer caspienne. Elle a 280 lieues de long sur 210 de large. Par le traité du 24 juillet 1783, le prince Héraclius qui en est le souverain, a renoncé à la suzeraineté des Turcs et des Persans, et s'est mis sous le protection immédiate de la Russie. — Ce pays offre de vastes plaines et des montagnes, aux pieds desquelles sont des vallées délicieuses. Il est arrosé par le Phase, qui va se perdre dans la mer noire. L'air très-froid en hiver y est chaud et sec dans l'été. Le terroir y est fertile et produit en abondance d'excellens vins, des fruits et toutes sortes de légumes. — Le gibier y est en quantité, et on y trouve tous les animaux domestiques qu'on rencontre en Europe.

Les Géorgiens professent la religion grecque. — Teflis est la capitale de la Géorgie. On y compte 25000 ames. Le commerce de cette ville est considérable en fourures. On y voit de beaux Bazars et des caravanserails très-bien entretenus. Ses maisons bâties en pierres ont des toîts sur lesquels règnent des plates-formes, qui servent de promenades aux femmes.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable en Géorgie, ce sont les femmes. Il est rare d'en rencontrer une laide, et il est impossible de les voir sans les aimer. Rien de plus régulier que leurs traits; leur taille est élégante, et rien de plus gracieux que le maintien qu'offrent en général les Géorgiennes. Mais leur caractère ne répond pas toujours à la beauté de leurs traits : elles ont un penchant décidé pour les hommes, et il semble que ces belles femmes ne se croient faites que pour donner de l'amour et en prendre. — On les accuse cependant de perfidie; mais aussi quelle franchise peuvent-elles avoir dans un pays où on les traite sans égards, où l'amour ne se montre qu'avec les traits de la débauche, et où la beauté ne touche que l'avarice des barbares qui se hâtent de les vendre à des étrangers qui n'en savent faire que des esclaves. Elevées avec soin et quelque délicatesse, non parce qu'on les chérit, mais pour qu'elles

soient d'un plus grand prix, elles passent fort jeunes de la maison paternelle sur une place publique, où on les expose en vente dans la situation la plus propre à provoquer les desirs de l'acheteur. Ce triste sort des plus belles femmes du monde nous inspire naturellement de la pitié pour elles; mais elles-mêmes n'en sont pas fort touchées : l'idée qu'elles s'en forment dès leur enfance, les habitue d'avance avec ce sort qui en désespéreroit d'autres; en quittant un pays demi-sauvage, où elles ne trouvent que l'absolu nécessaire, elles envisagent dans l'avenir une situation plus heureuse, et peut-être un maître qui leur plaira. — Ce commerce abominable dépeuple ce beau pays, et ces belles Georgiennes vont embellir les sérails des Turcs et des Persans qui les achètent.

La Géorgie est habitée par un grand nombre d'autres nations. On y trouve des Arméniens, des Tartares, des Juifs, des Russes, des Indiens, des Turcs et des Européens. — Les Arméniens y sont plus intrigans, plus souples; ils remplissent tous les emplois les plus bas, et ils n'en trouvent aucun de vil dès qu'il est lucratif.

La noblesse géorgienne a une prérogative qui seroit un opprobre partout ailleurs; c'est d'exercer le metier de bourreau.

Les Géorgiens ont naturellement beaucoup d'esprit, sont civils, doux, honnêtes et hospitaliers, mais ignorans dans les arts, paresseux, ivrognes et sensuels. Ils professent presque tous la religion grecque schismatique : ils ont plusieurs évêques et un patriarche.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Asie. L'An 1805. Protégé par la Russie



J G St Sauveur del. Lachaussée jne sculp.

Homme & Femme de la Georgie

I
ba
ae

ils
ail
lie
l'u

vie
voi

gén
I
une
le
ma
con
biè
d'u
des
dro
cet
céré
usa
de
me
ses
sa
por
plu

Wotyaks.

Les Wotyaks habitent le nord de l'Asie : c'est un peuple demi-barbare, soumis à la Russie, et qui se trouve enclavé dans le gouvernement de Kasan.

Plusieurs de leurs habitudes privées leur font honneur. Pour se saluer, ils n'ont pas recours à ces courbettes ridicules et avilissantes en usage ailleurs. Les hommes se donnent cordialement la main. Les femmes, au lieu de s'embrasser, se frappent mutuellement et de concert sous l'aisselle l'une de l'autre.

Dans chaque hameau, il y a des bains à l'usage des femmes qui viennent y accoucher, à la manière des Mordwines et autres peuples voisins, dont ils ont retenu beaucoup de coutumes.

A la naissance d'un nouveau né, le père sacrifie un bélier blanc au génie tutélaire de l'homme ; car ils croient aux anges gardiens.

Les mariages chez eux ne se concluent que quand le galant a payé une somme au père de la fille. Après l'achat, les roubles bien comptés, le mari emmène son épouse, couverte d'un voile. Celle-ci arrivée à la maison paternelle se retire à part pour troquer ses habits de vierge contre ceux de femme mariée. Pendant que le prêtre bénit un gobelet de bière, elle se place à terre sur le seuil de la chambre à coucher couvert d'un drap. Conjointement avec le célébrant, elle demande à ses dieux des enfans et du pain. Une paranymphe ou fille d'honneur verse de l'hydromel aux convives ; et la jeune épousée, à genoux devant eux, garde cette attitude suppliante jusqu'à ce que chacun ait vuidé son verre. Ce cérémonial est suivi de divertissemens et de jeux. Il est encore un autre usage qui mérite d'être rapporté. Quelques semaines après la nôce, le père de la mariée visite le nouveau ménage, et remmène sa fille. Celle-ci demeure chez lui plusieurs mois, habillée en fille et travaillant au profit de ses parens. Le tems de cette espèce de retraite fini, le mari vient chercher sa compagne qui, se ressouvenant encore de son premier état dont elle porte en ce moment le costume, semble ne quitter sa famille qu'avec la plus grande peine, et mouille de larmes chaque pièce de l'habillement

qu'elle quitte de rechef pour ne plus le reprendre. Une fête plus gaie encore que celle des nôces termine cette cérémonie, qui porte avec elle sa moralité. Les instrumens de musique qui les accompagnent dans leurs danses et dans leurs chants, sont la musette, la bombarde, une espèce de harpe, et une guitare à deux cordes.

Les funérailles des Wotyaks ne sont pas moins intéressantes. Pieux envers les morts, ils lavent le cadavre avec soin, et lui endossent un habillement complet; ils lui passent à la ceinture le même couteau que portoit ordinairement le défunt; mais ils ont la bonhommie d'en casser la pointe. On couvre le cercueil de gâteaux, et on allume un cierge du côté du chef. Lors de l'inhumation, on prononce ces paroles : *Terre ! fais-lui place.* Au retour du convoi, on se baigne, on se lave les mains avec de la cendre; on change d'habit, et le verre à la main on fait les derniers adieux au mort. On remarquera que le même cérémonial a lieu pour tous.

Le surlendemain, le septième et le quarantième jour après les obsèques, on célèbre une fête commémorative dans la maison du décédé; on immole à sa mémoire une brebis ou un cheval, qu'on mange après lui en avoir réservé sa part. On porte cette portion dans la cour, et on dit en l'y laissant : *prends ceci, c'est pour toi.*

Ils ont quantité d'autres superstitions bien moins raisonnables encore, mais qui tiennent à la simplicité de leur caractère. Par exemple, ils se font scrupule de faire trafic de la cire de leurs ruches. C'est bien assez (disent-ils) d'enlever aux abeilles leur miel.

Leur religion est l'idolâtrie. Au lieu de temple, ils ont consacré sur les hautes collines, et sur-tout au milieu des forêts de sapins, des places qu'ils appellent *louds.* C'est-là qu'ils se rassemblent pour adorer en commun l'Etre-Suprême qu'ils nomment *Imma* ou *Ilmar*, et qu'ils ne croient pas présent par-tout à-la-fois, mais résider dans le Soleil. Ils croient au démon qu'ils désignent sous le nom de *Schaïtan*, c'est-à-dire Satan; et qui, selon eux, fait sa demeure dans l'eau. Cette dernière circonstance n'empêche pas qu'ils ne se figurent l'enfer comme un lieu de douleur rempli de chaudières à goudron. Ils appellent leur paradis le *séjour lumineux.* Leurs fêtes sont très-multipliées.



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme & Femme Wotjaks.

On
au h
sur l
boré
geur
chan
crue

Ce
mem
très-

La
nière
Leur
crain
qu'u
sur l
qu'un

Le
qui a
moust
seroit
seroit

Les
derni
gorge.
melle

L'h
mais

Samoyèdes.

On a donné le nom de *Samoyède* à quelques familles isolées, errantes au hasard sous des montagnes de neige, dans les environs d'Archangel, sur les bords de la mer Glaciale, entre le 60 et le 66e. degré de latitude boréale. Selon quelques historiens, le nom de ces peuples signifie *mangeurs d'hommes;* ils sont inscrits sur le rôle des impositions dans les chancelleries russes, sous le nom de *Sirogneszi*, *mangeurs de choses crues.*

Ces sauvages sont presque tous de la taille de cinq pieds; ils ont les membres robustes et courts, les épaules très-larges et carrées, et le cou très-raccourci.

La nature semble avoir disposé tous les traits de leur visage, de manière à leur rendre plus supportable la rigueur du climat qu'ils habitent. Leurs yeux, petits et à peine couverts, sont assez renfoncés pour ne craindre ni le froid, ni la neige; leur nez, absolument écrasé, n'a qu'une foible ouverture; leurs cheveux touffus et soyeux qui croissent sur leur front, et descendent sur leurs épaules, ne laissent entrevoir qu'une très-petite partie de leur figure.

Les hommes sont absolument sans barbe. Un homme ou une femme qui auroit du poil ailleurs que sur la tête, seroit regardé comme un monstre; l'homme auquel on reconnoîtroit cette difformité imaginaire seroit chassé de l'habitation; la femme qui auroit cette imperfection seroit répudiée par son mari et condamnée à un célibat éternel.

Les traits des hommes et des femmes sont à-peu-près les mêmes; les dernières sont sur-tout remarquables par l'extrême petitesse de leur gorge. Toutes les Samoyèdes, dit un voyageur célèbre, ont les mamelles molles, petites et plates, même lorsqu'elles sont vierges.

L'habillement des Samoyèdes est d'une seule pièce; il n'est pas beau, mais il ne laisse aucun passage à l'air, et sous ce rapport il est par-

faitement convenable à un peuple placé sous le pôle : des peaux de chiens, de rennes, de renards ou de loups, servent à la composition de tous leurs vêtemens : la soubre-veste et le haut-de-chausse sont étroitement serrés contre la peau; mais l'habit de dessus est extrêmement large et assez agréablement orné par des bandes de fourrures et de peau de canard, dont les plumes et les poils sont tournés en dehors.

L'habit des femmes, comme dans tous les pays, diffère de celui des hommes par les ornemens dont il est surchargé; des clincailleries, des franges, des bandes de drap, des broderies d'étain bordent leurs vêtemens.

Les habitations des Samoyèdes sont plutôt des tentes que des maisons; quelques perches placées en faisceaux, et revêtues d'écorce d'arbres et de peau de rennes, forment une espèce de pyramide, dans le haut de laquelle se fabrique un trou destiné au passage de la fumée.

Ces tentes se transportent facilement; il ne faut qu'une heure à un Samoyède pour démolir et reconstruire sa maison, et cette reconstruction a lieu toutes les fois que les productions végétales sont épuisées aux environs de la maison.

En hiver, la tente se dresse sur les montagnes; dans la belle saison, on la dresse sur le bord des rivières, pour y jouir plus facilement des agrémens de la pêche et de la navigation. En aucun tems, dans aucun endroit, les habitations ne sont réunies et rapprochées; ces sauvages sont ennemis de toute société; lorsque le hasard ou la beauté du sol rapproche quelques cabanes, l'amour de la solitude et le goût de l'isolement éloignent ceux qui l'habitent; ils ne se témoignent ni amitié, ni haine; lorsqu'ils se rencontrent, ils prennent des circuits pour s'éviter; en un mot, un Samoyède éprouve, à la rencontre de son semblable, ce que nous éprouvons dans les forêts à l'aspect d'une bête féroce.

La nourriture des Samoyèdes est aussi peu recherchée que leurs habitations; elle consiste principalement dans la chair de poisson; ils sont cependant peu adroits à la pêche; ils ne se hasardent point sur la mer, et sont réduits le plus souvent aux poissons morts que les flots jettent sur le rivage : le cadavre d'une baleine est pour toute une contrée de Samoyèdes un présent du ciel, qui la dispense, pendant un mois, de se livrer aux travaux de la pêche.

Ces peuples sauvages ne sont guères plus adroits à la chasse, et doivent à des pièges ou des filets dormans le peu de gibier qui sert à leur nourriture. Le renne domestique forme leur principale richesse et leur mets le plus délicieux; ils n'en savent cependant pas mettre à profit toutes les qualités comme les autres peuples du nord; ils l'engraissent et le tuent, c'est tout le parti qu'ils en tirent; ils négligent même de se nourrir de son lait, et ne conçoivent pas comment les peuples voisins peuvent préférer cette liqueur douce et rafraîchissante au sang des animaux.

Le mariage se contracte sans cérémonie chez ce peuple où la pluralité des femmes est permise. On va au marché acheter une femme, on ne s'informe que de sa naissance, elle est toujours assez belle, si elle n'est pas parente de l'acheteur; on l'enchaîne sur un traîneau, et on la conduit à l'habitation, où, après quelques jours de purification, elle devient la souveraine du sérail.

Pendant deux ou trois ans elle jouit de ce titre et d'une autorité sans bornes sur ses compagnes; mais sitôt que le tems de sa fécondité est passé, elle devient l'esclave de la nouvelle épouse de son maître, et languit dans la plus déplorable misère jusques au moment où l'homme, fatigué de la nourrir, la noie dans les neiges ou dans la mer.

Quelquefois ces infortunées sont revendues à des Samoyèdes, qui ne sont pas assez riches pour acheter de jeunes filles. Alors leur condition est moins douloureuse, et là, comme par-tout ailleurs, on voit quelquefois dans la classe la plus pauvre une pureté de mœurs, qui sembleroit devoir être l'apanage des hommes dont l'éducation et le cœur ont été plus soigneusement cultivés.

La naissance des enfans n'est point un sujet de fête chez les Samoyèdes; c'est un évènement indifférent que l'on n'accompagne d'aucune cérémonie: on donne un nom aux enfans mâles; mais on croit trop faire encore pour les filles en prenant quelques soins de leur existence.

Les funérailles se font avec bien moins d'apprêts encore que les naissances et les mariages: on couvre le mort de ses plus riches habits; on lui met une marmite sur la tête, et on le porte en terre, si la rigueur du froid permet toutefois d'en entr'ouvrir le sein; si c'est en plein hiver, le

cadavre est déposé sous la neige jusqu'au printems, et devient la pâture des bêtes carnacières.

Ils croient à un créateur du monde et à de certaines divinités subalternes qu'ils représentent de plusieurs manières; mais ils n'adorent pas les simulacres qu'ils s'en font, et n'ont aucun usage religieux.

Le tribut que ces peuples paient à l'empire de Russie consiste en quelques pelleteries, et ils en font eux-mêmes le recouvrement.





P. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.r sculp.

Homme & Femme Samoyedes.

moucks. Un Tartare de cette horde ne prend en considération que l'âge. Pourvu qu'une femme soit jeune, elle est son fait, fût-elle sa sœur! mais aussitôt qu'elle a passé sa trentième année, on pense à lui donner une seconde compagne; et ainsi de suite, tant que le mari a des besoins et des forces. Cette multiplicité d'épouses entraîne peu d'inconvéniens. Un Calmouck les garde toutes; toutes sont nécessaires à l'entretien de son ménage, à l'éducation de ses enfans, et à la garde des troupeaux. Seul maître dans sa tente, la subordination la plus paisible règne autour de lui. La femme de quarante ans qui a eu son tour, ne voit pas de mauvais œil celle de vingt; et l'épouse de vingt ans ménage celle de quarante, dont elle doit un jour subir la destinée.

Comme les Calmoucks sont extrêmement jaloux du sang dont ils sortent, une femme qui s'abandonneroit à plusieurs hommes, seroit en butte au mépris de tous ses parens, et l'on ne feroit aucun cas de sa progéniture.

Un Calmouck, père de famille, est un Dieu au milieu de ses enfans. On lui porte un respect qui tient du culte. A sa mort, plusieurs jours sont consacrés aux larmes. On sacrifie ce qu'on a de plus précieux pour honorer ses funérailles; et tous les ans, la piété filiale se fait un devoir sacré d'aller rendre à son tombeau un hommage commémoratif.

On remarquera que ces mœurs, qui rappellent celles des patriarches, ne fleurissent que chez les Calmoucks idolâtres. Ceux qui ont embrassé le mahométisme, ont une physionomie morale tout-à-fait dégradée. Ce sont pour la plupart des brigands adonnés à la crapule et à la débauche. Et c'est contr'eux que nos Dsongares sont presque toujours en guerre.



Asie. L'An 1806. Libres.



J. G. St. Sauveur del — Lachaussée j.e sculp

Homme et Femme Calmouck

T
Si
s'e
ch

à t
pe

en
vo

s'y
tit

suj
les
On
dix
de
des
éch
A l
dis
por

ces
les
lan

cul
nat

Habitants de Tobolsk.

Tobolsk est élevée sur les ruines de l'ancienne Sibir, capitale de la Sibérie. Les Russes, après avoir enlevé aux Tartares le vaste pays qui s'étend sur les deux rives du Tobol, ont fait bâtir cette ville à l'embouchure de ce fleuve.

Elle est assez étendue, marchande et bien peuplée : elle sert d'entrepôt à toutes les caravanes qui vont commercer dans la Chine, et à toutes les pelleteries que la Cour de Russie tire de la Sibérie.

Tobolsk est bâtie entièrement en bois; la forteresse même est construite en charpente. Le monastère, situé près du fort, est le seul édifice où l'on voit une enceinte de pierres.

Cette ville n'est peuplée que de Russes : il est défendu aux Tartares de s'y établir; et ces anciens conquérants du pays sont relégués dans de petites habitations sur les bords du Tobol et de l'Irtis.

On compte dans Tobolsk plus de trois mille maisons. La basse ville est sujette aux inondations de l'Irtis; la haute ville est bâtie en pierres, sur les bords escarpés de l'Irtis, trente-cinq toises au dessus de la basse ville. On ne communique de l'une à l'autre que par des escaliers de quatre-vingt-dix marches. Au printemps, il y a une foire de marchandises qui viennent de Russie. Les Russes y apportent des cuirs rouges et noirs, des draps, et des toiles, qu'ils vendent aux Kalmoucks et aux Tartares, qui donnent en échange du castoreum, de l'or, de l'argent, des étoffes de soie et de coton. A la foire d'automne, les Russes reçoivent en échange de leurs marchandises, celles que ces Tartares ont apportées de Chine, comme rhubarbe, porcelaine, mousseline, soies et coton.

Ces Tartares, qui descendent des Kosacks, et qui ont été conduits dans ces contrées par le fameux *Yerink*, suivent, pour ainsi dire, presque tous les usages russes, et auront bientôt perdu jusqu'aux traces de leur ancien langage, de leurs mœurs et de leur religion primitive.

Ces peuples, jadis guerriers et sauvages, sont aujourd'hui de pacifiques cultivateurs : quelques-uns d'entre eux ont des troupeaux; mais le climat naturellement mal-sain et humide, leur interdit ce moyen de subsistance.

Le commerce des femmes est une des ressources du pays, et les Tar-

tares, obligés, par leur pauvreté, de se contenter d'une seule femme, vendent aux nations voisines leurs filles, qui sont, en général, fort agréables. Aussi jaloux que les autres Tartares, ils ne peuvent cependant, comme eux, renfermer leurs épouses, parce qu'ils ont besoin du travail de leurs mains : ils les réunissent dans des ateliers communs, où elles s'occupent, sur des métiers très-imparfaits, de la fabrique d'une toile fort grossière.

Le costume de ces peuples est à peu près semblable à celui des Tartares de Cazan ; leur nourriture est à peu près la même chose, et ils vivent à peu près sous les mêmes lois.

Leur religion est un mélange de l'Évangile et du Coran : quelques-uns d'entre eux ont consenti à recevoir le baptême; mais il est facile de voir que leur conversion au Christianisme est plutôt l'effet de la crainte que d'une conviction intime.

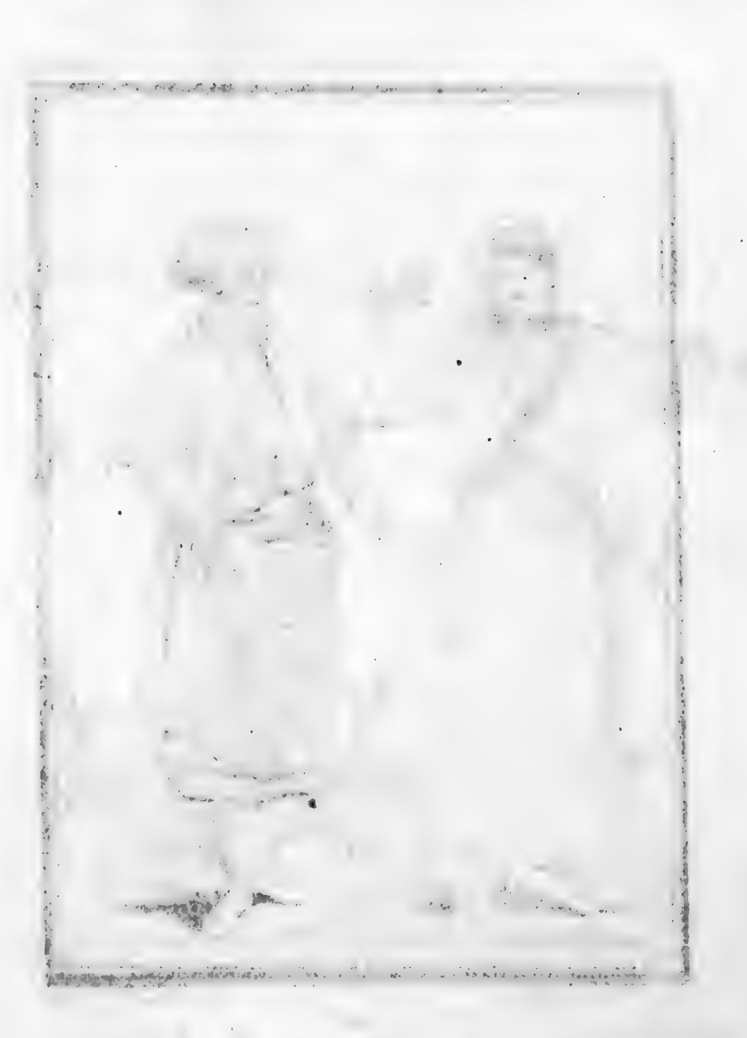
Si le Gouvernement Russe consultait ses véritables intérêts, il permettrait à ces peuples de s'établir dans les villes; il chercherait même à les y fixer; et bientôt ces bourgades, aujourd'hui presque désertes, malgré tous les avantages de leur situation, deviendraient des cités florissantes, et seraient pour la Russie une source intarissable de richesses.





J. G. St. Sauveur del. Labrousse j.ne sculp.

Homme et Femme de Tobolsk.



Habitants de la Palestine.

La Palestine est une portion de la Syrie, province de la Turquie asiatique. Elle est bornée au nord par les montagnes du Liban, qui la séparent de la Phénicie; au levant, par l'Arabie déserte; au midi, par l'Arabie pétrée, et au couchant par la Méditerranée. Son étendue, du midi au nord, est d'environ quarante lieues sur cinquante-cinq.

Ce petit coin de terre serait peu de chose dans le monde; mais la Religion a pris soin de le consacrer; et c'est de ce pays obscur, du sein d'un peuple ignorant, superstitieux, et presque toujours lâche, que sont sortis la plupart des opinions religieuses qui couvrent la terre, le Judaïsme, le Christianisme, ainsi que le Mahométisme fondé sur ces deux premières religions.

Ce petit pays, où l'on trouve quelques ombrages et quelques fruits, devait paraître un Paradis au milieu des déserts qui l'environnent; aussi chaque petit peuple en desirait-il la possession. Les Juifs, quarante ans après leur fuite de l'Egypte, vinrent s'y établir, après avoir exterminé les Philistins et les Cananéens qui l'occupaient. Eux-mêmes, après nombre d'années et de révolutions, en furent chassés par les Romains, sous Vespasien. Les Turcs les ont remplacés.

Jérusalem n'est aujourd'hui qu'un méchant bourg, qui peut à peine se garantir des voleurs arabes. Toutes les communions des Chrétiens orientaux y ont des Evêques et des Eglises. Il y a un Patriarche du rit grec.

Tout ce pays est subordonné au bacha de Damas. On le divise en deux parties; l'orientale, qui est au-delà du Jourdain, et sous la domination des Arabes; et l'occidentale, qui est en-deçà du fleuve, et qui appartient aux Turcs. Cette dernière est habitée par des Arabes, des Juifs, et des Syriens. Quant à l'autre, elle est peu connue, et il est dangereux d'y voyager parmi les Arabes ou Bédouins, qui n'ont d'autres ressources que le vol. — La principale montagne de la Palestine est le Mont-Carmel, situé au midi de la Ptolémaïde, le long de la Méditerranée. — Elie y demeura. Elle a environ vingt-trois lieues de tour et cinq de traverse. Quantité de bois, de bocages, de jardins et de sources d'eau vive l'embellissent. Il y croît des vignes. Les fruits y sont

excellents, ainsi que le vin. Le reste du pays serait peut-être encore meilleur, s'il était mieux cultivé; mais il est si mal peuplé, et si peu tranquille, que, sans le motif de la Religion, il serait presque inhabité. Le peu d'habitants qui s'y trouvent s'établit dans les montagnes.

Hebron, l'une des plus anciennes villes de l'Univers, n'est guère plus considérable que Jérusalem. Abraham y demeura; il y fut inhumé dans la caverne de *Macphala*, avec sa femme, Isaac leur fils, et Jacob leur petit-fils. — David y fut élu Roi. Sainte-Hélène, mère de Constantin, y fit bâtir, sur le tombeau d'Abraham, un magnifique Temple, que les Mahométans ont converti en Mosquée. Les Arabes appellent ce pays *Elkahill*, c'est-à-dire, *Demeure de l'ami de Dieu* : c'est le nom qu'ils donnent à Abraham.

Il y a une verrerie, et c'est la seule qui soit en Syrie. Les paysans cultivent le coton, que les femmes filent; ce qui leur produit une petite branche de commerce.

Bethléem, ville fameuse par la naissance de Jésus-Christ, n'est plus qu'un village bâti sur un roc, au haut d'une montagne, à deux lieues de Jérusalem. Il y a une belle Eglise appartenant aux Chrétiens latins, dans laquelle est, dit-on, la grotte où accoucha Marie.

A quinze lieues au Nord-Ouest de Jérusalem est Jaffa, sur la Méditerranée. C'est où abordent les Pélerins qui vont en Palestine. C'est l'ancienne Joppé, où Jonas s'embarqua pour aller prêcher les Ninivites: où Saint-Pierre ressuscita la bonne Thabite, et enfin où Persée délivra du monstre marin la belle Andromède. Le port serait bon, mais la ville est ruinée. On y fait un grand commerce de savon.

On retire de la Palestine, dans la partie appelée autrefois la *Judée*, beaucoup de grains, d'olives, de vins et de dattes. Elle est arrosée par plusieurs rivières; le Jourdain seul cependant est remarquable.

Ses principaux lacs sont la Mer-Morte et la mer de Galilée. On donne au premier le nom de lac *Asphaltite*, c'est-à-dire, *stagnum bituminis*, le lac de bitume, parce que cette matière en sort à gros bouillons. C'est là, dit-on, que furent les cinq villes criminelles de Sodôme, Gomor, Adama, Séboin et Segor.

Asie. L'An 1806. Emp. Turc.



J. G. St Sauveur del. Lachaussée j.e Sculp.

Homme et Femme de la Palestine

LA
latitu
borné
l'Indo
sique
Elle e
Tauru
ment.
plaine
vient
rissent
enviror
par-tou
d'or, d

Ispa
tout l'o
lieues d
d'un no
de l'En
belles
prodigi
plics de

En gé
est caus
contre
voyageu
routes,

Comm
bâties d
et de br
uni qui

Habitans de la Perse.

La Perse, grand royaume d'Asie, est située du 23°. au 42°. degré de latitude, et entre le 62°. et 33°. degré de longitude. Au nord elle est bornée par la Tartarie asiatique et la mer Caspienne; au levant, par l'Indoustan, et la Tartarie indépendante; au midi, par le golfe Persique et la mer des Indes, et au couchant par la Turquie d'Asie. — Elle est traversée du levant au couchant par diverses branches du Mont-Taurus; et ses rivières principales sont l'Araxe, le Sanha et l'Hindement. En général le terroir est sablonneux, et quoique stérile dans la plaine, il y a beaucoup d'endroits qui sont d'un excellent rapport. Il y vient toutes sortes de fruits, d'excellens vins et des mûriers qui nourrissent une quantité prodigieuse de vers à soie. On en tire t[illegible] les ans environ 20,000 balles de soie pesant chacune 126 livres. Le co[illegible] y croît par-tout en abondance. On y trouve des mines de pierres précieuses, d'or, d'argent, de fer et de cuivre.

Ispahan en est la capitale; c'est la plus grande et la plus belle ville de tout l'orient, et celle où les sciences sont le plus cultivées. Elle a quatre lieues de tour. La place est peut-être la plus belle du monde. Entourée d'un nombre prodigieux de palais magnifiques, on voit dominer celui de l'Empereur qui a plus d'une lieue de tour. On y compte plus de 160 belles mosquées, 1800 caravanserails, plus de 260 bains, un nombre prodigieux de cafés, de fort beaux bazards, de collèges et de rues remplies de canaux, dont les côtés sont bordés de hauts platanes.

En général l'eau est très-rare dans toute l'étendue de la Perse; ce qui est cause de la stérilité de la majeure partie de son terroir. — On y rencontre aussi peu de villes et de villages. Mais pour la commodité des voyageurs les Rois ont fait construire des caravanserails sur toutes les routes, de distance en distance.

Comme il n'y a pas de forêts dans le pays, la plupart des maisons sont bâties d'une espèce d'argile qui se pétrit et se coupe comme le gazon, et de briques cuites au soleil. On couvre les murailles d'un enduit fort uni qui les fait paroître comme du marbre. Au milieu de chaque maison

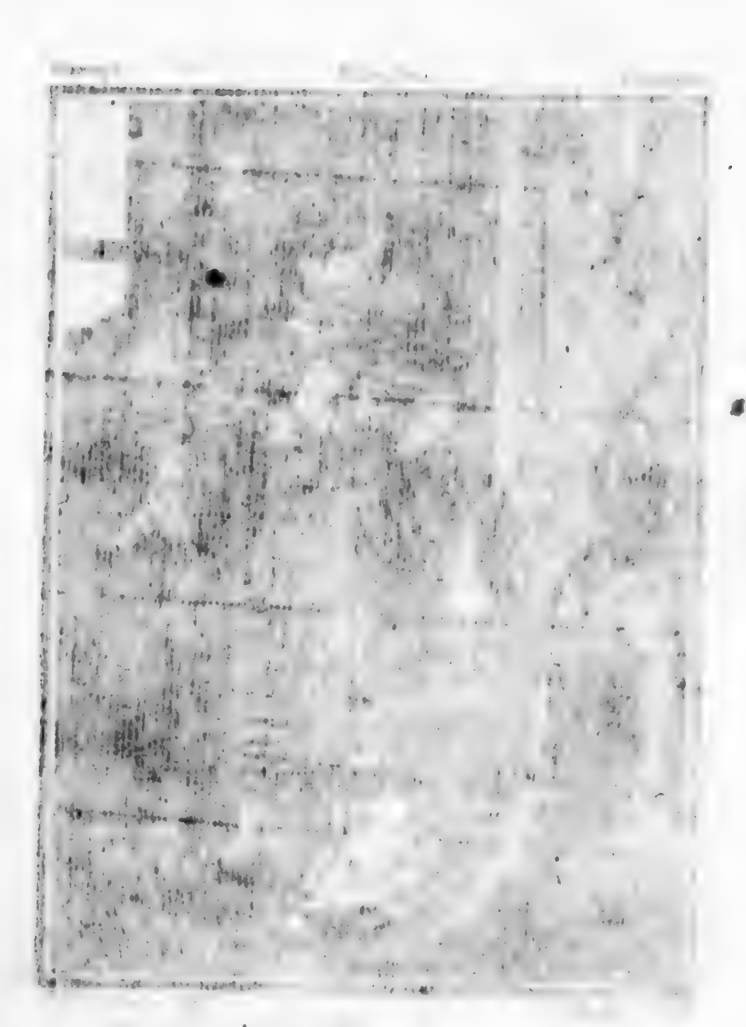
il y a un ou plusieurs portiques avec un étang plein d'eau, et il y a des chambres tout autour du portique. Les maisons n'ont communément que deux étages, et le dessus est en terrasse.

On y trouve tous les animaux domestiques connus en Europe; les chameaux et les buffles y sont en grand nombre, mais principalement les chevaux, dont on voit des haras de cinq à six mille, entretenus par le Roi pour la remonte de ses gardes.

Le Coran est le code religieux et civil dominant. Les crimes sont punis en Perse d'une manière très-sévère. Quand, par exemple, quelqu'un a mérité d'être pendu, on l'accroche par la gorge à un crochet de fer, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'il expire. Les femmes qui ont violé la foi conjugale sont précipitées du haut d'un clocher de mosquée. Lorsqu'une fille est convaincue de s'être abandonnée à quelqu'un on lui fait raser la tête, on lui barbouille le visage, et ensuite on la fait monter sur un âne, le visage tourné vers la queue; en cet état le bourreau la promène par les rues, en criant de tems en tems, *malheur aux filles qui n'ont pas soin de leur honneur* ! Si un enfant est convaincu d'avoir dit des injures à ses pères et mères, on lui coupe la langue; et c'est le bras qu'on lui coupe, s'il a été assez dénaturé pour les battre.

Les Persans sont de taille médiocre, robustes, ayant l'esprit vif et propre aux arts et aux sciences. Généralement affables envers les étrangers, ils sont bons amis, mais irréconciliables dans leurs inimitiés. Ils sont tous fort lascifs et adonnés aux femmes, qui sont dans ce pays d'une beauté rare. Ils achètent leurs femmes, et donnent la dot aux pères des filles qui ne sont obligés que de les donner vierges. — Le sérail du Roi est très-nombreux, et celles qui l'habitent, quoiqu'esclaves des caprices de leur maître, sont toutes jalouses les unes des autres.

Les Persans professent la religion mahométane; mais ils n'admettent d'autre livre sacré que le Coran, et ils se distinguent par là des Turcs et des Arabes qui ont en outre la *sunna*, qui est un recueil de traditions orales concernant la religion. C'est ce qui a fait naître une si grande haine entre les Turcs et les Persans, que ces premiers refusent souvent aux autres les droits de la société civile.



Europe. L'An 1805. Royaume.



J. G. S[t] Sauveur del. Lachaussée j[ne] sculp.

Homme & Femme de Perse.

L
Gra
On
heu
son
Ma
I
dés
vill
et la
L
d'où
de S
part
T
qui
erra
cha
nen
fort
C
cult
à b
auta
L
déli
le pa
tout
fass

Habitans de l'Arabie.

L'Arabie est la région la plus méridionale de l'Asie, sujette au Grand-Seigneur, et la plus prochaine de l'Afrique et de la mer Rouge. On la divise en trois parties, dont la première est appelée Arabie heureuse, à cause qu'elle est la moins déserte. Ses villes principales sont Médine et la Mecque; la première est célèbre par la naissance de Mahomet, et la seconde par sa sépulture.

La seconde partie se nomme Arabie déserte. Ses sables et ses affreux déserts lui ont fait donner ce nom. Elle est stérile et peu habitée; ses villes principales sont les deux Ana. La première sur la rivière d'Anan, et la seconde sur l'Euphrate.

La troisième est l'Arabie pétrée ou pierreuse: le fameux mont Oreb, d'où Moïse fit jaillir une fontaine en le frappant de sa verge, et celui de Sinaï, où Dieu lui donna la table du Décalogue, sont dans cette partie.

Tous les Arabes professent la religion mahométane: tous ceux qui habitent dans les déserts sous des tentes, et qui mènent une vie errante, se nourrissent avec un peu d'orge trempé dans du lait de chameau. Ils sont voleurs, arrêtent toutes les caravanes, les rançonnent s'ils trouvent de la résistance, et s'en emparent s'ils sont les plus forts.

Ceux qui mènent une vie sédentaire, et demeurent dans les villes, cultivent au contraire les sciences et le commerce. Leurs mœurs sont, à beaucoup d'égards, différentes; autant les premiers sont brigands, autant ceux-ci sont bons, sensibles et généreux.

La partie de l'Arabie heureuse qui est cultivée, est le pays le plus délicieux de la terre; la fraîcheur des ombrages, la pureté de l'air, le parfum des plantes odoriférantes, la paix inaltérable dont on y jouit, tout concourt à la félicité de ses habitans: cette partie est la seule qui fasse quelque commerce de la manne, de l'encens et du café.

Les chameaux, et surtout les chevaux, sont les animaux dont ils font le plus de cas, surtout le cheval, dont la naissance est constatée avec les plus grandes formalités, et dont la généalogie est attestée avec plus de solemnité que celle d'un grand d'Espagne, ou d'un prince allemand.

Toute la partie de l'Arabie habitée par des hommes sédentaires, est soumise à un chérif; les Arabes vagabonds qui errent dans les déserts, ne connaissent pour chefs que ceux qu'ils se sont choisis dans chaque famille, et ils n'ont jamais pu être soumis à payer un tribut.

Cette nation est très-hospitalière; chaque maison, dans l'Arabie, est un asyle sûr pour tous ceux qui se trouvent dans le cas de s'en servir. Un Arabe qui mange ne voit jamais passer un étranger sans l'inviter à partager son repas : quelques grands ont accoutumé de faire crier par un hérault, dès qu'ils sont servis : « *Au nom de Dieu, que tous » ceux qui ont faim s'approchent et mangent.* »

Il faut cependant avouer que l'hospitalité est exercée avec beaucoup moins de chaleur qu'autrefois, et même qu'elle n'est guère offerte qu'aux mahométans. L'opinion où sont quelques Arabes, qu'un chrétien polluerait ses alimens, les leur fait voir avec horreur. Aussi ne les traitent-ils qu'avec la plus extrême rigueur, lorsqu'ils tombent entre leurs mains. Ils les réduisent à l'esclavage, et à une condition pire que celle des chiens qui gardent leurs troupeaux.

Ainsi que tous les Orientaux, ils se montrent toujours jaloux de prémices en fait de mariage.

En Arabie, les femmes sont belles, et quoiqu'elles devraient par leur beauté asservir les barbares qui les possèdent, elles sont au contraire astreintes à des réglemens qui seraient plus que honteux pour d'autres nations. Elles sont obligées à la soumission la plus entière, la plus servile et la plus respectueuse, tandis que chez nous elles exigent un espèce de culte. En Arabie, elles baisent les pieds des hommes, avec la même vénération que nous leur baisons les mains en France. Un homme y compromettrait sa dignité, s'il saluait une femme. Elles descendent même de leur chameau sur une grande route, et vont à pied jusqu'à ce qu'elles aient perdu de vue l'homme qu'elles ont rencontré.

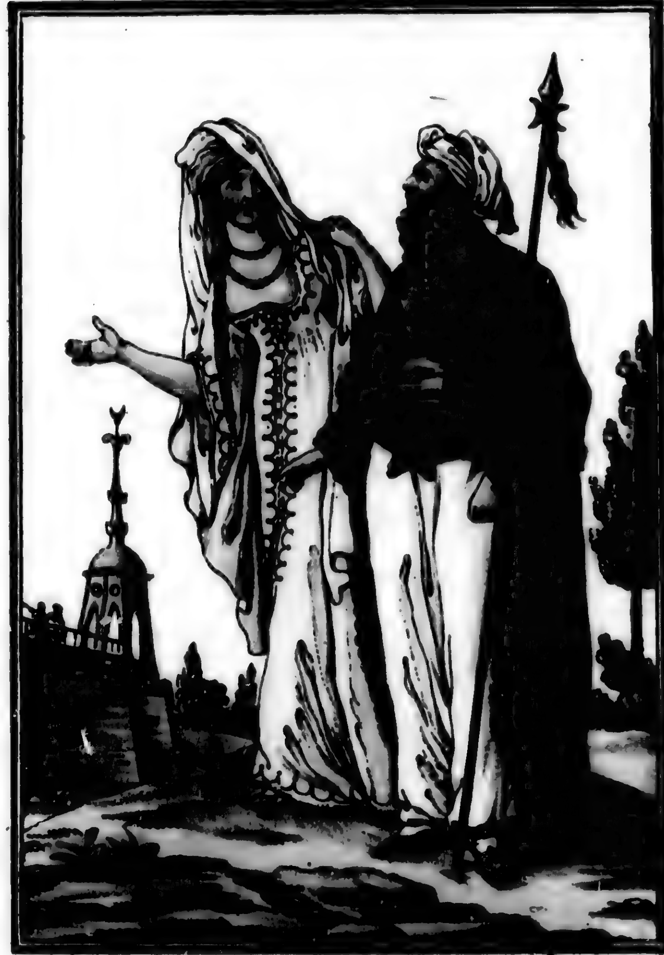
ls
ée
ée
ce

s ,
es
sis
ut.
est
ir.
ter
ter
us

up
rte
ré-
les
tre
que

de

eur
ire
res
lus
un
la
Un
les
à
ont



J. G. S. Sauveur del. Mixelle j. Sculp.

Homme & Femme de l'Arabie





Asie. L'An 1804. Possess. Turq.



J. G. St Sauveur del — Mixelle je Sculp

Homme & Femme de l'Arabie déserte

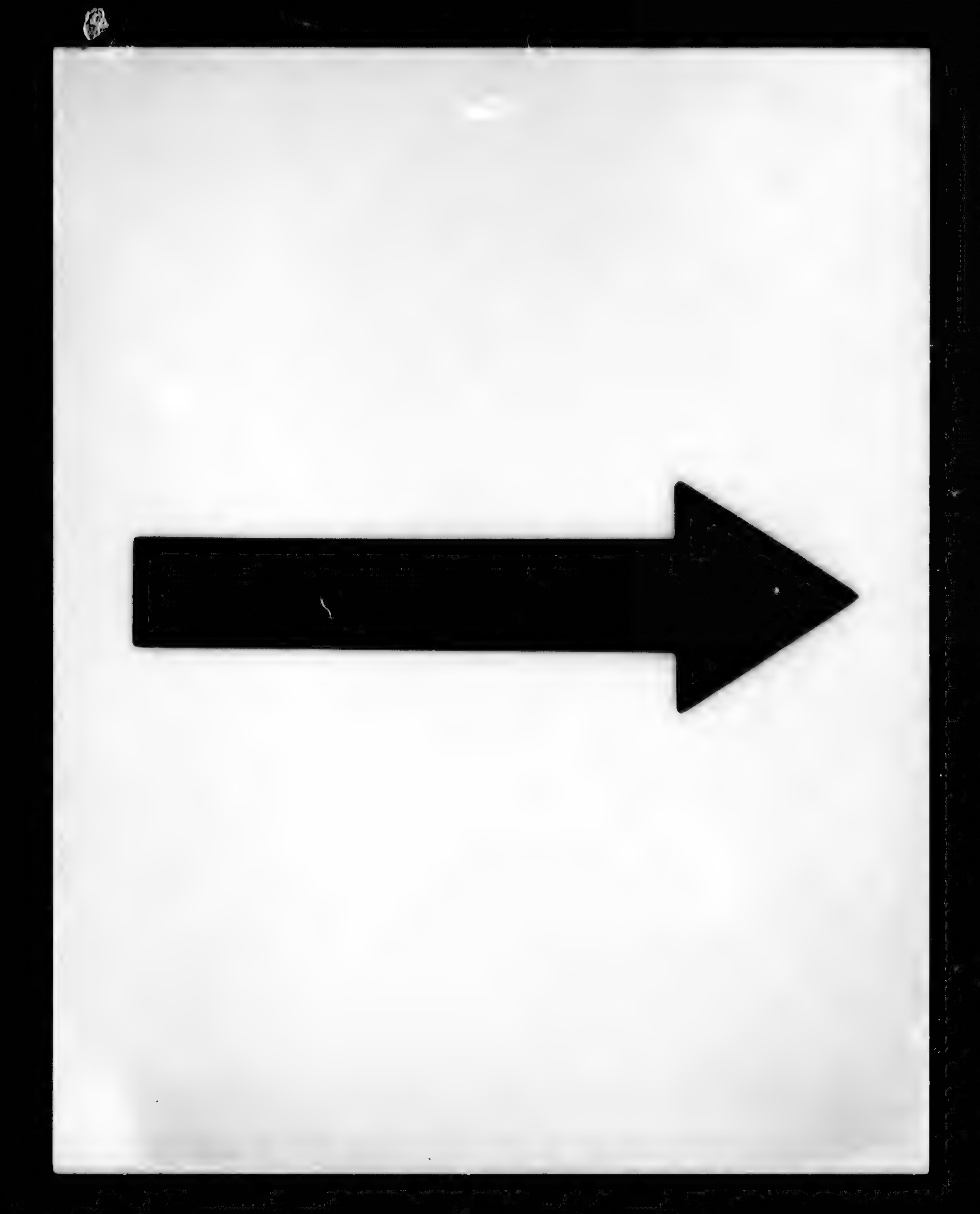
O
l'Indo
grande
qui se
Ce
Tartar
cette
Coucl
Les
notre
vertu.
leur p
si hu
l'univ
religio
impur
qui s
aucur
avec
Brac
toute
ceux
la ca
cour
croy
dage
3°. C
(con
ne n
Dém

Habitans de l'Indostan.

On appèle Indous les habitans originaires du vaste Empire de l'Indostan. — Ils habitent les bords de l'*Indus*, aujourd'hui le *Sinde*, grande rivière, qui d'abord donna son nom à cette partie de l'Asie qui se trouve située entre ce fleuve et celui du Gange.

Ce vaste pays est borné au Nord par la Tartarie asiatique, ou grande Tartarie; au Levant par la Chine, et la mer des Indes; au midi par cette mer, qui y fait les golfes de Siam et de Bengale, et enfin au Couchant par la mer et la Perse.

Les Indous, ce peuple le plus anciennement policé peut-être de notre globe, sont doux, laborieux, et naturellement portés à exercer la vertu. Tous ceux qui vivent avec eux, ne peuvent se lasser d'admirer leur patience, leur probité, leur bienfaisance; mais ce peuple, si bon, si humain, si charitable, est en même tems le moins sociable de l'univers. — Superstitieux à l'extrême, fanatique de ses principes religieux, les autres nations ne sont à ses yeux que de viles races impures. Ces Indiens idolâtres se partagent en quatre principales castes qui se haïssent tellement que ceux d'une caste n'ont aucun commerce, aucune liaison avec ceux d'une autre; ils ne voudroient pas même manger avec eux. — Ces quatre castes ou sectes sont 1°. celle des *Bramins* ou *Brachmanes*, qui sont les prêtres du pays, et la plus ancienne de toutes les races. Ils sont si pauvres, qu'ils vendent leurs services à ceux des trois autres castes. 2°. Celle des *Rasbouts* qui servent dans la cavalerie de l'empereur du Mogol, et qui sont renommés par leur courage, leur adresse et leur intrépidité. Ceux de cette race qui se croyent descendans des anciens rois de l'Inde, font métier de brigandage, et ne se font point scrupule de manger de la chair des animaux. 3°. Celle des *Banians*, qui s'occupent du commerce dans les Indes, (comme les Juifs en Europe). Ceux-ci croyent à la métempsycose, ne mangent d'aucun animal, et rendent un culte égal à Dieu et au Démon. 4°. Celle enfin des *Soudras*, qui s'engagent la plupart dans



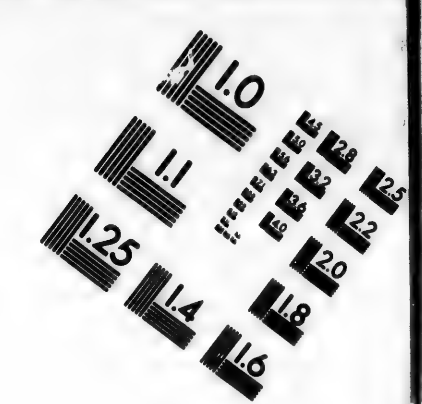
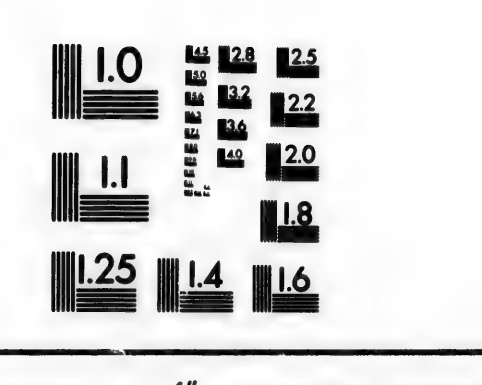


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



l'infanterie du grand Mogol ; leurs mœurs sont plus douces que celles des *Rasbouts*. — Ces derniers forment la classe des artisans et des laboureurs.

Aucun Indous ne mange avec un étranger ; et celui qui appartient à une caste supérieure, jamais avec un homme d'une caste inférieure.

Les enfans ne peuvent pas quitter la caste où ils sont nés, mais il leur est permis de choisir une vocation quoiqu'elle ne soit pas celle de sa caste. — Nous avons vu des Bramins souverains ; beaucoup sont négocians, et il n'est pas rare de voir des Banians et des Rabouts artisans. C'est donc à tort que plusieurs voyageurs ont prétendu que le fils étoit obligé d'embrasser la profession de son père.

Les Indous ont conservé la coutume de brûler leurs morts, mais aujourd'hui il est fort rare qu'il soit permis à une veuve de se jeter dans les flammes avec le corps de son mari.

La nourriture de ces Indiens consiste en riz, en lait et en fruits : leur boisson est de l'eau mêlée avec du jus de limon ou de quelqu'autre fruit. Ils font aussi usage d'une espèce de bière faite avec des noix de galle et du sucre : ils mangent pour la plupart avec les doigts, ne se servent point de couteaux ni de fourchettes. Les Rabouts mangent du mouton et de la chair de quelques autres animaux, mais tous respectent également la vache et le bœuf. Les Brachmanes sont plus rigides pour leur nourriture ; ils se refusent même, outre les viandes, une partie des légumes permis aux autres Indous : ils ne mangent que ce qui a été préparé par un homme de leur caste, et n'osent boire que l'eau portée par un tel homme : ils sont de plus assujettis à des jeûnes très-fréquens : de grandes feuilles d'arbres leur servent de plats, et ils boivent dans le creux de la main.

Les Indous ont communément le teint brun, jaunâtre ou basané : on y trouve cependant des femmes qui sont assez blanches. On les marie fort jeunes, et ordinairement elles sont nubiles et peuvent être mères à l'âge de dix ans. Ces Indiens sont industrieux, sur-tout pour la fabrique des étoffes de soie et de coton. Les Brachmanes sont les seuls qui sachent lire et écrire : les autres Indous sont pour la plupart ignorans ; ils s'appliquent cependant à la médecine, à l'astrologie et aux arts magiques.





J. G. St. Sauveur del Lachaussée jne. sculp.

Homme et Femme de l'Indostan

LA
deçà
gale
adre
aux
IA
dich
Gou
Dar
P
son
qui
des
com
a la
M
des
Il n
une
la n
che
nati
N
mai
être
que
seau
qua
pas
S
par
est
L
sont

Habitans de la Côte de Coromandel.

La côte de Coromandel est une des immenses portions de l'Inde en-deçà du Gange, et qui occupe la partie occidentale du golfe du Bengale. Cette côte a essuyé de grandes révolutions. Les chefs les plus adroits y ont érigé nombre de petites souverainetés, et les ont formées aux dépens de ceux qui l'étaient moins.

Les principaux comptoirs des Européens sur cette côte, sont Pondichéry et Karikal aux Français : les Anglais possèdent Madras et Goudelour; les Hollandais, Négapatnam, Sadras, Paliacate, et les Danois Tringuebar.

Pondichéry est la capitale des possessions françaises. Les maisons y sont superbes, les rues tirées au cordeau, et toutes plantées d'arbres qui y donnent un ombrage continuel. C'est une des plus grandes et des plus fortes villes des Indes orientales : elle est privée de port comme toutes celles de la côte de Coromandel, mais en revanche elle a la meilleure rade.

Madras, grande et belle ville, est très-bien fortifiée ; ce n'est qu'avec des forces majeures qu'on pourrait venir à bout de s'en rendre maître. Il n'en est pas de même de *Goudelour*, qui est hors d'état de soutenir une attaque. Madras a 100,000 habitans, dont plus d'un quart professe la religion catholique. Les Anglais tirent de ce pays d'immenses richesses à cause du commerce qui y attire des voyageurs de toutes les nations.

Négapatnam est la capitale des Hollandais : cette ville est grande, mais entourée d'un mauvais mur. La citadelle, quoique petite, paraît être très-forte. Toutes les marchandises que la compagnie fait fabriquer dans l'Inde, se rendent dans cette place; c'est de là que les vaisseaux chargés partent pour leur destination. Son nom lui vient de la quantité de serpens qu'on y trouve, et que les habitans ne veulent pas qu'on tue. Elle est à 23 lieues de Pondichéry.

Sadras est renommé par ses guingans, ses toiles peintes, et *Paliacate* par ses mouchoirs. Cet établissement appartient aux Hollandais, et est à 12 lieues de Madras.

Les habitans de la côte de Coromandel sont appelés Tamouls; ils sont bruns-noirs, assez grands et bien faits. Ces Indiens sont portés

à la joie et à la gaîté ; ils aiment les jeux, la danse, la musique et les spectacles : il n'est pas de nation plus sobre ; ils ne font que deux repas par jour ; du riz cuit à l'eau, des herbages, des légumes, du laitage, et quelques fruits, voilà leur nourriture. Dans ce pays on se reproche l'existence, du moment qu'elle coûte la destruction de quelqu'autre être vivant, et celui-là est réputé impur, si ses lèvres ont été souillées par du sang.

Les *Parias* seuls mangent du bœuf, de la vache et du buffle, et quiconque se rend coupable de ce crime, est déchu de sa caste. — Les Parias forment la dernière de toutes les castes. Les autres Indiens les regardent comme des gens infames et généralement réprouvés. Ils sont proscrits et n'habitent que des cahutes situées dans des quartiers séparés, toujours éloignés des villes, bourgs ou villages. Ils passent pour si impurs, que quand un Indien d'une autre caste permet à quelqu'un d'entr'eux de lui parler, il faut que cet infortuné tienne une main devant sa bouche, afin d'empêcher son haleine de se porter vers lui. S'il le rencontre sur un grand chemin, il faut qu'il se détourne pour le laisser passer ; de même que si quelqu'Indien touche par mégarde un Paria, il est obligé d'aller se purifier dans le bain. Ils sont tellement méprisés, qu'ils sont exclus des assemblées du peuple : ils ne peuvent jamais entrer dans les temples ni dans les maisons des autres Indiens, ni puiser de l'eau dans les puits des autres castes. Enfin ces malheureux sont réduits à rendre les services les plus vils et les plus dégoûtans.

Les femmes sur la côte de Coromandel sont assez jolies ; elles sont élancées, et ont tout ce qu'il faut pour plaire ; il ne leur est cependant pas permis de manger avec leur mari : ce sont autant d'esclaves pour lesquelles on a quelques attentions.

Les Indiens se remarient jusqu'à ce qu'ils aient des enfans, et surtout des mâles. Mourir sans laisser un enfant, au moins adoptif, est pour eux le plus grand malheur. Les mariages se concluent entre le père de la fille et le père de l'époux. Quelques jours avant le mariage, le père de l'époux donne au père de la fille, de vingt-une à trente pièces d'or, comme étant le prix de la fille qu'il achète pour son fils. En remettant cette somme, il dit à haute voix, devant un brame, et les parens assemblés : *l'or est à vous, et la fille est à moi.*

La fille étant parée du *pariécouré*, qui est une espèce de pagne de soie, reçoit de son mari le *tali*, petit joyau d'or qu'il lui attache au cou, ce qui forme la dernière cérémonie du mariage.

Les funérailles se font toujours le soir : les cérémonies ne sont pas les mêmes dans toutes les castes. Les uns enterrent les morts, et les autres les brûlent : les Parias sont ceux à qui on livre les corps pour leur rendre les derniers devoirs.





J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme & Femme du Coromandel

Balliaderes, Danseuses du Coromandel.

Les Balliadères sont des danseuses consacrées, dès leur enfance, à honorer les Dieux. Elevées et réunies dans des séminaires de volupté, destinées aux plaisirs des Brames, leurs instituteurs, elles sont de toutes les cérémonies religieuses et profanes, et suivent les processions en chantant et en dansant. Elles appartiennent, pour la plupart, à des gens du bas peuple. Un artisan peu riche livre ordinairement à cet état la plus jeune de ses filles, et l'envoie à la pagode avant qu'elle soit nubile. Les Brames (prêtres de l'Inde), gens de précaution, et qui ont leur raison dans tout ce qu'ils font, exigent qu'on les leur envoie avant l'âge de puberté. Ils se chargent de leur éducation, cultivent leur jeunesse, dont ils ont soin de dérober les prémices; et dès lors elles deviennent filles publiques. Elles se distribuent par troupes dans les grandes villes, pour l'amusement des gens riches. Ces troupes ambulantes sont conduites par de vieilles femmes, qui, d'élèves de ces sortes de séminaires, en deviennent à la fin les directrices.

La danse et la musique sont les deux principaux talens qu'on développe en elles. Ces prêtresses dociles, à la première invitation, vont répéter dans les maisons, et pour le plaisir des particuliers, les danses, les pantomimes voluptueuses et les tendres hymnes qu'elles ont exécutées en l'honneur des dieux. On les invite à la fin des repas, pour irriter les plus blasés. Aux fêtes de famille, et aux mariages surtout, on leur fait exécuter des ballets, des épithalames tout-à-fait analogues à la circonstance : aussi une vierge qui y assiste en y prêtant quelque attention, n'a presque plus rien à apprendre en entrant dans le lit nuptial. En les voyant, on peut aisément reconnaître nos danseuses de l'Opéra. Eh! comment résister à tous les prestiges de la séduction qu'elles mettent en œuvre tout-à-la-fois? Quel homme peut garder son sang-froid à l'épreuve de ces attitudes efféminées, de ces mignardises enfantines, de ces pas mesurés par la cadence, de ces mouvemens dirigés par la passion; de ces yeux brillans comme l'éclair rapide, ou languissans d'amour; de ces lèvres lascives et animées par des accens lubriques; de ces bras ouverts, comme pour enlacer le spectateur hors de lui; mais surtout de ces ondulations d'un sein, unique objet des recherches de l'art pour rivaliser ce que la nature a de plus beau. Leur vêtement est léger, transparent comme l'onde qui voile des baigneuses. Chaque mouvement trahit une forme; les bras, la gorge, les jambes, les pieds sont nus, ou le paraissent. Un tricot léger, souple,

adhérent, couleur de chair, caresse, moule et dessine leur corps; une gaze diaphane l'enveloppe; le souffle de la volupté semble d'accord avec le desir pour l'agiter: tantôt elle s'entr'ouvre, et se referme soudain; tantôt cette gaze ondoie, se balance avec amour et mollesse, sur des contours qu'elle semble baiser: tout-à-coup, repoussée par leur fermeté et leur élasticité, elle s'écarte au gré de la coquetterie, voltige, s'arrondit, et laisse apercevoir jusqu'au berceau le plus secret des amours.

Par un contraste bizarre, et dont l'effet est presque toujours choquant, ces belles filles traînent à leur suite un musicien difforme et d'un âge avancé, dont l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté des Turcs pour ajouter à notre musique militaire, et qui aux Indes se nomme *tam*. Celui qui le tient répète continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses, tandis que les Balliadères, échauffées par le desir de plaire et par les odeurs dont elles sont parfumées, finissent par être hors d'elles-mêmes.

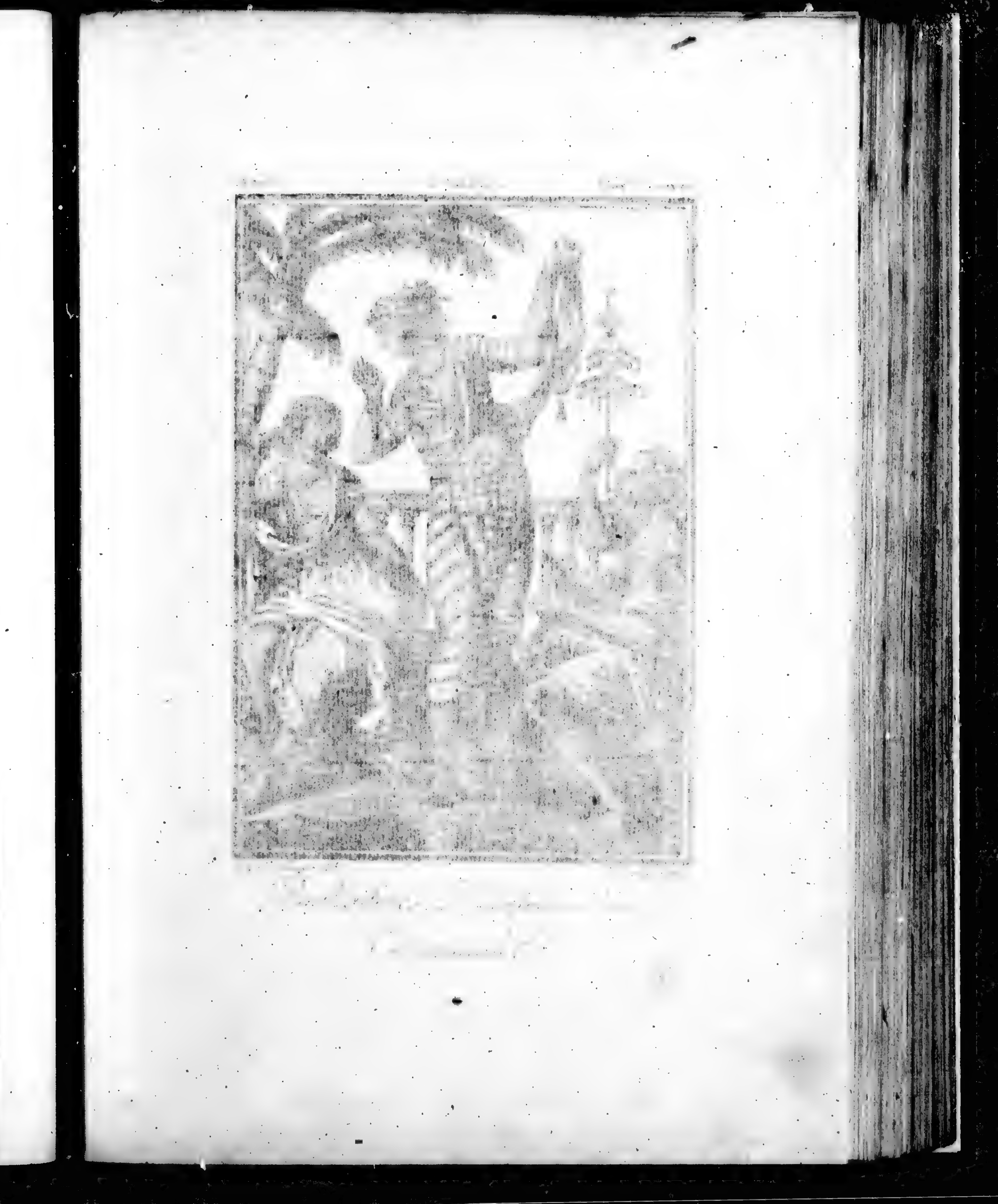
Les danses sont presque toutes des pantomimes d'amour. Le plan, le dessin, les attitudes, les mesures, les sons et les cadences de ces ballets; tout respire cette passion, et en exprime les voluptés et les fureurs.

Tout concourt au prodigieux succès de ces femmes voluptueuses: l'art et la richesse de leur parure, l'adresse qu'elles ont à façonner leur beauté; leurs longs cheveux noirs épars sur leurs épaules, ou relevés en tresses, sont chargés de diamans et parsemés de fleurs.

Des pierres précieuses enrichissent leurs colliers et leurs brasselets; elles attachent même des bijoux à leurs narines.

Rien n'égale surtout leur attention à conserver leur sein, comme un des trésors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble, et bouclés par derrière. Ces étuis sont si polis et si souples, qu'ils se prêtent à tous les mouvemens du corps, sans aplatir, sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or, parsemée de brillans. C'est là, sans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chère à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légéreté singulière. Ce voile qui couvre le sein, n'en cache point les palpitations, les soupirs, les molles ondulations; il n'ôte rien à la volupté.

Cet art de plaire est toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des Balliadères. On résiste difficilement à leur séduction; elles obtiennent même la préférence sur ces belles Cachemiriennes, qui remplissent les sérails de l'Indostan, comme les Georgiennes et les Circassiennes peuplent ceux d'Ispahan et de Constantinople. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à de superbes esclaves séquestrées de la société des hommes, ne saurait balancer les prestiges de ces courtisanes exercées.





J. G. St. Sauveur del. Mixelle j.e sculp.

Balliaderes, Danseuses du Coromandel

GOA
portuga
sont le
occupe
territoi
compa
et qui
dans to
des esc
Goa
sur le
agréabl
des ter
simplic
miséra
habitu
en pet
maître
march
étoient
qu'on
Le
toute
mystè
mémen
sieurs
tisanne
mois
sur un
sif. —

Habitans de Goa.

Goa est une grande et forte ville d'Asie, capitale des possessions portugaises dans l'Inde ; elle est bâtie dans l'une de ces isles qui sont le long de la côte Indienne en-deçà du Gange. Cette belle cité occupe le milieu de la presqu'isle du côte de la terre ferme ; tout le territoire est fort peuplé. Les jardins en sont magnifiques. Rien de comparable aux superbes avenues de palmiers qui bordent la rivière et qui conduisent à Goa; l'isle est fortifiée de bonnes murailles presque dans tout son circuit, et bien gardée aux portes pour empêcher la fuite des esclaves.

Goa est fort grand, et est situé partie dans une plaine, et partie sur le penchant de plusieurs collines dont le sommet offre la plus agréable vue : les maisons sont à l'italienne, c'est-à-dire elles ont toutes des terrasses pour y prendre le frais la nuit. L'intérieur est d'une grande simplicité. — La population de Goa est assez grande mais pauvre et misérable. Ce sont des esclaves nègres ou maures, presque tous nuds habituellement et toujours en mauvaise tenue. — Les Portugais sont en petit nombre, mais vêtus avec faste, comme il convient à des maîtres qui croyent en imposer par là à leurs valets. — Autrefois les marchés de cette ville étoient plus gais et plus brillans, quand ils étoient remplis de ce qu'il y a de plus jolies femmes de l'Inde, et qu'on amenoit à Goa pour être vendues.

Le culte catholique y est encore dans la ferveur première, et dans toute sa pompe. Les processions sont curieuses. Dans les reposoirs les mystères du christianisme sont représentés par des gens travestis conformément à la solemnité du jour, avec quantité d'animaux contrefaits : plusieurs danses y sont exécutées par des personnes en masque, et une courtisanne y remplit le rôle de la Magdelaine. — Le premier dimanche du mois d'octobre, époque de la procession du St.-Rosaire, on y promène sur un char superbe le St.-Sacrement enfermé dans un soleil d'or massif. — Ce jour, tout Goa est tendu de tapisseries et autres riches étoffes.

Le 1 août, les Indiens à leur tour célèbrent à Goa une fête qui leur est ordonnée par leurs Brames : elle consiste à se dépouiller hommes et femmes, les deux sexes en présence l'un de l'autre; et à se baigner dans le bras de mer voisin : quand ils sont tous dans l'eau, ils s'y jettent des fruits et des parfums. Il ne s'y commet point d'indécence ; il est vrai que cette pratique religieuse a lieu pendant le jour, et d'ailleurs la superstition en éloigne toute idée profane.

L'air est mauvais à Goa ; il y périt tous les ans bien du monde des fièvres pestilentielles, mais il est très-bon dans la campagne.

Le canal qui ferme le port de Goa s'étend pendant plusieurs milles dans les terres, et coupe le pays en plusieurs isles et presqu'isles très-fertiles. L'isle de Goa contient trente villages et sept forts. — Le terrein y est sabloneux, et néanmoins fertile à cause des fontaines et des ruisseaux qui l'arrosent. Le riz et le millet y viennent deux fois l'an. Les villages sont peuplés de naturels du pays qui y sont la plûpart idolâtres, et de Portugais naturels, métifs ou mulâtres : on y rencontre des Italiens, des Allemands, des Arméniens et autres étrangers, et une grande quantité d'esclaves Indiens.

Nous ne pouvons quitter Goa sans parler de l'inquisition. Les prévenus sont traduits à la *Santa Casa* pour y être interrogés à la table du St.-Office, devant le Crucifix, par le grand Inquisiteur ; ils sont dégarnis de tous les effets qu'on porte ordinairement sur soi pour son usage; on ne leur laisse qu'un chapelet pour prier Dieu, et un mouchoir pour pleurer leurs fautes. Ils sont renfermés dans une cellule de dix pieds quarrés, et on leur coupe les cheveux. Les prisonniers sont assez bien entretenus : ceux qui meurent avant leur jugement, leur cadavre est désossé afin de brûler les ossemens au plus prochain *auto-da-fé*, en acte de foi. — Si les prisonniers parlent trop haut en priant Dieu, on les fouette à coups de houssine; ils reçoivent des coups de canne, s'ils refusent de manger.

On dit cependant que les feux de l'inquisition commencent à se ralentir à Goa ainsi qu'en Europe.

qui
ller
et
ans
oiut.
ant
.
ade
.
lles
sles
Le
nes
eux
ont
on
tres

pré-
ble
ont
son
ou-
ule
iers
eur
to-
ant
de

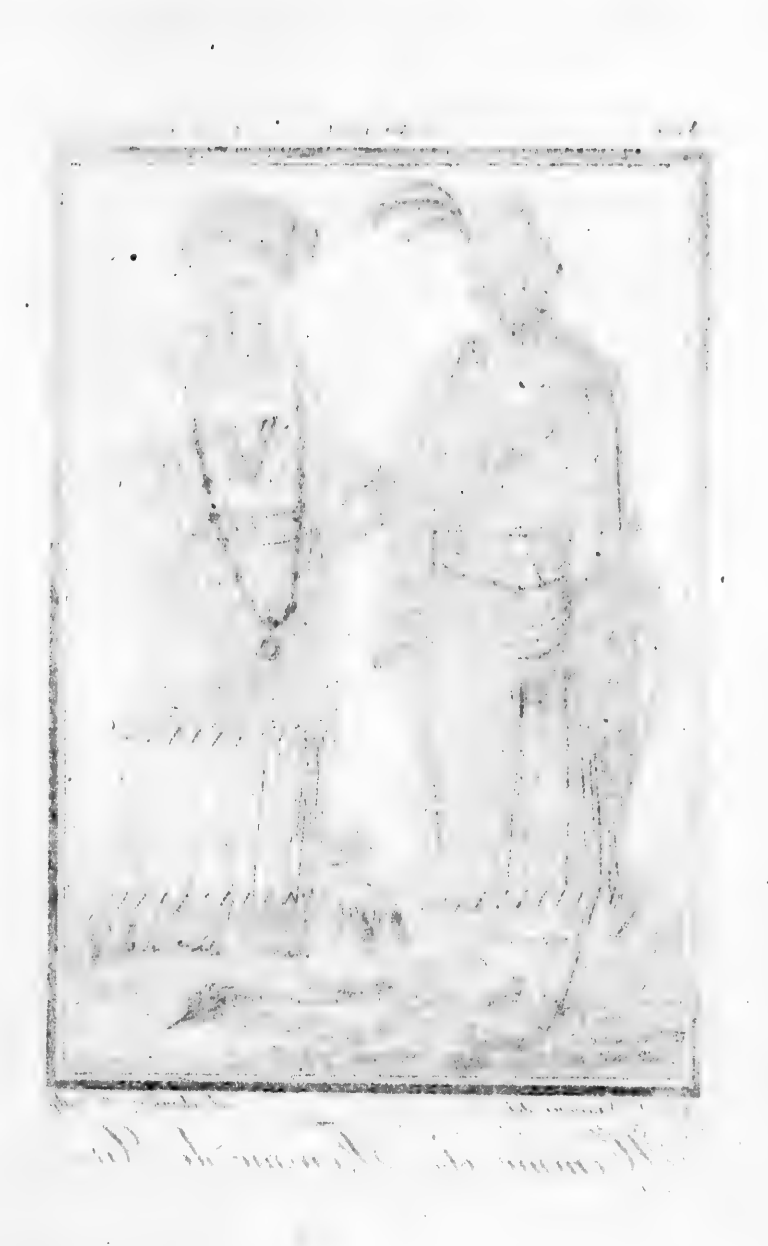
se

Asie. L'An 1806. Poss. Portugaise.



J. G. St. Sauveur del Lachaussée j.ne sculp.

Homme et Femme de Goa



LA C
vingt e
cent sei
figure c
couchai
parent
nord pa
pays ,
s'étend
mesura
de briqu
siècles
en espac
étoit ant

Il n'y
dernière
millions

Les C
visage l
ment be
prisent
tous les
aussi ha
que peu

Les C
gardées
hommes

Ils exp
quoi les

Habitans de la Chine.

La Chine est le plus grand empire de l'Asie. Elle est située entre le vingt et le quarante-troisième degré de latitude septentrionale, et le cent seize et le cent quarante-neuvième degré de longitude. Elle est de figure ovale, et bornée au levant et au midi par l'océan oriental; au couchant, par de hautes montagnes et des déserts sablonneux qui la séparent de l'Indostan et de la Grande-Tartarie, dont elle est séparée au nord par la fameuse muraille bâtie autrefois par un des empereurs du pays, pour empêcher les courses et les entreprises des Tartares. Elle s'étend [en long de l'orient à l'occident l'espace de cinq cents lieues en mesurant ses courbures, et de quatre cents lieues en droite ligne : elle est de brique, mais si bien bâtie que quoiqu'elle ait déjà duré plusieurs siècles elle est encore presque toute entière : elle est flanquée d'espace en espace de tours qu'on fait monter au nombre de trois cents. — Elle étoit autrefois gardée par un million d'hommes.

Il n'y a pas de pays au monde qui soit plus peuplé que la Chine : les dernières relations font monter les mâles seuls à plus de cinquante-neuf millions.

Les Chinois sont d'une taille médiocre; ils ont les cheveux noirs, le visage large et le teint olivâtre : les femmes y sont petites et généralement belles. Ils sont spirituels, industrieux et pleins de vanité. Ils méprisent les étrangers, ils aiment la pompe et le faste, comme presque tous les Asiatiques; ils sont ambitieux, avares et voluptueux. Ils sont aussi habiles dans la politique, le commerce, les arts et les sciences, que peu vaillans dans la guerre qu'ils n'entendent pas.

Les Chinois sont extrêmement jaloux : aussi les femmes y sont-elles gardées fort étroitement, sans avoir aucune familiarité avec les hommes.

Ils exposent leurs enfans, ou les font mourir quand ils n'ont pas de quoi les nourrir. — Ils croyent à la métempsicose, et se persuadent qu'il

est avantageux de les faire repasser en d'autres corps, et de les faire devenir enfans d'un homme plus riche.

Les hommes sont obligés d'assigner la dot des filles qu'ils veulent épouser : la nouvelle mariée la remet à son père pour le dédommager de la peine qu'il a eue de l'élever. — En certaines provinces de la Chine les magistrats donnent de belles filles aux riches, et l'argent qu'on en retire sert à marier les laides aux pauvres. Les Chinois n'ont qu'une femme légitime, mais ils entretiennent plusieurs concubines.

On reproche aux Chinois le trafic de leurs propres enfans, la castration et sur-tout l'infanticide. On a vu des pères estropier eux-mêmes leurs enfans, pour les mettre en état de gagner un jour leur vie, en excitant la commisération publique. — L'amour du gain, pour ainsi dire inné chez les Chinois, porte assez souvent un père à jouer la personne de ses propres enfans. Un coup de dez décide de leur liberté ou de leur esclavage pour toute la vie.

Pekin en est la capitale. Elle est composée de deux villes, l'une ancienne où les Tartares seuls habitent, et l'autre appelée la ville des Chinois. Ces deux villes ont six lieues de circuit : les rues sont bordées par des maisons de marchands devant les boutiques desquels il y a des affiches de tout ce qu'ils vendent. Ces affiches de différentes couleurs produisent une fort belle perspective. Le palais de l'Empereur est au centre de la ville et a deux lieues de tour. L'Empereur a avec lui trois reines, et deux ou trois mille concubines. Le temple de la Terre où l'on couronne l'Empereur mérite aussi l'attention des curieux. Quand ce prince est couronné il prend un habit de laboureur et une charrue de vermeil, et laboure quelque peu d'un champ qui est dans ce Temple. C'est une ancienne coutume établie par les Chinois, pour que les rois se souviennent que leurs revenus ne viennent que des sueurs du peuple, et qu'ainsi ils doivent les ménager.

A Pekin, tous les grands seigneurs font précéder leur marche d'un écuyer qui leur tient le chemin toujours ouvert : le cavalier incivil qui les annonce, frappe de ce dont il est armé, à droite et à gauche, sur toutes les têtes indifféremment : ce qui ne laisse pas que de le faire beaucoup respecter du peuple, qui à peine a le temps de se garer; et dont ils sont très-peu jaloux de se faire armer.

Sans offrir une architecture noble et régulière, les édifices de Pekin sont assez imposans par leur étendue, et même par la bisarrerie de leurs formes.

C'est à Kyosen, dans la province de Chantoux, que naquit Confucius, le seul homme de sa nation, digne, peut-être, d'être envié aux Chinois. Ce philosophe qui eût pu balancer Zoroastre et Pytagore ses contemporains, ne se soutiendroit peut-être pas aussi bien à côté de Socrate et d'Épictete, de Cicéron et de Sénéque; mais il eût pu les égaler, s'il fût né leur compatriote.

Les honneurs presque divins que sa patrie continue de lui rendre, semblent prouver la disette de grands hommes, qui affligea de tout temps cet empire le plus vaste, et que quelques-uns croyent le plus ancien de la terre.

Confucius fut l'apôtre et le martyr de la loi naturelle qu'il avoit, dit-on pris à cœur d'y rétablir. La piété filiale lui parut le premier culte imaginé par les hommes, et d'où tous les autres cultes dérivent. Il recommanda les sacrifices solemnels en l'honneur des ancêtres. Il établit comme une peine de religion, qu'on iroit à certains jours brûler de l'encens sur le tombeau de ses pères. Ce culte si naturel et si pur prévalut quelque temps sur les autres cultes, et devint la religion de l'état. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une étiquette sacrée; mais du moins ce cérémonial pieux en impose encore : il contient le peuple, et par fois ses chefs.

La piété filiale réduite en culte politique est une très-belle idée, et d'une exécution facile quant à l'extérieur. Mais cette espèce de religion domestique, servant de rite civil dans l'empire le plus vaste de la terre, devoit dégénérer bientôt en vain simulacre, qui ne tourna qu'au profit des grands : ils firent tout ce qu'ils voulurent des petits, en les appellant leurs *enfans* et en se disant leurs *pères*. Ces deux noms furent un talisman pour le peuple sensible et debonnaire.

Une des causes qui rendent les rues de Pekin les plus peuplées de l'univers, c'est la multitude d'allées et de venues qui résultent de l'usage où est le peuple de prendre à des ambulans tout ce dont il a besoin pour sa nourriture : aussi voit-on une infinité d'espèces de traiteurs parcourir la ville tout en faisant cuire leurs viandes, leur riz, etc., qu'ils vendent en même temps aux passans.

L'on rencontre aussi très-souvent des jeunes filles jouant du tambourin dans les coins des rues, dans les places et dans les carrefours. Elles sont étonnantes par les sons qu'elles savent en tirer. Ces filles sont de la société de cette foule de baladins qui courent les rues de Pekin, et servent aux divertissemens dont toujours les festins sont accompagnés : elles ont des espèces de caleçons qui leur permettent de porter des habits plus courts.

Les Chinois ont différentes espèces de prêtres : ceux qu'on appelle *Bonzes* sont les principaux. Ils sont fourbes et se parent, dit-on, du manteau de la vertu pour mieux tromper leurs compatriotes.

Ils ont aussi des religieuses qu'ils appellent *Vestales*, et qui vivent dans une austérité édifiante. Elles sont chargées de tous les menus détails du culte divin. S'il leur arrive de porter quelqu'atteinte à leur chasteté, elles sont rigoureusement punies et bannies honteusement sans aucun espoir de retour.

A la Chine, les femmes en général ont les pieds extrêmement petits : il sembleroit qne le bout en a été coupé, et que le reste conserve sa grosseur naturelle Elles les couvrent de ligatures, comme si on leur avoit réellement fait une amputation. Dès l'enfance on a coutume d'arrêter la croissance du bas de la jambe aussi bien qne du pied. On laisse l'orteil dans sa position naturelle, et on courbe les autres doigts jusqu'à ce qu'à la longue ils restent comprimés sous la plante du pied, et ne peuvent plus s'en séparer. Malgré la flexibilité des membres du corps humain dans un âge tendre, leur disposition à croître doit, quand ils sont si cruellement contrariés, occasionner de vives souffrances ; aussi avant que l'ambition d'être admirées s'empare des victimes de la mode, leurs mères ont besoin de beaucoup de vigilance pour les empêcher de se débarrasser des liens qui compriment leurs pieds et le bas de leurs jambes.

Les femmes des dernières classes, qui vivent dans les montagnes, et loin des grandes villes, n'ont point une coûtume si contraire à la nature.

ourin
s sont
ociété
t aux
nt des
ourts.
pelle
, du

dans
ls du
elles
oir de

etits:
gros-
avoit
er la
orteil
qu'à
plus
ns un
ment
ition
esoin
liens

, et
re.



J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme & Femme Chinois.



Asie. L'An 1806. Emp. Chinois.



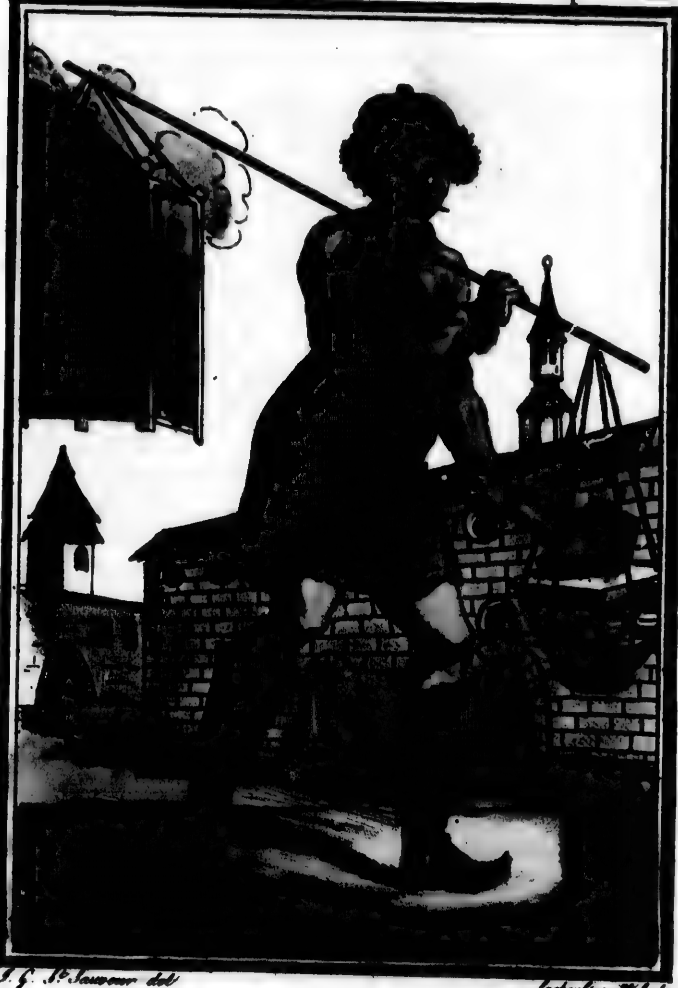
J. G. St Sauveur del — *Lachaussée jne sculp*

Bonze & Vestale Chinois





Asie. L'An 1806. Emp. Chinois.



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Traiteur Chinois ambulant.



Asie. L'An 1806. Emp. Chinois.



J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.ne Sculp.

Musicienne Chinoise

L
vir
des
du
de
S
Ser
I
gue
et
leur
I
pen
ferm
L
sort
R
gent
une
exen
U
ne la
fisqu
tract
car d
arriv
tous
pelle
paren
La

Habitans de la Corée.

La Corée est une presqu'isle d'Asie, entre la Chine et le Japon, d'environ 100 lieues de large et 200 de long. Elle tient par le N. au pays des *Tartares Niuchez*, et à celui des Orancaïs. Au N. elle est séparée du continent par une rivière appelée *Yalo*, à laquelle on donne 3 lieues de large. On divise la Corée en 8 provinces.

Sior qui est la capitale de ce royaume, est situé dans la province de Sengago. Le roi y fait sa résidence.

Les Coréens sont originaires de la Chine; ils en ont conservé la langue, les mœurs et la forme de gouvernement. Ils s'adonnent aux sciences, et entendent fort bien la marine. Ils rendent de grands honneurs à leur roi.

Ils n'enterrent les morts que trois ans après leur décès; ils les gardent pendant tout ce tems-là chez eux dans des cercueils fort propres et bien fermés.

La Corée abonde en plantes médicinales, en riz, froment et toutes sortes de grenailles. Elle est tributaire de la Chine.

Rien de plus révoltant que la manière horrible dont les Coréens vengent l'équité blessée. Les pinceaux les plus noirs ne sauroient en donner une juste idée. Leurs supplices sont affreux; je vais en citer quelques exemples.

Un traître entraîne toute sa famille dans sa perte. Sa maison démolie ne laisse après elle que l'emplacement où elle fut élevée. Ses biens confisqués récompensent la fidélité d'un sujet indigent que des dettes contractées par le besoin soumettroient peut-être à des punitions rigoureuses, car dans ce pays un créancier ne perd jamais son dû. Aussitôt l'échéance arrivée, si le créancier ne satisfait point à son engagement, il reçoit tous les quinze jours sur la plante des pieds une bastonade qui lui rappelle son devoir. Expire-t-il sans le remplir? ses plus proches parens héritent du même châtiment, jusqu'à ce qu'ils aient payé. La bastonade, qui punit les fautes les plus légères, n'est point

flétrissante. Cent coups suffisent pour donner la mort, quelquefois même le patient expire sans les recevoir entièrement. Le bâton dont on se sert est une latte de bois de chêne de la longueur du bras, arrondie à l'une des extrémités, plate de l'autre, large de deux doigts et de l'épaisseur d'un écu. C'est la correction destinée aux femmes, à la populace et aux enfans.

Mais ce qu'on n'imaginera jamais, c'est que le tourment le plus affreux est réservé au sexe le plus foible. Une femme qui par le meurtre de son mari se procure une liberté criminelle, est enterrée toute vive jusqu'aux épaules au milieu d'un grand chemin. On place auprès d'elle une hache, dont tous les passans qui ne sont pas nobles doivent la frapper. La ville où le crime a été commis reste quelque tems sous l'anathême. On la prive de ses tribunaux, de ses juges, et c'est un particulier obscur qui pendant ce tems-là gouverne.

L'époux qui peut prouver l'infidélité de sa femme a le droit de la tuer: et s'il est noble, si le complice de l'adultère est noble aussi, et que de plus il soit marié, il faut alors que le coupable soit tué de la main de son propre père, et au défaut de celui-ci de la main du plus proche parent.

Quant au célibataire, assez mal adroit pour se laisser surprendre dans la couche d'un père de famille, il est enlevé nu, sans autre habillement qu'un caleçon. La figure barbouillée de chaux, l'oreille percée d'une flèche, une sonnette sur le dos, il est traîné de carrefours en carrefours, et sa course terminée on lui applique cinquante coups de bâton sur le derrière.

Dans ce pays un maître dispose à son gré de son esclave : il ne suit dans les punitions qu'il lui inflige d'autre loi que son caprice.

Les voleurs sont foulés aux pieds jusqu'à la mort : quelqu'horrible que soit ce supplice, il n'approche en rien de la cruauté de celui qu'on fait endurer aux assassins. — Un assassin, après avoir été long-tems foulé aux pieds, est obligé d'avaler le vinaigre qui a lavé le cadavre infect de celui qu'il a égorgé ; et lorsqu'il en est rempli, on le frappe d'un bâton sur le ventre, jusqu'à ce qu'il expire sous les coups.

is
on
à
é-
u-

ux
on
ux
e,
lle
la
qui

er:
de
de
che

ans
ent
une
urs,
r le

suit

que
fait
aux
elui
r le

Asie. L'An 1806. Royaume.



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme et femme de La Corée

L

par
la
entr
deg
Cet
sub
est e
autr
avec
de l
gina
volo
Méa
donn
sacs
mani

Au
chaud
— Or
sont si
du to
stérile
rendu
Il y a
d'or e
des pi
Japon.

La r
taille.
Les fer
comme
est pun

Habitants du Japon.

Le Japon est un grand Etat ayant le titre d'Empire, situé dans la partie la plus orientale de l'Asie. Il est composé de plusieurs îles, dont la plus considérable est celle de *Niphon*. Toutes ces îles se trouvent entre le 146°. et le 159°. degré de longitude, et entre le 31°. et le 41°. degré de latitude septentrionale. — Les Portugais le découvrirent en 1542. Cet Empire est divisé en sept contrées principales, qui sont chacune subdivisées en plusieurs provinces. — Il y a deux Empereurs, le *Daïro*, qui est ecclésiastique, et le *Kubo*, qui est séculier. Le *Daïro* n'a plus, comme autrefois, l'autorité souveraine, mais seulement des revenus immenses, avec douze femmes, et un grand nombre de concubines. Il est l'oracle de la Religion, et on lui procure tous les honneurs et les plaisirs imaginables. — Le *Kubo* a un pouvoir illimité sur tous ses sujets, et sa volonté est la seule loi qu'ils suivent. — La résidence du Daïro est à *Méaco*, et celle du Kubo à *Yedo*, capitale du Japonais. Le peuple donne pour tout impôt, à l'Empereur, environ cinquante millions de sacs de riz, et celui-ci paie ses officiers et ses troupes de la même manière.

Au Japon l'air est sain et assez tempéré, plus froid néanmoins que chaud. La mer des environs est remplie d'écueils, et toujours fort agitée. — On y trouve beaucoup de volcans. Les tremblements de terre y sont si fréquents, qu'on n'en est pas plus alarmé que nous ne le sommes du tonnerre. — Le terrain, en général, est montagneux, pierreux et stérile; mais l'industrie et les travaux infatigables des habitants, l'ont rendu en grande partie fertile, et propre à se passer des pays voisins. Il y a un grand nombre de rivières, de lacs, de fontaines, de mines d'or et d'argent, de cuivre et de soufre. Il y a de l'ambre gris, et des pierres précieuses. Tout le monde connaît la belle porcelaine du Japon.

La religion est l'idolatrie. Les Japonais, en général, sont de moyenne taille. Ils ont le teint basané, et très-peu de barbe, qu'ils s'arrachent. Les femmes sont assez belles. On vante beaucoup leur fidélité ; mais comme elles pourraient y manquer, comme par-tout ailleurs, l'adultère est puni de mort. — Les Japonais s'appliquent avec succès aux arts et

aux sciences, qu'ils aiment. Ils sont patients, et ne manquent pas de génie. Il n'y a point de nation plus avide de gloire, plus sensible au mépris, et plus portée à la colère. Généreux, ouverts, et d'un caractère noble, leur vengeance, quoique certaine, n'a jamais rien de bas. Le point d'honneur est le principe de toutes leurs actions, et c'est-là peut-être la source de toutes leurs vertus. Ils ont la mauvaise foi en horreur, et punissent de mort le mensonge. Le peu de cas qu'ils font de la vie les rend cruels pour les autres. Quant à leurs coutumes, elles sont précisément le contraire des coutumes des autres nations, et sur-tout des nôtres. Le noir est pour eux la couleur de la joie, et le blanc marque le deuil.—Ils montent à cheval du côté droit, et ne trouvent les dents belles que lorsqu'elles sont noires. — Par-tout ailleurs on se lève pour recevoir quelqu'un; eux, au contraire, s'asseient, saluent en ôtant le pied de leur pantoufle, et la jetant un peu en avant. Ils boivent chaud en été, portent un manteau dans leurs maisons, et le quittent pour sortir. Leurs funérailles sont faites avec une pompe qui n'a rien de lugubre, parce qu'ils regardent la mort comme un passage à une meilleure condition.—Quand un Grand a commis un crime capital, il est condamné à avoir le ventre fendu, et sa famille doit mourir avec lui, si l'Empereur ne lui fait pas grâce. Les criminels du peuple meurent sur la croix ou dans le feu; quelquefois on leur coupe la tête, ou on les hâche à coups de sabre. Les tanneurs, dont la profession est fort méprisée en ce lieu, y sont les bourreaux, et les valets de ceux qui tiennent des maisons de débauche les aident dans leurs exécutions.

La langue japonaise a de la noblesse, de la netteté et de la précision. Les Japonais écrivent comme les Chinois, avec un pinceau, de haut en bas.—Ils ont des caractères pour les hommes, et d'autres pour les femmes. Ils composent beaucoup de livres, et leurs bibliothèques sont nombreuses. L'éducation des enfants y est très-soignée. Ils cultivent tous les arts mécaniques de la Chine, mais ils l'emportent sur eux pour la porcelaine, le vernis, la finesse et la propreté des étoffes qu'ils fabriquent. Ils s'appliquent sur-tout à la culture des terres, dont ils ne laissent pas un pouce d'inutile, quoique le terrain, comme je l'ai déjà dit, y soit naturellement peu fertile.



Asie L'An 1806 Empire



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme et Femme du Japon

des alènes. En arrachant les boutons de l'arbre, il en coule une liqueur vineuse et sucrée, qui se change, quelque tems après, en excellent vinaigre. Le bois des branches est bon à manger, il a le goût du citron confit.

Parmi les fruits qu'on trouve dans ce pays, on remarque les citrons, les oranges, les bananes et les dates. — Il y a une production curieuse à remarquer : c'est le nid d'un oiseau qui le bâtit à-peu-près comme les hirondelles, non de boue, mais d'écume de mer. Ce nid est ramassé soigneusement, on le fait bouillir, et il fournit un potage excellent et même stomachal. On y trouve aussi, dans un canton, des tigres et des éléphans sauvages : c'est au royaume de *Ciampa* qui fait partie de la Cochinchine.

Les Cochinchinois, quoique guerriers, sont doux, francs et d'une aimable simplicité en tout; l'éducation des riches y est soignée; et même chez eux, dit-on, le moyen de s'avancer est de savoir remplir et de remplir effectivement ses devoirs. Leurs usages ont beaucoup de rapport à ceux des Chinois; ils ont aussi la même religion; leur langue, quoique dans les mêmes principes et par monosyllabes, n'est entendue qu'au Tunquin.

Les Cochinchinoises sont peu favorisées du côté de la figure et de la taille, leur voix est très-agréable et presque semblable à une douce musique; mais elles montrent des dents noires dont elles sont très-satisfaites, parce que dans le pays elles sont vilaines quand elles sont blanches. Elles laissent croître leurs ongles au gré de la nature, et c'est une beauté parmi elles. Quant aux qualités morales, elles sont bonnes, s'occupent de leurs ménages et de leurs maris. Obligés de ne s'adonner qu'aux armes par lesquelles ils ont acquis leur indépendance, les hommes laissent à leurs femmes le soin de labourer, de pêcher et de faire le commerce.





J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme et Femme de Cochinchine

Ac
plus
vers l
3o mi
On y
et les
des i
celui
qu'on
qui so
Tous
des bo
cerfs
monta
très-gr
dinair
et de

Les
conten
d'espri
mais d
Aussi
reté,
dents
sidéral
mains.
toutes
huit ce
indien
pays e
empois
Les Ar

Habitants d'Achem.

ACHEM, en Asie, est un Royaume situé dans l'île de Sumatra, la plus grande de celles de la Sonde. La ville capitale du même nom est vers le 5e. degré 30 minutes de latitude septentrionale, et le 114e. degré 30 minutes de longitude. Ce Royaume tient presque la moitié de Sumatra. On y trouve des mines d'or et d'argent. Le pays est très-marécageux, et les maisons y sont bâties de joncs et de bambous, sur pilotis, à cause des inondations. Le poivre qui en vient est le meilleur des Indes, après celui de Cochin, sur la côte du Malabar. Il y croît un arbre singulier qu'on nomme l'*arbre triste;* il fleurit au coucher du soleil, et ses fleurs, qui sont d'une agréable odeur, tombent au commencement du jour.—Tous les arbres fruitiers y viennent très-bien.—On y trouve des buffles, des bœufs, des cabris, et des chevaux qui sont très-petits de taille. Les cerfs et les daims sont beaucoup plus beaux que ceux d'Europe. Les montagnes sont peuplées d'éléphants, de rhinocéros, de singes, et de très-gros lézards. L'abondance des poules et des canards y est extraordinaire. Le pays renferme aussi une grande quantité de plantes, d'arbres et de fruits inconnus aux Européens.

Les habitants du royaume d'Achem sont Mahométans, sobres, et se contentant de peu. Ils ont des vertus et des vices; ne manquent pas d'esprit, et s'appliquent aux sciences et aux arts. Ils sont bons soldats, mais d'un fort mauvais caractère; vains, brutaux, traîtres et voleurs. Aussi leur Roi, qui a une autorité despotique, les traite-t-il avec dureté, et ne leur passe rien. Ils sont d'une taille bien prise, et ont les dents noircies par l'usage du béthel. Les revenus du Roi sont très-considérables. Le commerce de ses Etats est presqu'entièrement dans ses mains. Il hérite de tous ses sujets qui meurent sans enfants mâles, et toutes les filles qui ne sont pas établies lui appartiennent. Il a sept à huit cents femmes dans son palais. — Les Chinois, et diverses nations indiennes, fréquentent sa capitale pour y commercer. — La langue du pays est le malai.—Les habitants d'Achem portent toujours une arme empoisonnée qu'ils appellent *cri.*—Leur nourriture ordinaire est le riz. Les Anglais, les Danois, les Chinois, et notamment les Hollandais, qui

sont maîtres de la plus grande partie de ce pays, y en portent en quantité, et y font un très-grand commerce.

On n'y fait jamais mourir personne pour le vol. Lorsqu'on attrape un voleur, on lui coupe la main droite jusqu'au poignet, pour le premier vol. Pour le second, on lui coupe l'autre, et quelquefois un pied, ou tous les deux ensemble. — Le Roi est très-puissant et très-redouté de ses voisins, ses sujets étant très-bons guerriers et fort actifs. — La ville capitale est située dans une grande plaine, sur le bord d'une rivière qui y amène des petits vaisseaux. — On y ferait un commerce considérable à cause de l'or, dont on tirerait une grande quantité, si les habitants n'en connaissaient la valeur aussi bien que les Européens. — Le palais du Roi est au milieu de la ville; il est fortifié, et son artillerie commande les rues de la ville.

Sumatra est une des îles de la mer des Indes, une des trois grandes îles de la Sonde, à l'ouest de la presqu'île de Malaca, et de l'île de Bornéo, séparée de celle de Java par le détroit de la Sonde. On lui donne environ trois cents lieues de long sur soixante-dix de large. Elle a des pâturages, des terres fertiles en riz et autres grains, des mines d'or et d'argent. On y recueille toutes sortes d'épiceries, et beaucoup de fruits. Dans une forêt qui est sur la côte occidentale de cette île, croît un arbre qui produit la gomme de benjoin, et celui qui produit le camphre. Le poivre est sa principale richesse. L'air y est mauvais, le pays étant sujet aux pluies. Sumatra est partagée entre plusieurs Rois, dont celui d'Achem est le plus puissant. Ses habitants sont presque tous Mahométans; ils sont malins, orgueilleux, sanguinaires, trompeurs, rusés, traîtres et perfides. Ils méprisent les étrangers, et ont une grande estime d'eux-mêmes.

Asie. L'An 1806. Royaume



J. G. S. Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme et Femme d'Achem

Pé
orien
est d
Tena
méri
septe
Il
de Si
Le
en y
qui e
on y
les p
maho
Av
est g
et les
palai
en d
On
de p
timés
gross
Le
fruits
Ra
du g
souff
Le

Habitans de Pégu.

Pégu est un royaume considérable d'Asie, situé dans la presqu'isle orientale de l'Inde, au-delà du Gange. — L'étendue de cette presqu'isle est de 500 lieues de long sur 330 de large; mais dans le royaume de *Tenacerim*, sa largeur n'est que d'environ 23 lieues; sa partie la plus méridionale n'est qu'à un degré de latitude septentrionale, et la plus septentrionale est à 23 degrés de latitude.

Il renferme sept royaumes qui sont ceux d'Ava, de Pégu, d'Aracan, de Siam, de Camboye, de Tunquin et de la Cochinchine.

Les états du roi d'Ava contiennent 300 lieues de long et 200 de large en y comprenant les royaumes de Pégu, d'Aracan, d'Azem et de Tipra qui en sont tributaires. Ces royaumes sont très-fertiles sur-tout en riz: on y trouve des rubis: il y a aussi beaucoup d'éléphans et de chameaux: les peuples y sont idolâtres pour la plûpart, cependant le roi d'Ava est mahométan.

Ava, capitale, sur la rivière du même nom, sur le golfe du Bengale, est grande et bien peuplée. Les maisons y sont hautes, bâties en bois, et les rues tirées au cordeau, avec des arbres plantés des deux côtés.—Le palais du Roi est entouré de murailles de briques et doré en dedans et en dehors.

On trouve dans ces contrées des mines d'or, d'argent, de cuivre et de pierres précieuses, sur-tout des rubis les plus beaux et les plus estimés de toute l'Asie. — On y voit la civette qui est un animal de la grosseur d'un chat, et de qui on tire le parfum qui porte son nom.

Le pays est très-fertile en riz, noix de coco, bananes et plusieurs autres fruits excellens.

Rangon est la capitale du royaume de Pégu, sur la côte orientale du golfe du Bengale: c'est la ville où abordent les Européens qui y souffrent à-peu-près les mêmes avanies qu'au Japon.

Les cérémonies funèbres des Péguans sont très-bizarres.

Lorsqu'un grand est mort, les sacrificateurs brûlent son corps, et en enferment les cendres dans des urnes ou plutôt dans de grands vases bien clos et bien bouchés, qu' ls enfouissent sous terre. Tandis que le corps se consomme, ils y jettent force aloës, myrthe, benjoin, corail, encens, sandal et autres plantes aromatiques. Cela se fait au bruit des trompettes et des flûtes.

Vers minuit vingt ou trente hommes déguisés en diables font trois fois le tour du bûcher en sautillant et trépignant de joie, comme pour se réjouir du repos et du bonheur dont ils croient que jouit le défunt.

La veuve est la seule qui pleure, gémisse et frappe sa poitrine à coups redoublés. Quinze jours après, cette femme invite tous ses parens et les proches de son mari à se trouver à un grand festin qu'elle leur donne sur le lieu même où son époux a été brûlé. Elle arrive, parée de ses bijoux les plus précieux : les parens font une fosse profonde en forme de puits, l'emplissent de bois sec et d'aromates, l'entourent d'une haie et couvrent ce lieu d'un drap de soie, afin que le puits ne soit point à découvert. Le festin fini, plusieurs ménestriers jouent de leurs instrumens autour de la fosse, à laquelle on met le feu : soudain la femme accourt comme une forcenée, se met à danser et sauter autour de ce puits qui vomit des flammes, se recommande ensuite aux prières de ceux qui sont déguises en diables, et s'enveloppant de son drap de soie, s'élance toute vive au milieu des flammes. A l'instant ses parens la chargent de bois, de poix et de résine, afin que ces matières combustiles la fassent plutôt expirer.

A Pégu, les différends se terminent d'une manière aussi étrange que plaisante : les deux parties avalent des pilulles purgatives, et celle qui les garde plus long-tems dans l'estomac, sans les rendre, gagne son procès.



Asie L'An 1806. Royaume



J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.e Sculp.

Homme et Femme de Pegu

JA
Sud
sort
ne p
les
tous
leurs
Co
mœu
deve
valo
nobl
stupi
rivag
roien
que J
Ce
pires
Leurs
et cou
tites
On
qu'ils
noien
cutoi
qu'ils
vrer
parmi
les ge
tropop

Habitans de Java.

Java est la troisième des grandes isles de la Sonde, situées entre le Sud et le Sud-Est de l'Asie. — C'est un bon pays, abondant en toutes sortes de productions et susceptible d'améliorations. Si les Hollandais ne peuvent s'en regarder les propriétaires de droit, ils en sont du moins les possesseurs de fait, et depuis près de deux siècles qu'ils y exercent tous les actes de la souveraineté, la prescription semble avoir légitimé leurs prétentions, si l'on peut prescrire contre les droits de l'homme.

Ces insulaires n'étoient point un peuple à citer pour la beauté de ses mœurs, à l'arrivée des Européens : depuis cette époque les Javans sont devenus pires encore qu'ils n'étoient. Une poignée d'entr'eux faisoit valoir arbitrairement le hasard d'être nés de quelques familles réputées nobles, et le reste de la nation végétoit dans les entraves d'une servitude stupide. Les marchands d'Europe, que la navigation conduisit sur ce rivage, n'eurent garde de briser les fers d'une peuplade dont ils n'auroient pu obtenir dans la suite tout ce qu'ils auroient voulu ; en sorte que Java porte deux jougs au lieu d'un.

Cette isle est divisée inégalement en plusieurs petits royaumes ou empires. Les Insulaires de Java sont en général bien faits et robustes. — Leurs armes sont de longues javelines, de petits poignards, des sabres et coutelas. — Ils se servent aussi de sarbarcannes pour souffler de petites flèches empoisonnées.

On est venu à bout de leur ouvrir les yeux sur la confiance aveugle qu'ils avoient dans leurs jongleurs. Ces empiriques ignorans condamnoient un malade à la mort dès la première inspection. Les parens exécutoient la sentence avec une précipitation proportionnée à l'attachement qu'ils portoient à leur proche. On se hâtoit de l'étrangler pour le délivrer d'une infirmité longue et incurable. La vieillesse étoit comprise parmi les maladies qu'on ne pouvoit guérir. En conséquence on portoit les gens caducs au marché public, pour être vendus aux peuplades antropophages des isles voisines.

Les Javans enterrent leurs morts avec soin pour les soustraire à la dent vorace des bêtes sauvages.

La célébration de leurs mariages mérite d'être rapportée : le marié, accompagné de sa famille et de ses amis, s'achemine en grand cortège à la maison de l'épousée, et la trouve sur le seuil de sa porte avec un bassin d'eau. Aussitôt qu'elle le voit elle se met en devoir de lui laver les pieds. Cela fait, tous deux se mettent en route vers le logis de l'époux. Arrivés, on les laisse quelque tems à eux-mêmes et la nôce n'a lieu qu'après la consommation du mariage. Ce cérémonial ne seroit pas tout-à-fait conforme aux idées de la galanterie française.

Des habitudes simples, des goûts paisibles, des mœurs douces caractérisent les habitans de Java qui ne font pas beaucoup parler d'eux : mais ils doivent la paix dont ils jouissent à leur obscure médiocrité : heureux, tant qu'ils n'inspireront aux Hollandais que de l'indifférence! Mahométans, chaque famille a sa mosquée : le plus ancien y fait les fonctions de prêtre : cette religion domestique forme un lien de fraternité de plus, et n'est point sujette à dégénérer en fanatisme.

Le territoire de Mataran est l'un des plus rians de Java. Le prince qui y règne fait une grande figure et semble vouloir soutenir la gloire de ses ancêtres autrefois souverains de l'isle entière. Son palais est immense : il en confie la garde et le service à des femmes ; les vieilles sont pour le dehors, il réserve les jeunes aux soins de sa personne royale. Un grouppe de beautés s'empresse jour et nuit sur ses pas. Les unes soutiennent au-dessus de sa tête un voile pour le garantir du soleil ; les autres ont la charge de l'habiller et le déshabiller soir et matin. Celles-ci ont ordre de le caresser quand son front auguste se couvre de quelques nuages, et celles-là enfin sont destinées à provoquer les desirs du prince blâsé par des danses d'une expression qui dégénère souvent en cynisme.

Mais nous demandera-t-on, peut-être, quand donc le prince, distrait sans cesse par de nouveaux plaisirs trouve-t-il le tems de s'occuper des intérêts de son empire? — Les Hollandais se chargent des embarras du trône et ne lui laissent que les honneurs et les agrémens. — Il n'est roi que sous la condition qu'il ne se mêlera point des affaires du gouvernement, et il a reçu une éducation en conséquence.

a dent

narié,
ortège
ec un
laver
époux.
a lieu
it pas

es ca-
d'eux :
ocrité :
rence!
ait les
ternité

ce qui
de ses
nse : il
our le
ouppe
t au-
ont la
lre de
s, et
sé par

strait
r des
as du
st roi
erne-



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme et femme de l'Isle de Java

M
Ph
lai
de
ros
ido
les
rie
nuc
Cet
Ra
tent
woc
I
géc
mer
Cet
elle
lon
ne v
C
mor
entr
veu
anci
sa fe
Il
bare
pou
de p

Habitans de Mindanao.

Mindanao est une grande isle des Indes orientales, l'une des Philippines, la plus grande après Manille. Elle est de figure triangulaire. — Elle a environ 300 lieues de tour, elle abonde en toutes sortes de fruits. On y trouve de l'or, des perles et de la canelle. Elle est arrosée d'une grande quantité de rivières. — La plupart des habitans sont idolâtres et les autres Mahométans. — Il y a quatre nations principales, les Mindanaos, les Caragas, les Illanos et les Subanos. — Dans l'intérieur du pays il y a des peuples noirs et entièrement sauvages qui vont nuds. — Mindanao qui est une assez grande ville, en est la capitale. — Cette isle est soumise au Sultan de Mindanao qui a sous lui plusieurs Rajats. — Les Espagnols sont les maîtres d'une partie de la côte septentrionale. — En 1775 le Sultan a concédé aux Anglais l'isle de Bunwoot qui est près de la ville de Mindanao, situé sur la côte occidentale.

Les Mindanayennes ne sont pas jolies, aussi sont-elles bien négligées par les hommes. Ils ne s'en servent que pour les besoins du moment, et l'instant d'après elles cessent d'être quelque chose pour eux. Cet abandon qu'ils en font, devient pour elles une liberté illimitée, dont elles usent envers les étrangers à qui le séjour de la mer a imposé de longues privations, et qui rendus indulgens par le sentiment du besoin ne voient dans la femme que son sexe.

Cependant ces mêmes insulaires si complaisans envers les étrangers se montrent plus difficiles les uns envers les autres. L'adultère est défendu entr'eux. La punition, il est vrai, n'en est pas rigoureuse, elle n'en veut qu'à la bourse. Après le paiement qui est réglé par la sentence des anciens, l'honneur est rendu à l'offensé, qu'on oblige alors à reprendre sa femme, et qui en effet la reprend sans humeur.

Il n'y a pas encore long-tems qu'il existoit à Mindanao une loi barbare. On avoit créé des officiers publics qu'on payoit fort chèrement pour ôter la virginité aux jeunes épousées, parce que les maris refusoient de prendre ce soin, comme un effort trop pénible pour eux. Cette in-

fâme institution n'existe plus, il est vrai, mais aujourd'hui il est plus d'un Mindanayen qui s'afflige de trouver sa femme à l'épreuve du soupçon, parce qu'il en conclut que n'ayant été desirée de personne, elle doit avoir quelque mauvaise qualité qui l'empêchera d'être heureux avec elle.

A Mindanao il existe une coutume qui condamne le mari à des dépenses excessives le jour de ses nôces. Outre qu'il ne reçoit aucune dot de la femme qu'il épouse et qu'il soit au contraire obligé de lui en donner une, les parens de l'épousée lui font encore payer l'entrée de la maison, ce qui se nomme le *passava ;* ensuite la liberté de parler à sa femme, ce qu'on appelle *patignog ;* puis celle de boire et de manger avec elle, liberté qu'on désigne sous le nom de *passalog :* enfin, lorsqu'il veut user de tous les droits d'époux, il faut qu'il paie encore le *ghinapuang*, dont la valeur est toujours proportionnée à la condition des parens.

Les habitans de Mindanao ont un sentiment de vénération pour les morts dont le témoignage se manifeste aisément aux yeux, même dans les conditions les plus pauvres. On revêt les cadavres d'un habit neuf, on les couvre des plus belles toiles : on plante des arbres et des fleurs autour du sépulcre, et l'on y brûle les plus doux parfums. Ces soins religieux ont, je ne sais quoi de touchant et d'aimable, qui fait disparoître ce que la mort a d'horrible. Que nous sommes loin en Europe d'embellir ainsi la cérémonie de nos funérailles ! A peine la personne qui nous est la plus chère a-t-elle cessé de respirer, que nous en abandonnons les restes à des mains viles et mercenaires, chargées de les envelopper à la hâte des voiles les moins précieux ; et au lieu de cette riante verdure et de ces belles fleurs dont les tombeaux sont parés à Mindanao, nos cimetières, par leur triste nudité, repoussent le cœur, les yeux, et répandent à l'entour une impression d'horreur que la piété et la philosophie ont de la peine à surmonter.

Asie



Asie. L'An 1806. Royaume



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne Sculp.

Homme & Femme de Mindanao

L'ISI
située a
que pa
dionale
vèrent
prise en
Cette is
aux tren
Les f
et les ba
abondar
pire un
à l'abri
n'en son
pauvres
sulaires
les prod
habitans
Outre
ressées
dépouill
armes de
fabriqué
vigueur
monnoie
usage de
coutelas
brûlé par
buse leur
bouts de

Habitans d'Amboine.

L'ISLE d'Amboine fut découverte par les Portugais en 1515 : elle est située au midi occidental de celle de Ceram, dont elle n'est séparée que par un détroit fort peu large : elle est au 4e. degré de latitude méridionale ; et a environ 15 ou 16 lieues de tour. Les Hollandais l'enlevèrent aux Portugais, qui la reprirent en 1620 ; les premiers l'ont reprise en 1656, s'y sont toujours maintenus depuis, et y ont divers forts. Cette isle de l'Asie est, comme toutes les autres Moluques, fort sujette aux tremblemens de terre.

Les fruits les plus précieux, tels que l'orange et le limon, les citrons et les bananes, la noix de cocos et les cannes à sucre s'y trouvent en abondance ; mais la principale richesse est le clou de girofle. On y respire un air pur, on y boit une eau excellente ; de belles forêts y mettent à l'abri d'un soleil ardent presque pendant toute l'année. Les habitans n'en sont pas plus heureux : c'est que l'ignorance et la paresse rendront pauvres les plus riches contrées du globe. Tant que l'industrie des Insulaires et des Européens se bornera au commerce des épices, toutes les productions de l'isle y seront sacrifiées à une seule ; et le sol et les habitans resteront dans l'état précaire où on les voit aujourd'hui.

Outre cela, Amboine n'est pas le séjour de la paix. Des mains intéressées y sèment adroitement la discorde : l'étranger avide emporte la dépouille des naturels, affoiblis les uns par les autres. Les principales armes des habitans sont des javelines de bois, où il y a un fer par le haut fabriqué en forme de harpon. Ils lancent cette sorte de javelot avec une vigueur et une justesse telle qu'ils peuvent viser droit dans une pièce de monnoie de 24 sols, à une très-grande distance. A la guerre, ils font usage de sabres. Les plus pauvres d'entr'eux portent en tout tems un coutelas à la main ; quelquefois ils ne sont armés que d'un bâton aigu et brûlé par les deux bouts ; et ils n'en sont pas moins redoutables. L'arquebuse leur est aussi familière. Ils se font des boucliers avec quelques bouts de planches qu'ils enjolivent le mieux qu'ils peuvent.

Ils ont parmi eux certains gladiateurs qui portent sur la tête un casque avec un oiseau de paradis, au lieu de plumes; lorsqu'ils combattent ils ne se tiennent que sur un pied, pour être prêts à faire un saut; et quand l'un fait un saut vers son antagoniste, ce dernier en fait un autre en reculant, et demeurant toujours sur un seul pied. Ces évolutions ont lieu avec une promptitude et une adresse extraordinaires.

Les jeunes gens, pour donner preuve de courage, sont souvent au combat coiffés simplement de quelques morceaux de toile de coton tressés et passés en forme de couronne, qu'ils entrelacent quelquefois de quelques légers branchages garnis de feuilles. Ils attachent quelqu'idée superstitieuse à la conservation de leur chevelure; ils se croient invulnérables, tant qu'elle n'a souffert aucun dommage. A l'exemple de Samson, ils placent leur force dans leurs cheveux; c'est d'après cela sans doute, qu'ils ceignent leur tête de bandelettes et de guirlandes de fleurs pendant leurs fêtes solemnelles.

Ils ont aussi leur musique militaire, et connoissent nos timbales de cuivre. Le même qui les porte sur son épaule gauche, les frappe de la main droite, et chante en même tems; c'est ainsi qu'un seul homme à Amboine fait l'office de trois personnes en Europe. On ne sauroit porter de jugement sur leur poésie, chaque canton ayant son dialecte particulier, et même son culte. L'idolâtrie règne parmi eux, ils paroissent très-attachés à leurs pratiques superstitieuses.

Dans l'isle d'Amboine, les contrats de mariage ne se passent que par devant nature. L'homme fait un présent au père et à la mère de la femme, qui consent à venir habiter sa cabane de bambou, et le reste va de suite. Seulement on se met en garde contre l'esprit malin, en posant sur la courtine une gousse d'ail, et en plaçant un manche à balai au chevet du lit nuptial. Les deux conjoints demeurent ensemble, tant qu'ils se conviennent; sinon, ils se quittent comme ils se sont pris. On prétend que, malgré ce défaut de forme, il y a au moins autant de bons ménages à l'isle d'Amboine, que par-tout ailleurs.

Asie | L'An 1806. | Libres.



J. G. S.t Sauveur del. | Lachaussée j.e sculp.

Homme & femme de l'Isle d'Amboine

Habitans de Ceylan.

La géographie comparée serait moins incertaine, si les anciens, d'accord entr'eux, avaient apporté dans leurs descriptions topographiques autant d'exactitude que les modernes. Si l'on fait difficulté de reconnaître dans *Sumatra* la *Taprobane* de Ptolémée et de Pline, on peut au moins la soupçonner dans l'île de Ceylan, morceau de terre considérable qu'on rencontre dans la mer des Indes, voisin du cap Comorin, et peu éloigné du continent, auquel sans doute il a jadis appartenu. On ne sait ce qui se passe dans cette île de l'Asie, que depuis la découverte qu'en firent les Portugais au commencement du seizième siècle.

Le Ceylan est une grande île des Indes d'environ cent lieues de longueur, sur plus de cinquante de largeur. En général, l'air y est très-bon, le pays montueux, les vallées fertiles. Elle abonde en vaches et en animaux de toute espèce. Il y a grand nombre d'oiseaux inconnus en Europe, des serpens très-dangereux, des singes et des fourmis qui font beaucoup de dégat, quantité de pierres précieuses, de l'ivoire et des Éléphans qui sont les plus estimés de toutes les Indes; du gingembre, du cardamome, plusieurs drogues médicinales, et beaucoup de riz, qui fait la nourriture principale des habitans. Le plus grand commerce consiste en canelle, dont il y a des forêts. — Entre les arbres extraordinaires, celui qu'on nomme *Tallipot* a, dit-on, des feuilles si grandes, que les voyageurs et les soldats en font des tentes. — Les seuls Bedas sont indépendans; les insulaires se nomment *Chingulais ;* ils sont bien faits et de bonne mine.

Cette île est sous la domination de deux puissances. — Depuis que les Portugais en ont été chassés, les Hollandais et les Anglais possèdent aujourd'hui presque toutes les côtes.

L'autre partie de l'île, connue sous le nom de royaume de Candy, n'a point encore subi le joug européen, grâces aux sages précautions qu'on a prises d'intercepter toute communication aux étrangers; aussi l'intérieur nous est-il presqu'entièrement inconnu?

Le territoire de Ceylan est si fertile et si agréable, que les naturels croient fermement habiter le paradis d'Adam. Ils en sont même si persuadés, qu'ils montrent sur une roche l'empreinte d'un pied de l'aîné des hommes, suivant le Coran, devenu le code religieux et civil d'une partie de ce pays. On désigne sous la dénomination de *Cingalèses* ou *Chingulais*, ceux qui sont encore idolâtres. Mais les insulaires exercent plus leurs membres que leur jugement et leur mémoire, qu'ils ont bonne. Très-actifs et très-lestes, ils se servent avec une égale dextérité de l'arc, du mousquet et de l'épée. Ils mangent peu, et n'ont point la manie des liqueurs fortes. Superstitieux comme tous les demi-sauvages qui ont des prêtres, leurs pratiques religieuses n'ont point épuré leurs mœurs. Ils ont des avocats et des médecins de profession, ignorans et verbeux comme ailleurs. Leurs artistes et leurs artisans les en dédommagent un peu par leurs travaux utiles.

Très-propres dans leurs maisons et leurs ameublemens, des feuilles de palmier leur servent de nappes et d'assiettes. Ils se façonnent des cuillers avec l'écaille du coco. Leurs vases à boire sont de terre; ils y pratiquent un petit tuyau comme à nos théyères. Ils font usage de plusieurs pièces de monnaie de différente valeur et de divers métaux. La plus petite s'appelle *fanyms* ou *fannons;* il y en a d'or et d'argent. Leurs *laryns* peuvent représenter nos livres, ou vingt sols de France. Ce qu'ils nomment *la pagode* se monte aux environs de 13 liv. Ils sont adonnés aux plaisirs, et par conséquent paresseux et mous. Entichés de leur prétendue noblesse, ils ont de l'insolence à proportion.

Jaloux des prémices de la femme qu'ils épousent, ils s'adressent à des filles de dix ou onze ans. Il est vrai qu'en ce pays la nature est précoce et semble autoriser la polygamie. D'ailleurs, ils se croiraient coupables d'un gros péché, s'ils se marioient tard : c'est pour eux perdre un tems irréparable. La vie est courte, disent-ils, on ne saurait en faire un trop bon emploi; et le meilleur, à leur gré, est celui que l'on consacre à la multiplication de l'espèce. Aussi un célibataire d'un âge mûr est-il vu de mauvais œil par ses compatriotes des deux sexes. Selon eux, c'est mal répondre aux vues de la société et de la nature, qui ne nous assurent l'existence que pour la faire valoir. S'ils ne regardent point à la quantité, ils ont égard à la qualité de leurs femmes. On ne peut se choisir une

compagne hors de sa tribu, et quelquefois on ne se fait pas un scrupule de la prendre dans sa propre famille. Le point essentiel est de ne pas contracter de mésalliances. Une autre considération, c'est la dot. Une vierge même en a besoin; mais celles qui sont pauvres ont recours à la générosité de la tribu. On s'empresse de se cottiser pour aider les filles à se marier. Mais malheur à la jouvencelle qui n'est point mariée avant d'être nubile! rarement après cette époque trouve t-elle un epouseur. La cérémonie du mariage est peut-être bisarre, mais assez bien motivée. Elle consiste à se lier les pouces au moment d'entrer dans le lit conjugal; d'autres prétendent que les deux conjoints se ceignent d'un seul et même drap, dont chacun d'eux tient l'extrémité. Puis on leur verse de l'eau sur la tête; espèce de leçon emblématique propre à apprendre aux nouveaux époux que désormais ne faisant plus qu'un, ils doivent partager les vicissitudes orageuses du sort, et s'aider mutuellement à supporter les tems fâcheux de la vie. Ordinairement, pour peu qu'on soit aisé, on élève devant la maison des mariés un arc triomphal formé de branches de figuier et de grenadier entrelacées de festons de fleurs, emblêmes de la fécondité et des plaisirs de la jeunesse.

Les Ceylanois, qui entendent si peu raison sur la primauté des faveurs de l'hymen, ne se montrent pas aussi jaloux d'un bonheur exclusif; car on prétend que les nuits qui suivent la première des noces, appartiennent aux frères du marié. Les infidélités n'offensent les maris que quand leurs moitiés ont dérogé par un choix indigne de leur rang: dans ce cas, on condamne la coupable à la mort, moins pour punir le crime que pour, suivant la coutume du pays, faire satisfaction à la vanité blessée. Ceux d'entre les naturels qui croient à l'évangile, contractent ordinairement leurs mariages au printems, dans le courant du mois de mai. Ce sont de mauvais chrétiens; car ils sont envieux et chicaneurs. Plus riches que le reste de leurs compatriotes, les missionnaires n'ont pu leur faire sentir tout le ridicule de leur prétention à la noblesse de leur tribu. Depuis l'arrivée et la prépondérance des Hollandais parmi eux, ils sont devenus un peu moins superstitieux qu'ils n'étaient du tems des Portugais. Les bramines convertis n'ont pu se défaire encore tout-à-fait des principes de leur idolâtrie primitive. Ils ne sortent jamais de leurs cloîtres sans se couvrir d'un parasol, sans doute afin de n'être point distraits dans leur

recueillement par les objets extérieurs. Ils ont adopté l'usage de nos processions. A certaines fêtes de l'année, on les voit se promener sur deux files, ayant en tête leur supérieur monté sur un éléphant pompeusement enharnaché. Plusieurs vierges de qualité, nues jusqu'à la ceinture, les précèdent en dansant et en accordant leurs voix aux instrumens qui les accompagnent : elles sèment aussi de fleurs le chemin des bramines, que ce cortège ne trouble pas dans leurs graves offices. Il est vrai qu'en devenant prêtres, ils ne font pas le vœu de n'être plus hommes.

Les insulaires de Ceylan ne paraissent pas sortis de la même souche. Les uns sont blancs, les autres presque noirs : il y en a d'indépendans, et ce sont les plus sauvages. Il en est qui approchent plus, par l'extérieur et le caractère, des Européens que des Indiens. L'habitant des montagnes a les mœurs plus rudes que ceux de la plaine. Chaque canton de l'île a ses habitudes particulières. L'inégalité des conditions règne aussi chez plusieurs d'entr'eux dans toute sa rigueur. Un barbier, par exemple, encore moins un potier de terre n'ont pas le droit de s'asseoir sur une chaise; on ne l'accorde qu'aux orfèvres, aux peintres et aux charpentiers. Outre cela, le fils ne peut être autre chose que ce qu'est son père. La fille ne peut donner son cœur qu'à un homme d'un rang égal à sa condition, et les outils du métier qu'exerce sa famille, constituent la majeure partie de sa dot.

A la cour du roi de Candi, il est plusieurs dignités qui donnent diverses prérogatives. Le premier chef de la justice a pour marque distinctive un fouet qu'on fait claquer devant lui, pour écarter la foule de son passage. Les prêtres sont distribués aussi en différens collèges. Les uns s'appliquent à l'étude des plantes, les autres à celle des astres. Ils enveloppent le peu de connaissances morales et physiques qu'ils possèdent, sous un amas de pratiques superstitieuses très-convenables, pour retenir ce peuple au degré d'ignorance et d'abrutissement dont le prince a besoin pour en faire tout ce qu'il veut.

Les rivières qui arrosent le pays, embarrassées de roches, obstruent tous les débouchés du commerce intérieur, et le font languir. L'agriculture en dédommage un peu. Les nobles même ne dédaignent pas de manier les instrumens du jardinage, et on ne déroge que quand on ne laboure pas pour soi seul. Tout salaire déshonore, et les porte-faix de

profession sont couverts du mépris public. Ils n'ont point de code écrit. Les moindres gestes du Souverain sont autant de lois immuables.

Dans tout le royaume de Candi, le sexe féminin, même chez les animaux, obtient les plus grands égards de la part des hommes. Non seulement une femme est exempte des droits de douane, de péage, et autres; mais encore la charge que porte une jument, par exemple, ne paie point d'entrée. La galanterie française ne va pas jusques-là. Mais par une bizarrerie dont on a des exemples ailleurs, chez ce même peuple, il est défendu aux femmes, de quelque condition qu'elles soient, de s'asseoir sur un siége en la présence des hommes. Un mari ne fait jamais manger sa compagne à sa table; elle apprête les alimens, les sert, se retire, et attend les restes.

L'autorité des pères est absolue; ils ont droit de vie et de mort sur leurs enfans, et les barbares n'abusent que trop souvent de leur juridiction, la seule peut-être qu'on n'aurait pas cru susceptible d'excès.

Les habitans du Ceylan vivent long-tems, sur-tout ceux qui sont le moins policés. Ils se traitent eux-mêmes, et leur régime est de la plus grande simplicité : de l'eau de riz, du riz au jus de citron, peu de chair, beaucoup de légumes. Ils connaissent une sorte d'eau-de-vie, dont ils usent sobrement et avant leurs repas. Rarement ils s'endorment ou s'éveillent sans avoir une chanson à la bouche. Leur manière de saluer ne compromet pas la dignité de l'homme. Entre égaux, ils lèvent en l'air la paulme des deux mains, et courbent un peu le corps. Ils n'exhaussent qu'une main, à la rencontre d'un inférieur. Les grands donnent leur salut de protection, en ne remuant que la tête.

Quant aux funérailles, elles sont soumises à l'étiquette, comme presque tout le reste. Les gens du peuple n'ont à espérer, après leur mort, qu'une bierre et une fosse au milieu des bois. Les personnes de qualité sont honorées d'un bûcher qu'on prépare ordinairement au milieu d'un champ ou sur une grande route. Les cendres qui en résultent sont relevées en monceau, et entourées d'une haie vive : puis on sème dessus quelques graines; en sorte qu'avec le tems, cet amas de poussière se change en un petit tertre de verdure, très-agréable à la vue. C'est ainsi que les Ceylanois savent éluder les formes hideuses de la destruction. Quelquefois même, on y plante par la suite quelques arbres utiles, au

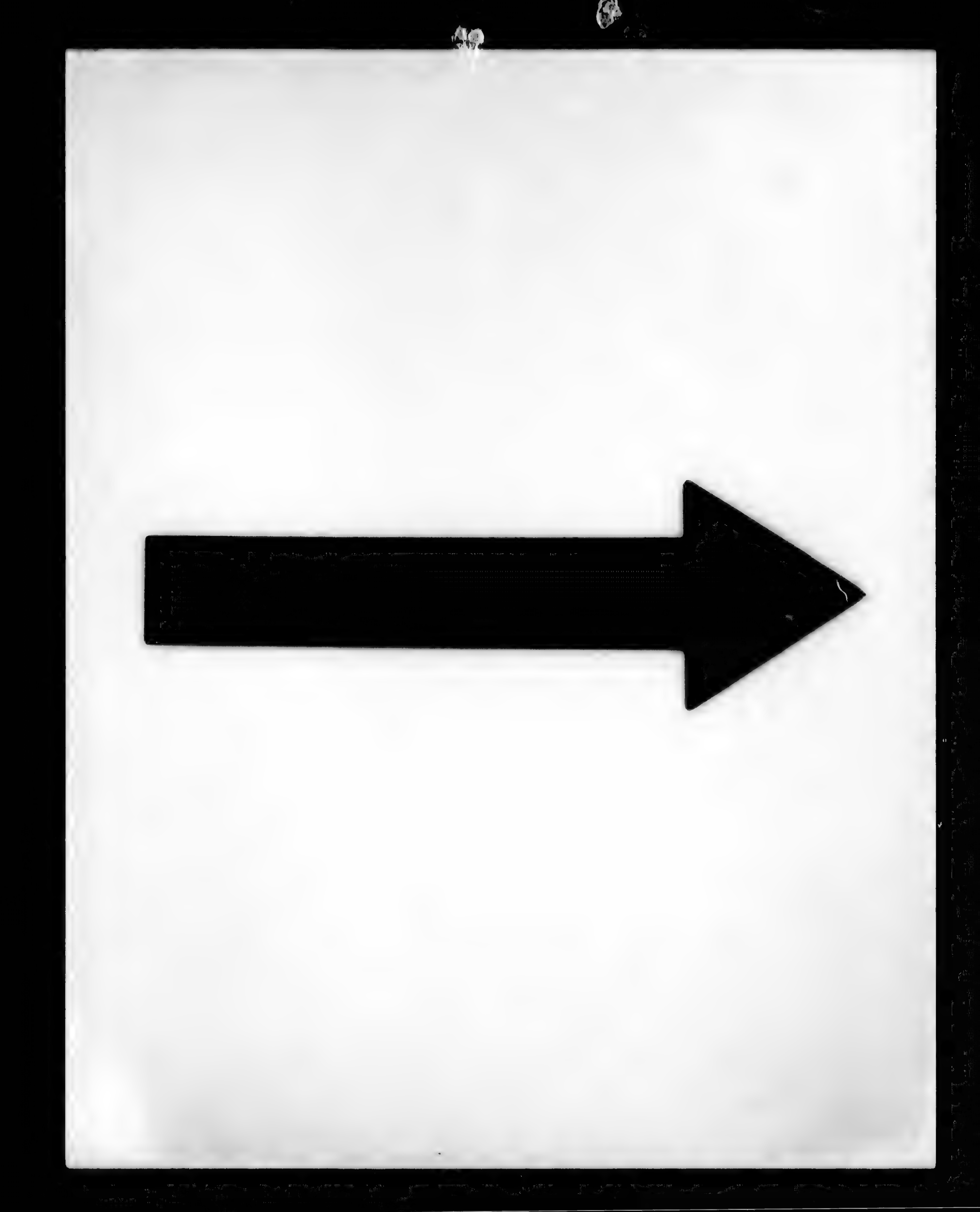
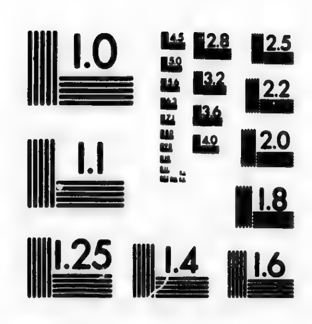


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



pied desquels on ne se repose pas impunément. L'ombre et les fruits qu'on vient y chercher, rappellent les plus tendres souvenirs; et les sensations qu'on éprouve alors, sont bien autrement vives que celles qu'excitent en nous un marbre froid et des caractères muets.

Selon la doctrine des Insulaires payens, les ames des méchans, quand ils sont morts, servent à faire des démons; dans leurs divinités bienfaisantes, ils reconnaissent les mânes des honnêtes gens qui ne sont plus. — Leur deuil n'est pas démonstratif; ils ne changent ni la forme ni les couleurs de leurs vêtemens. Des soupirs et des larmes leur semblent plus dignes de la mémoire de l'objet dont on se voit privé. Seulement les femmes, dans cette triste occasion, détachent leurs cheveux et les laissent tomber en désordre sur leurs épaules.



[illegible] les [illegible]

[illegible] celles qu'il [illegible]

[illegible] remarquable.

[illegible] ces misérables, quand [illegible] Tous diraient [illegible] les Iroquois [illegible] qui ne sont plus [illegible] leur semblent [illegible] procès [illegible] et les [illegible]



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme & femme de Ceylan.

I
p
d
in
p
lo
y
m
pe
et
l'a
da
to
na
s'e
bi
ste
les
a
qu

of
le

Habitans des Isles Manilles.

MAGELLAN fut le premier Européen qui reconnut les Iles Manilles. Il y aborda en 1521. Ces Iles, connues aussi sous le nom d'*Iles Philippines*, forment un Archipel immense à l'Est de l'Asie. Elles s'étendent depuis le sixième jusqu'au vingt-sixième degré Nord, sur une largeur inégale de quarante à deux cents lieues. Dans leur nombre qui est prodigieux, on en distingue treize ou quatorze plus considérables que les autres. — Le climat de ces pays n'est pas aussi agréable que le sol y est fertile; si les vents de terre et de mer y entretiennent durant six mois une plus grande température que leur position ne le promettroit; pendant le reste de l'année les cieux sont embrasés des feux du tonnerre, et les campagnes sont inondées par des pluies continuelles : cependant l'air n'y est pas mal-sain. Il n'y a pas dans l'Asie de contrée plus abondante en fruits, en sagou, en cocotiers, en plantes nourrissantes de toutes les espèces. Tous les grains de l'Europe y réussissent; et les navigateurs, quelque multipliés qu'ils fussent, pourroient espérer de s'en pourvoir, si l'insouciance du Gouvernement et la paresse des habitans n'avoient pas condamné la plupart des terres à une honteuse stérilité. Le nombre des troupeaux est un sujet d'étonnement pour tous les voyageurs. Chaque communauté religieuse, et il y en a beaucoup, a des prairies de quinze à vingt lieues, couvertes de quarante à cinquante mille bœufs.

Indépendamment de ce qui sert à la nourriture des habitans, ces Iles offrent un grand nombre d'objets propres au commerce d'Inde en Inde: le tabac, le riz, le rottin, la cire, les huiles, les cauris, l'ébène, le

poisson séché, les résines et les bois de sapan. — Jusqu'ici, l'on n'a cultivé le sucre que pour la consommation de la Colonie. La crainte de le voir renchérir, en a fait défendre l'exportation, sous des peines graves. — Suivant le dénombrement fait en 1752, ces Iles renferment un million cent cinquante mille Indiens soumis aux lois espagnoles. — La plupart sont chrétiens, et tous payent une Capitation de quatre réaux. Cette Colonie a pour chef un Gouverneur, dont l'autorité, subordonnée au vice-roi du Mexique, dure huit années. Il a le commandement des armes; il préside à tous les tribunaux, et dispose de tous les emplois civils et militaires. Le centre de ces Iles montueuses est occupé par des sauvages. Ils sont noirs, et ont les cheveux crêpus. Leur taille n'est pas élevée, mais ils sont robustes et nerveux. Jamais ils ne quittent leurs arcs et leurs flèches. Accoutumés au silence des forêts, le moindre bruit paroît les alarmer. Les fruits, les racines qu'ils trouvent dans les bois sont leur unique nourriture, et lorsqu'ils ont épuisé un canton, ils en vont habiter un autre. Les efforts qu'on a fait pour les subjuguer, ont toujours été vains, parce qu'il n'y a rien de si difficile que de dompter des peuples errans dans des lieux inaccessibles.



Homme & Femme [illegible]

Asie. L'An 1801. Possess. Espag.



J.G. S.Sauveur Del. Mixelle j.e Sculp.

Homme & Femme des Isles Manilles

Habitans des Moluques.

Ile de l'Asie.

On comprend en général, sous le nom d'îles Moluques, toutes les îles qu'on trouve au midi des Philippines : elles sont dans la zône torride, et s'étendent depuis le 132e degré de longitude, jusqu'au 150e. Elles furent découvertes en 1520, par Magellan, et soumises aux Espagnols ; elles passèrent ensuite aux Portugais, qui en ont été chassés par les insulaires appuyés des Hollandais, qui s'en sont rendus maîtres vers l'an 1600, et qui y font tout le commerce. On les divise en grandes et petites îles. Les grandes sont : *Macassar*, *Gilolo*, *Ceram*, *Tunos*. Les petites sont connues sous les noms de *Ternate*, *Tidor*, *Motir*, *Machian*, *Bachian* et *Amboine*.

Les Moluquois ont beaucoup d'affinité avec les Malais ; leur teint est le même : on dirait du noir détrempé avec du jaune : ils sont peu vigoureux, mais féroces, et se soucient peu de communiquer avec les Européens. Naturellement paresseux, ils se reposent de tout travail sur leurs femmes, et laissent sans culture la terre dont l'abondance naturelle les nourrit encore : elle produit d'elle-même dans ce pays, le *sagou*, espèce de palmier, dont la moëlle desséchée donne une farine propre à faire du pain assez bon. Leurs maisons construites de roseaux, ne renferment que quelques vaisseaux de terre et des nattes. Ils suivent la religion mahométane, et prennent plusieurs femmes qu'ils épousent sans les voir, et dont ils sont extrêmement jaloux. Ces mariages se contractent sans beaucoup de cérémonies ; mais dans l'île de *Ceram*, il faut, avant de se marier, avoir donné un certain nombre de têtes d'ennemis.

Leurs armes sont l'arc et la flèche, qui est de roseau élastique, et dont le bout est garni d'un bois très-dur. Ils portent des boucliers longs et plus étroits au milieu qu'aux deux bouts : ils sont ornés de divers dessins.

La chaleur du climat les dispense volontiers de tout habillement : quelquefois, mais seulement pour se parer, les hommes se couvrent d'une étoffe légère. Ils ont aussi un large chapeau peint de plusieurs couleurs, et fait de feuilles de latanier.

Les femmes portent un large pantalon turc, et une longue robe assujétie par une large ceinture. Elles font aussi usage de chapeaux énormément larges, ornés de perles, de plumes, et leurs cheveux voltigent négligemment sur leurs épaules.



[illegible] de roseau élastique, [illegible] Ils portent des boucliers [illegible] ils sont ornés de divers [illegible].

[illegible] les dispense volontiers de tout habillement [illegible] pour se parer, les hommes se [illegible] Ils ont aussi un large chapeau peint de plusieurs [illegible] feuilles de latanier.

[illegible] large pantalon turc, et une longue robe [illegible] Elles font aussi usage de chapeaux [illegible] de perles, de plumes, et leurs cheveux voltigent [illegible]

Asie. L'An 1801 Possession Holland.



J. G. S. Sauveur Del. Mixelle j.e Sculp.

Homme & Femme des Iles Moluques.

L
poi
ova
sou
par
tuat
terr
peu
circ
ce g
soit,
bien
que
Le
Kam
plus
chad
sané
bras,
et d'c
les c
Le
les K
et leu
que l
qu'ils
c'est
prenn
Ils
reche
jusqu
Une

Habitants des Isles Kouriles.

Les îles *Kousiennes* ou *Kouriliennes* s'étendent, en Asie, depuis la pointe méridionale de Kamtchatka, au sud-ouest, tournant sur une courbe ovale, ou parabolique, au détroit de *Tessoi*, qui sépare l'île de *Matsoumei*, dernière des Kouriles, du continent de la Tartarie chinoise. Il paraît, par la position générale de ces îles, par leur distance et leur situation respective, qu'elles faisaient autrefois partie d'un grand espace de terre ferme, qui semble avoir été englouti par la mer. Elle y a fait, à peu près, le même chemin qu'aux Antilles, creusant et minant un grand circuit, au travers duquel elle s'est ouvert plusieurs passages pour former ce golfe qui compose la mer d'Amur et celle de Pengina. Quoi qu'il en soit, on ne peut déterminer le nombre des îles Kouriles d'une manière bien sûre; la carte géographique en présente trente-six, mais il n'y en a que vingt-deux de bien connues.

Les peuples Kouriles, quoiqu'ayant beaucoup de rapport avec les Kamtchadales, sont pourtant mieux faits, et ont une taille et une figure plus avantageuses. Tout ce qu'ils ont de sauvage, ils le tiennent des Kamtchadales, ou des Toungouses errants du continent. Ils ont le visage basané, et l'usage de se noircir les lèvres et de se peindre des figures sur les bras, jusqu'aux coudes. Ils se font des habits composés de peaux de bêtes et d'oiseaux de différentes espèces, assortis de poils et de plumes de toutes les couleurs. Tout ce qu'ils ont d'artificiel, ils le tiennent des Japonais.

Les Kouriles se nourrissent de quadrupèdes marins, et se logent comme les Kamtchadales, quoique avec plus de propreté, tapissant leurs siéges et leurs murailles de nattes de jonc. Ils connaissent aussi peu la Divinité que les Kamtchadales; mais ils ont, comme eux, leurs idoles de bois, qu'ils appellent *Ingoul* ou *Innakou*. En font-ils des dieux ou des démons? c'est ce qu'on ignore; mais ils leur offrent les premières bêtes qu'ils prennent, en mangent la chair, et leur en laissent la peau.

Ils ont jusqu'à deux ou trois femmes, mais ne voient les filles qu'ils recherchent, que la nuit, à la dérobée, comme les Tartares mahométans, jusqu'à ce qu'ils aient payé au père le prix que doit leur coûter la fille.

Une femme infidelle occasionne à son mari la perte de l'honneur ou de

la vie. Le mari qui l'a surprise appelle son adversaire en duel, et c'est au bâton. Celui qui fait le défi reçoit le premier, sur son dos, trois coups d'une massue grosse comme le bras; ensuite il les rend à son ennemi. Ce jeu continue ainsi jusqu'à ce que l'un des deux demande grâce, ou succombe sous le nombre ou la force des coups. Refuser le duel serait un déshonneur comme parmi nous. Le coupable qui préfère la vie à l'honneur, doit dédommager le mari par une compensation en bêtes, en habits et en provisions de bouche. Il y a long-temps que ces sortes de compensations se sont introduites aussi chez les peuples policés.

Ils sont humains et hospitaliers, et mettent beaucoup de probité dans le petit trafic qu'ils font avec le Japon. Ils échangent l'huile de leurs baleines, leurs fourrures, et la plume des aigles de leurs montagnes contre de la vaisselle, du bois vernis, des sabres, des marmites, du tabac, des étoffes, et autres objets de luxe.

Rien n'est plus touchant que de voir l'entrevue de deux amis qui habitent dans des îles séparées. L'étranger vient sur un canot, et l'hôte qui va le recevoir marche avec cérémonie. Chacun endosse son habit de guerre, prend ses armes, agite son sabre et sa lance. Ils bandent leur arc l'un contre l'autre, comme s'ils allaient combattre, et ils s'approchent en dansant. Quand ils se sont joints, ils s'embrassent avec toutes sortes de caresses, et versent des larmes de joie. On mène le convive dans une jourte; on le fait asseoir; on se tient debout devant lui pour écouter le récit des aventures de son voyage, et les nouvelles de sa famille. Quand il a fini de parler, le plus âgé de l'habitation raconte, à son tour, tout ce qui s'est passé dans l'île durant l'absence de l'étranger. On se réjouit ou l'on s'afflige tour à tour, selon la nature des récits; enfin on mange, on danse, on chante. Telles sont les mœurs des Kouriles.

Asie. L'An 1806. Russie.



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée jne. Sculp.

Homme et femme des Isles Kouriles



Habitans du Kamtschatka.

Le Kamtschatka situé en Asie, à la partie la plus orientale de l'ancien Continent, forme une presqu'isle, qui se prolonge dans une largeur de 120 à 150 lieues, depuis le 51e. degré jusqu'au 62e. degré de latitude Nord.

Le fleuve de Kamtschatka, qui se jette sur ces côtes dans la mer orientale, a donné son nom à ce pays. Ce fleuve immense porte des vaisseaux jusqu'à 10 lieues de sa source.

Les productions de la terre se réduisent à quelques racines que le froid ne peut atteindre ; et, par une fatalité qui se rencontre dans presque tous les pays froids, le bois est très-rare dans le Kamtschatka.

Les poissons, les quadrupèdes, les oiseaux sont nombreux dans cette presqu'isle : on y voit des troupeaux d'ours, de renards, de chèvres et de béliers. Dans certaines saisons, les oies, les canards sauvages, les plongeons y arrivent par nuées, et en tout tems les veaux marins, les loups de mer, les baleines couvrent les côtes, et remontent dans les principales rivières qui arrosent ce pays.

L'homme qui habite cet horrible climat est presque aussi sauvage que les animaux dont il est entouré : il a les cheveux noirs et gras, peu de barbe, le visage large et applati, le nez écrasé comme les Calmoucs : les femmes ont les traits plus doux et la tournure la plus séduisante ; leur teint est animé des couleurs les plus vives ; leurs yeux sont très-brillans, leurs sourcils très-noirs, et leurs mains très-délicates.

Leur commerce, qui consiste en pelleteries qui sont en général très-belles, se fait avec les Russes dont ils sont tributaires.

Les femmes font avec assez d'intelligence des panniers, des corbeilles et des petits lits en osiers : les cailloux et les os de poissons sont leurs seuls instrumens.

C'est dans leurs traineaux que l'on remarque le plus d'adresse et d'imagination : deux pièces de bois courbées en forment la base : des traverses proprement assemblées réunissent ces deux brancards, et une planche

creuse, suspendue à des nerfs, opère absolument le même effet que les ressorts de nos voitures. — Quatre chiens sont atelés à ce traineau. Nulle part peut-être cet intéressant animal ne mérite mieux le titre d'ami de l'homme; il nourrit le Kamtschadale, et va pour lui à la chasse; il garde sa propriété, il traîne sa voiture et transporte ses matériaux; en un mot, il le sert; le nourrit, le console, l'amuse pendant sa vie, et l'habille après sa mort.

Les Kamtschadales sont naturellement pacifiques. Le sentiment du plaisir et de la débauche éteint chez eux tout autre sentiment : ils n'ont que foiblement disputé aux Russes la conquête de leur pays, et ils se félicitent de s'être soumis à une nation qui leur a donné en échange d'une liberté à laquelle ils n'attachent aucuns prix, de l'eau-de-vie, du tabac, du rhum, des draps et des armes de toute espèce.

Les plaisirs de l'amour sont leur passion dominante; la femme la plus vieille est toujours la plus recherchée, parce qu'ils lui supposent plus d'adresse et plus de connoissances. Les Européens ont été étonnés de l'étude particulier que ces sauvages mettent à varier leurs plaisirs, et de l'air satisfait avec lequel ils disent, en l'honneur de leurs femmes, qu'elles ont passé dans les bras de vingt ou trente hommes.

Les mariages kamtschadales se font sans aucune solemnité ni acte religieux. *Attraper une fille* est leur expression pour dire se marier. Chacun est maître d'avoir autant de femmes qu'il veut, mais ils n'ont guères le courage d'en prendre plus d'une, parce que les maris sont sous la férule de leurs femmes. — Celui qui veut se marier, fait l'amant dans la cabane des parens de sa belle, en faisant l'officieux, et en s'offrant à toutes sortes de soins et de services : lorsqu'il n'a pas le bonheur de plaire, on refuse ses services. Pendant que le galant fait l'amour à sa belle, il épie le moment favorable pour l'*attraper*, c'est-à-dire, pour introduire un collier dans les hauts-de-chausses de la fille : les femmes mariées qui se trouvent à cette cérémonie font leur possible pour l'en empêcher, et même elles lui donnent des coups qui passent la raillerie. Après cette galanterie, les jeunes gens vivent ensemble sans aucune autre formalité, et demeurent dans la cabane des parens de la mariée. Leurs excès en amour vont jusqu'à la bestialité, et les hommes contre la coutume des Orientaux sont les esclaves volontaires des femmes,

pourvu qu'elles contentent leurs excessifs desirs. Les femmes sont aussi libertines que les hommes sont débauchés ; elles ne rougissent pas de se montrer publiquement avec leurs amans, et se font payer par des actes voluptueux tous les services qu'elles rendent aux étrangers ; cependant ils sont les uns et les autres sujets à la jalousie, et il arrive souvent qu'ils se tuent ou s'empoisonnent par suite de cette fatale passion. Mais ceux qui sont plus sages prennent un parti moins violent, en échangeant leurs femmes infidèles, et en les cédant aux galans favorisés

Particularités sur les Ours du Kamtschatka.

D'aussi loin qu'un Kamtschadale apperçoit un ours, il tâche de se concilier ses bonnes graces par des gestes accompagnés de discours polis et affectueux ; et dans le fait les ours du Kamtschatka, contre l'usage de ceux de leurs confrères qui habitent d'autres climats, sont si doux et si familiers, que les femmes et les filles lorsqu'elles vont ramasser des racines, des herbes ou de la tourbe pour le chauffage, environnées d'ours de tous côtés, ne sont jamais inquiétées par eux. S'ils s'approchent d'elles quelquefois, c'est pour manger ce qu'elles tiennent à leurs mains. Jamais on n'a vu un ours kamtschadale attaquer un homme le premier à moins quil n'en eut été réveillé brusquement ; et même fût-il blessé, on le voit bien rarement se retourner contre le chasseur qui le poursuit.

Souvent le Kamtschadale armé d'une épieu et d'une massue va chercher l'ours jusques dans sa retraite. Le tranquille animal qui, incapable d'attaquer, ne songe qu'à se défendre, prend gravement le fagot de broussailles que son ennemi lui présente, et en bouche lui-même l'entrée de sa tanière. Alors le chasseur pratiquant un trou au-dessus, le tue à coups d'épieu sans peine, sans danger.

D'autres fois on a la cruauté de placer sur son chemin une planche entiérement garnie de crochets de fer ; on met à côté de ce piége quelque chose de pesant, posé de maniére à ce que l'animal le fasse tomber en passant. Dans l'écart que lui fait faire un premier mouvement de frayeur, il se jette sur les crochets, son pied de devant s'y attache ; l'ours se sentant blessé et retenu veut appuyer l'autre pied sur la planche pour

se délivrer, et par ce moyen l'y fixe de même. Alors mugissant de douleur il se dresse sur ses pieds de derrière; ce mouvement enlève la planche avec lui et le fait retomber sur ses yeux, ce qui le jette dans un tel accès de désespoir et de rage, qu'il meurt enfin de la violence de ses efforts.

De pareilles barbaries contre un animal si paisible sont à peine excusées par l'utilité que les Kamtschadales tirent de l'ours après sa mort. De sa peau ils font des lits, des couvertures, des bonnets, des gants et des colliers pour les chiens qui tirent leurs traineaux. Ils en font aussi des semelles qui ne glissent pas sur la glace, et dont ils se servent pour aller à la chasse des animaux marins. Ils regardent sa graisse comme un mêts très-agréable et très-sain, et fondue elle leur tient lieu d'huile. Ils trouvent aussi sa chair très-délicate. Ils préparent ses intestins et en font des espèces de vîtres, qui éclairent l'intérieur de leurs cabannes. Enfin, avec l'os de l'omoplate le Kamtschadale fait des faucilles pour scier l'herbe, et la tête de l'animal suspendue avec ses pieds aux arbres qu'entourent les hutes, devient une espèce de trophée qui fait l'ornement de ces tristes demeures.

En outre, les ours sont en quelque sorte les instituteurs des Kamtschadales : non-seulement ceux-ci leur doivent la connoissance des herbes médicales et la manière de les employer, mais encore ils ont pris chez eux les modèles et le goût des beaux arts. Car au lieu que nous apprenons à nos ours à danser de leur mieux comme des hommes, c'est le Kamtschadale qui exécute au naturel ce qu'il appèle la *danse de l'ours*, et qui n'est qu'une imitation fidelle de l'allure pesante et un peu stupide de cet animal, et la représentation de ses mœurs domestiques, de ses amours et de ses mouvemens de frayeur qui l'agitent lorsqu'il est poursuivi.





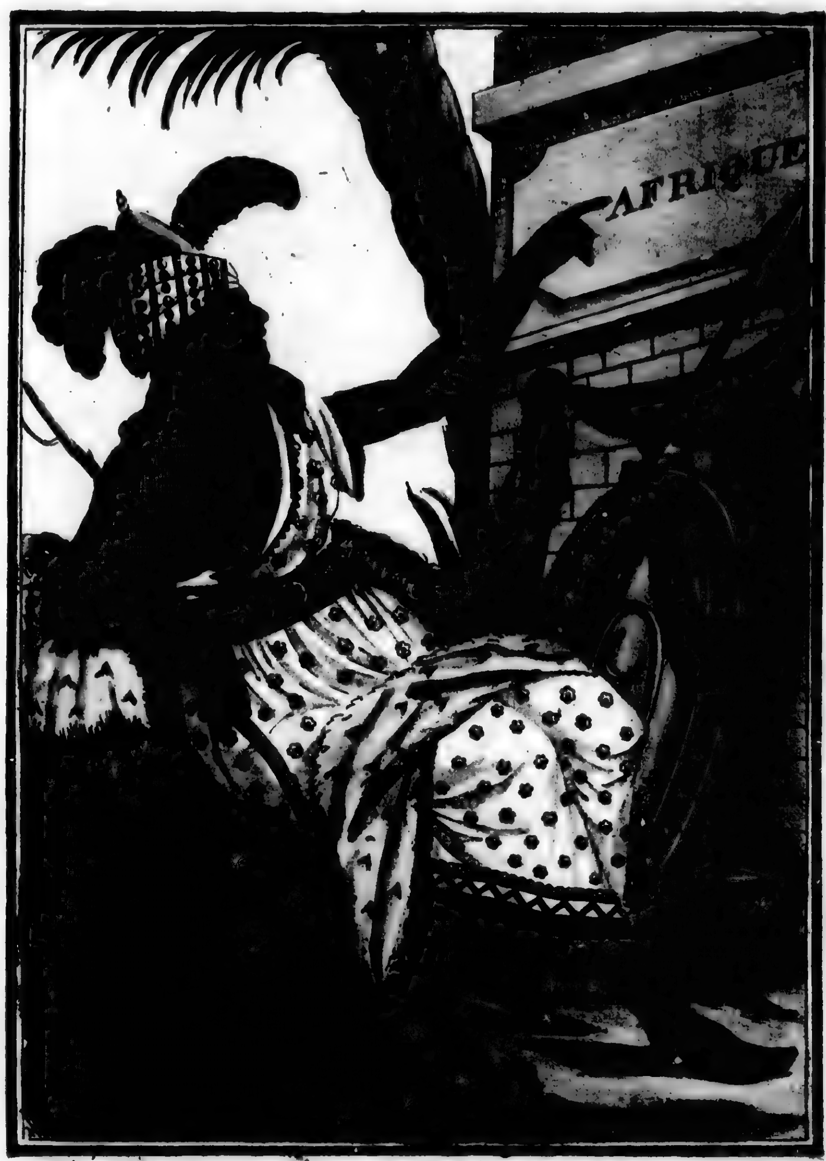
J. G. S. Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme et Femme de Kamtschatka

VOYAGES PITTORESQUES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

AFRIQUE.



Frontispice de l'Afrique.

L'AFRIQUE.

[illegible]



L'AFRIQUE.

Placée sous l'équateur, qui la coupe presque en deux parties égales l'Afrique s'étend depuis le premier degré jusqu'au 70°. Sa latitude méridionale est depuis le premier jusqu'au 35°. degré, et sa latitude septentrionale depuis le premier jusqu'au 37°. — C'est une grande presqu'île qui ne tient au continent de l'Asie que par l'isthme de Suez, et qui n'est séparée de l'Europe que par le détroit de Gibraltar.—Cette partie du monde est moins peuplée et moins tempérée que l'Europe et l'Asie, mais beaucoup plus grande que la première, et plus petite que la seconde. Sa population est de 150,000,000 d'habitants. Sa situation dans la zone torride fait que les chaleurs y sont excessives. — Au nord, l'Afrique a pour bornes la Méditerranée, au levant la mer Rouge et celle des Indes, au midi la mer Ethiopique, et au couchant la mer Atlantique. — Pour montagnes principales elle a l'Atlas, les monts de la Lune, la Sierra-Liona, et le pic Ténériffe.—Pour fleuves, le Nil et le Niger; pour lacs, ceux de Guardé, Zaflan, Borno, et Zaïre.—La division naturelle de l'Afrique est en cinq parties, c'est-à-dire, les quatre qui regardent les quatre points cardinaux, et celle du centre.—L'Afrique septentrionale donne l'Egypte, la Barbarie et le royaume de Barca; l'Afrique méridionale est composée du Congo, du Nimeamaye, ou Manvemugi, de la Gafrerie, du Monomotapa et des Hottentots. La Barbarie se divise en cinq parties; les royaumes de Barca, Alger, Tunis, Maroc, Tripoli, auxquels on peut joindre Fez, Suz, Tafilet, etc.—A l'orient on a l'Egypte, la Nubie, l'Abyssinie, Ajag, Zanguebar, A l'occident, les Ludays, les Zanhaga, Sara, Soutra, Chinguelé, Saracole, Jaggas, Songo, Côte-des-Dents, Côte d'Or, Juida, et la Guinée. Au centre, la Nigritie, les royaumes de Courourfa, Gorsam, Guoga, Bournon, Agades, Zanfara, Tombut, Yaoury, Benin, Mujac, Gingiro, Loango, etc. La subdivision du midi offre Angola, Toroa, Manica, Biri, les Hausagua, les Cassiquas, Terre Natale, Hottentots, Grigriquas, Cochaquas, Chainonquas, etc. L'Afrique est flanquée d'îles au levant et au couchant. Celles du levant sont Socotora, Madagascar, Comore, Bourbon, Maurice, etc. Au couchant on trouve les îles Madères, Canaries, Cap-Verd, Saint-Thomas, Onnobon, Sainte-Hélène, et l'île du Sénégal, à l'embouchure du Niger.

La langue qui a le plus de cours en Afrique est l'Arabe; mais on y parle aussi plusieurs autres idiômes particuliers. Sur les côtes qui regardent

l'Europe on se fait entendre avec le secours d'un jargon que l'on appelle *langue franque*; c'est un composé bizarre d'italien, d'espagnol et de provençal. — La nourriture usuelle des Africains est le riz et le mil, le poisson et le gibier. — Le gouvernement, en général, est despotique. Les Africains se croient nés tous serfs de leurs rois, qui disposent en maîtres des biens et de la vie de leurs sujets. — La polygamie y est en usage. L'époux est une espèce de roi dans sa cabane, où ses femmes, en esclaves soumises, ne s'étudient qu'à lui plaire et à le rendre heureux. Le comble du bonheur, pour les femmes, est de mériter de manger quelquefois avec lui. C'est une grace qu'il accorde rarement; c'est ordinairement le prix de la docilité qu'on a pour lui. — L'Afrique produit les plus beaux arbres; le palmier et le bananier s'y plaisent. On y trouve de bons légumes et des fruits succulents; des grains en quantité, du vin, de l'huile, des racines substantielles, et toutes sortes de plantes medicinales. La nourriture y est pour rien : la pêche et la chasse sont à tout le monde. L'arbre qui porte l'encens, l'aloës, l'arbre au mastic, et celui d'ébène, le tamarin, l'indigo, et beaucoup d'autres productions végétales, en tête desquelles il faut placer le bled, rendent l'Afrique l'une des parties du monde la plus fertile : aussi les terres barbaresques servent-elles encore aujourd'hui de grenier à l'Europe et à l'Asie. — Les plus grands et les plus féroces quadrupèdes se trouvent en Afrique. Dans les déserts on entend mugir le lion et la panthère; le rhinocéros et l'éléphant habitent les forêts. Les singes et les ânes sauvages y rendent les routes peu sûres. Les rives du Nil et des autres rivières sont infectées de crocodiles et de serpents. On y trouve aussi des buffles et des loups. Parmi les volatiles, on distingue l'autruche, le pélican, l'aigle, le paon et les perroquets.

Le caractère général des Africains est la bonté, l'insouciance, et l'amour des plaisirs bruyants; ils sont farouches, grossiers, d'assez belle taille, robustes, mais mauvais soldats; l'ambition ne les touche guère : jamais on ne les a vu se faire conquérants; et si l'on a si peu de lumières certaines sur les régions du milieu, c'est que les habitants, satisfaits de leur territoire, n'ont jamais été tentés d'en sortir pour des invasions au dehors. — Leur religion est le mahométisme et l'idolâtrie; il n'y a de Chrétiens que dans les endroits où les Européens se sont établis. On y rencontre aussi beaucoup de Juifs.

Habitants de l'Égypte.

L'Égypte est appelée *Misir* par les Turcs et les Arabes; ils prétendent, d'après les livres de Moyse, que cette terre fut le partage de Sem et de ses enfants.— Ce pays touche à l'Asie par l'isthme de Suez; au nord, il est borné par la Méditerranée; à l'orient, par l'Arabie-Pétrée et la mer Rouge; la Nubie l'environne au midi, et la Barbarie à l'occident. Une chaîne de montagnes le traverse du midi au nord, et resserre des deux côtés le lit du Nil, sur-tout dans la Haute-Egypte.— Cette terre antique et à jamais célèbre, est divisée en Haute et Basse-Egypte. La première est située au midi, la seconde au nord; la moyenne Egypte est placée au milieu.— La Haute-Egypte, si connue autrefois sous le nom de *Thébaïde*, est appelée en Arabe *Saide*, le pays haut. Ses principales villes avoisinent les rives du Nil. La capitale est *Girgé*. A quelque distance de *Kéné* ou *Kous*, l'ancienne *Coptos*, les voyageurs accourent contempler les ruines de l'antique et superbe Thèbes, si renommée par ses richesses et ses cent portes.

Vostani est le nom donné par les Turcs à la Moyenne-Egypte. En remontant le Nil, on trouve le Caire, *El Cairo*, *la ville victorieuse*, bâtie en 971, par le calife Moez Fatimite. Cette cité est la capitale de l'Egypte entière. Sa grandeur égale celle de Paris; mais elle n'est pas peuplée. Les maisons sont basses et mal bâties; des rues mal pavées et pleines de poussière rendent son séjour désagréable en été pendant la durée des vents chauds du désert, qui soufflent quelquefois pendant cinquante jours. Le Caire renferme dans son enceinte de beaux jardins et quelques lacs qui doivent leurs eaux aux débordements du Nil : le plus grand a cinq cents pas de diamètre, et sur ses rives, les Egyptiens ont bâti de superbes édifices. Pendant huit mois de l'année, son bassin est rempli d'eau; il offre un aspect agréable et varié. A chaque instant du jour, des bateaux voguent sur sa surface, et le soir, on y donne des concerts charmants.

Pendant quatre mois de l'année, le lac est desséché et présente un jardin de toute beauté, où toutes les productions de l'Egypte se font remarquer, et où l'on jouit des charmes de la promenade.

On trouve au Caire sept cent vingt mosquées à minarets, et quatre cent trente qui n'en ont pas. Sur les ruines du palais de Sémiramis s'élève le

château du bacha. Le puits du Caire est un objet de curiosité pour les voyageurs. Auprès du Caire, se trouve le *Méchias :* c'est une colonne qui sert à mesurer la crue du Nil.

Le Caire fut autrefois une ville très-commerçante; mais, depuis l'ouverture du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, le commerce a abandonné cette grande cité, et va enrichir d'autres contrées. En face du Caire, de l'autre côté du Nil, on avait bâti Memphis, la plus superbe ville de l'Univers, et la capitale de l'ancienne Egypte. Du même côté, à trois heures de chemin, se trouvent les fameuses pyramides, placées autrefois parmi les sept merveilles du monde. On dit qu'elles furent l'asile des prêtres de Memphis, et qu'elles servaient de sépulture aux rois. Elles sont toutes bâties sur le roc. La plus grande, de figure carrée par sa base, est de chaque côté, selon Chazel, de cent dix toises. Elle est construite, en dehors, en forme de degrés. Sa hauteur perpendiculaire est de soixante-dix-sept toises, ou environ; elle se termine par une plate-forme, où trente personnes peuvent tenir. C'est aussi dans la même contrée que se trouve le *Kern*, anciennement nommé *Caron*, qui donna son nom au nocher des enfers de l'histoire fabuleuse.

La Basse-Egypte est nommée *Bahri*. C'est dans cette partie que se trouve Alexandrie, ou Scanderick, port sur la Méditerranée, au nord-ouest du Caire. De l'autre côté du Nil, on trouve Damiette, que la croisade de Louis IX a rendue célèbre, et le port de Rosette.

Malgré les sables et la chaleur du climat, l'Egypte est très-fertile. Autrefois le grenier des Romains, elle nourrit aujourd'hui les Turcs. Outre le bled, son sol produit des dattes, du riz, des olives, du séné, de la casse, et un baume excellent; il donne encore des cannes à sucre et du très-beau lin.

Les Egyptiens, déchus de leur primitive grandeur, furent soumis aux Romains; l'Egypte fut une de leurs provinces jusqu'au moment où les Arabes, sous la conduite d'Omar, un des généraux du calife Amran, en firent la conquête. Gouvernée par des vice-rois, elle passa, vers l'an 969 ou 982, au pouvoir des califes fatimites, et forma un Empire indépendant jusqu'au moment où le puissant Saladin, général des fiers Turcomans, la subjugua. Mais en 1517, Selim, empereur des Turcs, s'étant emparé de l'Egypte, voulut qu'elle fût gouvernée par un pacha à trois queues. Vingt-quatre beys exerçaient une autorité rivale de celle du pacha. Ces beys sont

les chefs des Mameloucks. En 1745, deux beys, Ibrahim et Mourard, convinrent de partager le pouvoir; et tel était le Gouvernement de l'Egypte, lorsque Bonaparte en fit la conquête.

Les Egyptiens, sous un ciel ardent, sont naturellement paresseux; mais la manière dont ils étaient gouvernés, et l'ignorance dans laquelle ils étaient plongés, ont pu nuire au développement de leurs facultés physiques et morales, et les entretenir dans l'oisiveté : en général, ils sont spirituels et très-industrieux. Le peuple paraît malheureux et mal vêtu; on ne voit de magnificence que chez les Mamelouchs et parmi les gens riches, qui passent leur vie à recevoir leurs amis, à fumer leur pipe, et à prendre des rafraîchissements. Les femmes, renfermées dans le fond des harems, ne se mêlent point des affaires publiques; livrées aux soins domestiques, elles ne songent qu'à l'éducation de leurs enfants. Leur fécondité fait tout leur bonheur; chaque mère donne son lait à l'enfant qu'elle a mis au jour. Pour la plupart, elles sont fort jolies. Plusieurs sont originaires de la Mingrelie ou de la Circassie, et leur beauté fait leur empire auprès de leurs époux. Dans leurs moments de loisirs, elles s'occupent, avec leurs esclaves, à broder ou à tourner le fuseau. Elles ont leurs moments de plaisir et de gaieté : tantôt elles chantent des airs tendres et gais, que leurs esclaves accompagnent du son de leurs basques et de leurs castagnettes. Les *Almées*, espèce de *bayaderes* dont les talents, les grâces et l'enjouement font les délices des Egyptiens, viennent quelquefois ajouter au plaisir des femmes, par leurs danses et leurs chants. Les jours de bain sont des jours de bonheur et des jours bien desirés; c'est alors qu'elles paraissent avec magnificence, et même avec coquetterie; c'est au bain que se négocient la plupart des mariages; c'est sur le rapport des parentes d'un jeune homme que celui-ci s'enflamme au récit des charmes de la jeune fille qu'on lui propose. Son choix fait, on parle d'alliance au beau-père de la future; on règle la dot : les présents sont offerts; toutes les cérémonies d'usage sont observées : c'est en triomphe que l'épousée, après avoir été arrachée, par les femmes, de la maison paternelle, est conduite vers son époux : c'est le soir que la marche commence. Précédée de baladins, d'esclaves et de danseuses, la fiancée s'avance au son des instruments; elle est portée sous un dais magnifique, par quatre esclaves; d'autres portent des flambeaux, et des jeunes filles chantent ses louanges. Toute la nuit se passe en festins; on boit le sorbet, on entend de la musique. Les femmes seules, dans un appartement,

se livrent au plaisir de la danse. Enfin, quand l'assemblée est retirée, le mari entre dans la chambre nuptiale; le voile est levé, et il voit sa femme pour la première fois.

Les Egyptiens font grand cas de la virgihité; il faut absolument que les preuves de cette virginité paraissent; autrement l'époux est en droit de renvoyer à ses parents celle qui n'a pu produire ces preuves, et c'est le plus grand déshonneur que puisse recevoir une famille.

Les mêmes cérémonies de mariage dont nous venons de parler sont observées également par le pauvre comme par le riche; toute la différence se trouve dans l'appareil et la magnificence. Un Egyptien peut répudier sa femme.

Les *Almées*, connues sous le nom d'*Improvisatrices*, sont des femmes qui forment une société célèbre en Egypte. Pour y être admis, il faut avoir une belle voix, bien posséder sa langue, connaître les règles de la poésie, et pouvoir sur-le-champ composer et chanter des couplets adaptés aux circonstances. Les Almées savent par cœur toutes les chansons nouvelles; elles ont la mémoire meublée des plus beaux chants élégiaques, et des plus jolis contes. Il n'est point de fêtes sans elles, point de festins dont elles ne fassent l'ornement. On les place dans une tribune, d'où elles chantent pendant le repas. Elles descendent ensuite dans le sallon, et y forment des danses qui ne ressemblent point aux nôtres. Ce sont des ballets pantomimes par lesquels elles représentent des actions de la vie commune. Les mystères de l'amour leur en fournissent ordinairement le sujet. La souplesse de leur corps est inconcevable. On est étonné de la mobilité de leurs traits, auxquels elles donnent à volonté l'impression convenable aux rôles qu'elles jouent. Souvent l'indécence de leurs attitudes est portée à l'excès. Au commencement de la danse, elles quittent, avec leur voile, la pudeur de leur sexe. Une longue robe de soie, très-légère, descend sur leurs talons; une riche ceinture les serre mollement : de longs cheveux noirs, tressés et parfumés, flottent sur leurs épaules; une chemise, transparente comme la gaze, voile à peine leur sein. A mesure qu'elles se mettent en mouvement, les formes, les contours de leur corps semblent se détacher successivement. Le son de la flûte, des castagnettes, du tambour de basque, règle leurs pas, et presse ou rallentit la mesure. Des paroles analogues à ces sortes de scènes les animent encore; elles paraissent dans l'ivresse : ce sont des bacchantes dans le délire. C'est alors qu'oubliant

toute retenue, elles s'abandonnent entièrement au désordre de leurs sens. C'est alors qu'un peuple peu délicat, et qui n'aime rien de voilé, redouble ses applaudissements.

Les Almées apprennent aux femmes les airs nouveaux; elles racontent des histoires amoureuses, et déclament des poëmes d'autant plus intéressants qu'ils offrent le tableau vivant des mœurs de l'Egypte. Elles initient les Egyptiennes dans les mystères de leur art, et les instruisent à former des danses lascives. Ces Improvisatrices, dont l'esprit est cultivé, ont une conversation agréable; elles parlent leur langue avec pureté. L'habitude où elles sont de se livrer à la poésie leur rend familières les expressions les plus douces et les plus sonores; elles récitent avec beaucoup de grâces. Dans le chant, la nature est leur seul guide; elles chantent des airs gais, dont la mesure est vive et légère comme celles de quelques-unes de nos ariettes; mais c'est sur-tout dans le pathétique que se déploie leur talent. Elles ont une continuité de sons tendres, touchants et plaintifs, qui inspirent une douce mélancolie, et qui s'augmentant insensiblement se change en larmes d'attendrissement.

Les Almées assistent aux cérémonies de mariage, et marchent devant la mariée, en jouant des instruments; elles figurent aussi dans les enterrements, et accompagnent le convoi en chantant des airs funèbres : elles poussent des gémissements, se répandent en lamentations, et offrent tous les signes de la douleur et du désespoir. Ces femmes se font payer fort cher, et ne vont guère que chez les gens riches.

Le peuple a aussi ses Almées. Ce sont des filles du second ordre, qui tâchent d'imiter les premières; elles n'ont ni leur élégance, ni leurs grâces, ni leurs connaissances. Les places publiques, les promenades qui entourent le Grand-Caire en sont remplies. La licence de leurs gestes et de leurs attitudes est extrême.

Il arrive fréquemment en Egypte que la veuve d'un homme considérable épouse le premier esclave de son mari, et souvent l'on voit que l'homme le plus illustre par sa naissance donne lui-même sa fille à l'un de ses Mamelouks. — Un esclave de l'un ou l'autre sexe peut, par une suite de mauvais traitements, forcer juridiquement son maître à le vendre.—Les femmes ne vont point aux mosquées; l'entrée leur en est interdite, excepté un seul jour de l'année, et ce jour-là les hommes n'y entrent point. —Le genre de beauté qu'elles ambitionnent le plus est l'embonpoint; aussi font-

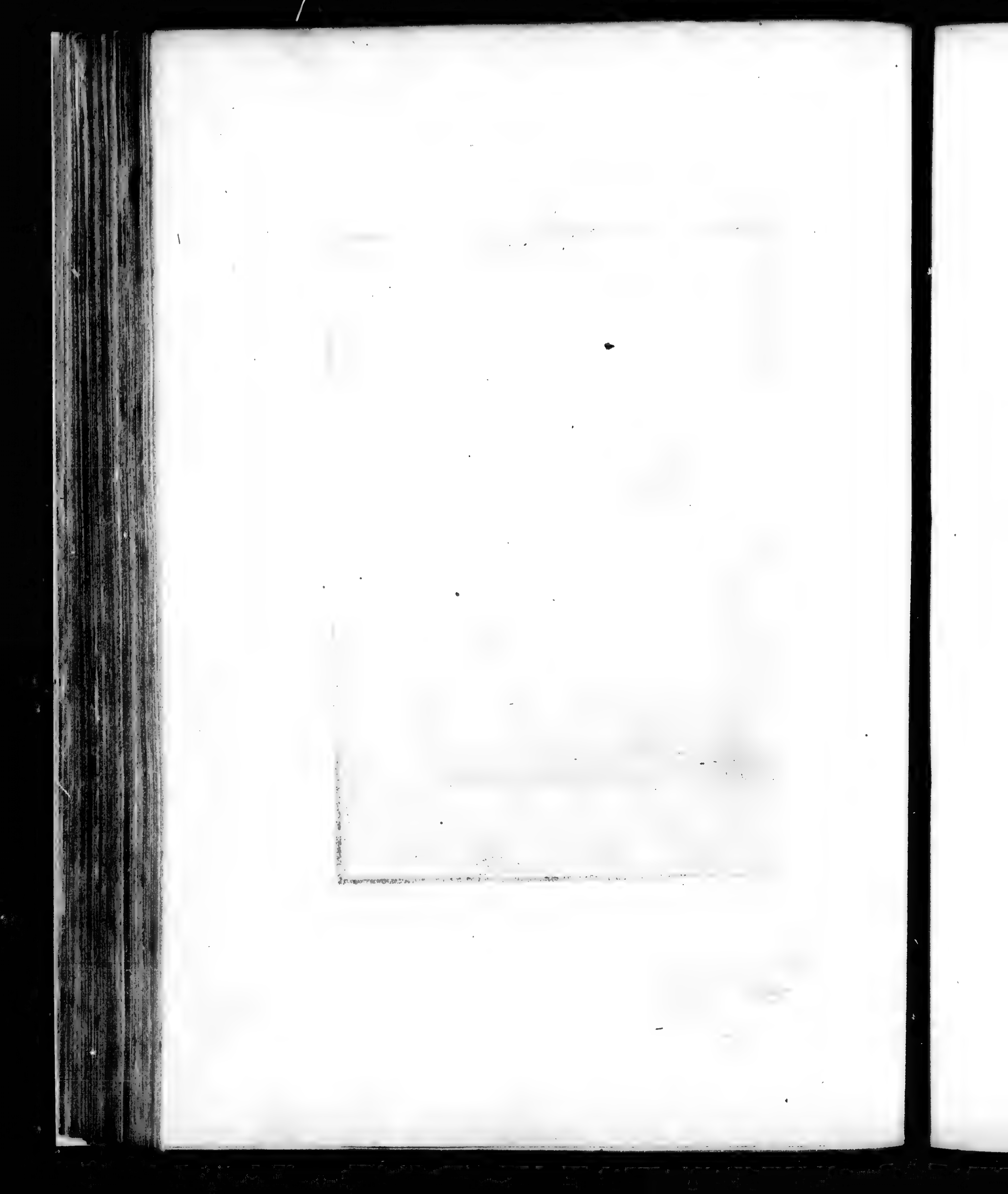
elles continuellement usage de ragoûts et de différentes préparations qu'elles croient propres à l'augmenter. La chair bouillie des jeunes chiens est extrêmement vantée.—Elles ne peuvent se montrer en public, mais elles jouissent de la liberté de se réunir aux bains. Cette réunion est une fête pour elles; c'est là qu'elles apprennent toutes les nouvelles qui circulent dans la ville : elles y comparent la libéralité de leurs maris; et s'il en est un dont les épouses se trouvent moins favorisées, son repos dès-lors est perdu, jusqu'à ce que, par ses générosités, il les aient rendu égales aux autres femmes. Toutes les ressources de la toilette sont employées par celles qui s'y rendent. L'objet de leur parure n'est pas d'attirer l'attention des hommes, puisqu'elles ne se montrent jamais en public sans avoir le visage couvert par le *borgo*. Le borgo est une pièce étroite de toile blanche, dont les angles sont attachés aux tempes; elle s'applique contre le nez, descend sur la poitrine, et cache tout le visage, excepté le front et les yeux. Une femme musulmane ne peut montrer son visage qu'à son père, à son frère, et à son époux; c'est la dernière nudité qu'elle abandonne à la curiosité et aux caresses de son amant. Outre cet acoutrement, une pièce de taffetas les enveloppe depuis les pieds jusqu'à la tête, et dérobe aux regards leur vêtement, leur coiffure, et leurs mains. Mais dès qu'elles arrivent aux bains, elles se hâtent de faire tomber ces voiles importuns, pour jouir du plaisir de rivaliser leurs compagnes. Leur suprême jouissance est de réussir à effacer toutes les autres femmes par le nombre des sequins de Venise qu'elles ont suspendus à leurs cheveux, ou par la beauté de leurs diamants, ou la richesse de leur robe. Il faut pourtant avouer que de telles jouissances sont bien bornées. Quel prix en effet peuvent-elles attacher à un triomphe obtenu loin des regards des hommes, car ils sont sévèrement exclus de ces sortes de lieux; les seuls qu'on y tolère sont des musiciens aveugles, gagés pour y faire entendre des voix masculines.

qu'elles
iens est
ais elles
une fête
irculent
'il en est
-lors est
gales aux
yées par
l'atten-
ans avoir
de toile
ue contre
é le front
qu'à son
elle aban-
utrement,
tête, et
ins. Mais
ces voiles
Leur su-
nes par le
cheveux,
be. Il faut
Quel prix
regards des
x; les seuls
e entendre

Afrique. L'An 1801. Possessions Turq.

J. G. S. Sauveur Del. Mixelle f. Sculp.

Femme Mameluk du Caire
en Egypte.



Afrique. L'An 1801. Possession Turq



J. G. St Sauveur Del. Mixelle j. Sculp.

Veuve du Caire présentant le pain de Commémoration à une Femme de qualité.

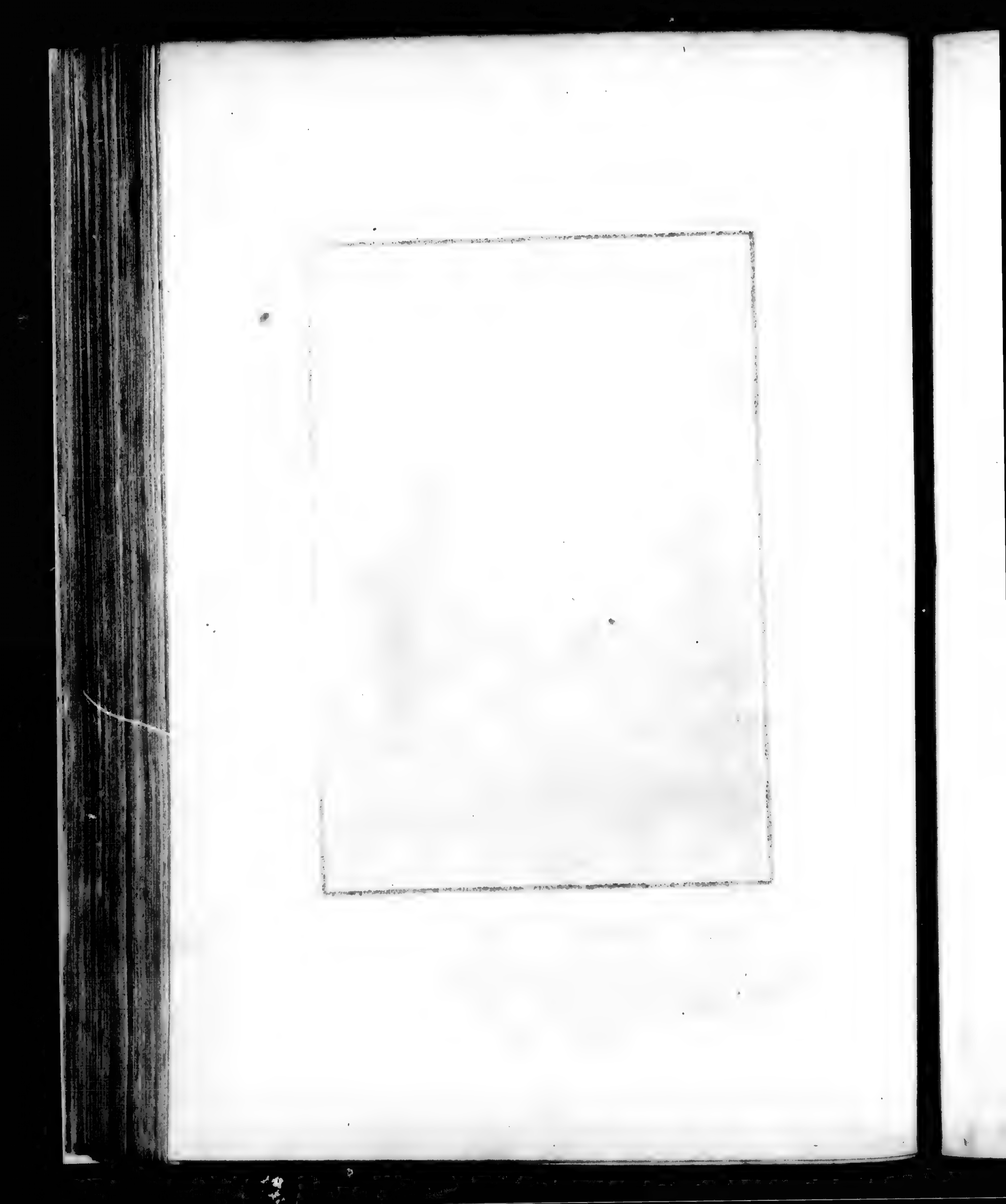




Afrique. L'An 1801. Possession Turq.

J.G. St Sauveur del. Mixelle j. Sculp.

Femme de qualité, & Femme du commun du Caire en Egypte.





Afrique. L'An 1801. Possession Turq.

J. G. S.t Sauveur Del. Mixelle j.e Sculp.

Homme & Femme Coptes habitants du Caire en Égypte

Habitants des Etats Barbaresques, et de Maroc.

Les États Barbaresques forment une des grandes contrées de l'Afrique, enfermée entre l'Océan Atlantique, la mer Méditerranée, l'Egypte, la Nigritie et la Guinée. En général, les peuples qui l'habitent sont Mahométans, belliqueux, spirituels, et extrêmement amateurs de richesses.—La Barbarie est très-abondante, sur les côtes, en toutes sortes de grains et de fruits excellents. — La quantité de ports qu'on y rencontre en rend le commerce très-brillant. On en tire principalement du bled, des plumes d'autruche, de l'indigo, de l'or en poudre, des cuirs, de la cire, de l'étain, du corail, et beaucoup de chevaux, dont la race est très-renommée.—L'intérieur du pays est presque désert.—Les parties principales de cette contrée sont les royaumes d'Alger, de Tripoli, de Tunis, de Fez, de Maroc, et de Tafilet, etc. Alger est borné à l'est par le royaume de Tunis; au nord, par la Méditerranée; à l'ouest, par les royaumes de Maroc et de Fez, et au midi par le mont Atlas. C'est le plus grand des six royaumes de Barbarie : l'air y est fort pur. Le terroir vers le nord est très-fertile en bled. Les vallées sont remplies de fruits; les arbres y fleurissent en février, et les fruits y sont mûrs en mai et juin : mais une grande partie du pays est sèche et stérile. Les melons y sont excellents. On y voit des ceps de vigne si gros, qu'à peine un homme peut les embrasser ; leurs grappes sont d'un pied et demi de long. — Ce royaume est une espèce de république gouvernée par un Dey, sous la protection du Grand-Seigneur, dont il est tributaire. — Les Algériens sont Mahométans, et fort superstitieux. Leur langue est un dialecte de l'Arabe. — Il y a aussi un jargon composé d'italien, de français et d'espagnol, qu'on appelle *langue franque*, et qui est entendue du menu-peuple et des marchands.

La ville d'Alger, qui est la capitale, contient près de cent vingt mille habitants. — Elle est carrée et bâtie sur la pente d'une montagne, en face le port, en forme d'amphithéâtre; de sorte que les maisons de dessus sont plus élevées que celles de dessous, à mesure qu'elles s'éloignent du port. Les toits des maisons sont en plate-forme, afin qu'on puisse s'y promener

et y prendre le frais. Ils sont pavés, couverts de terre, et servent de jardins. Les rues sont extrêmement étroites pour éviter la trop grande ardeur du soleil. — Il y a sept forts, dont l'un commande toute la ville.

Les soldats turcs sont ceux qui élisent le *Dey*. Le Divan, composé de consultants et de juges, forme une espèce d'assemblée nationale, peu faite pour en imposer à ce *Dey*, qui est leur chef. — Malheur à l'étranger, sa cause, même fût-elle juste, si sa partie adverse est un individu de la milice turque! Cependant, si les femmes se rassemblent; si, en tumulte, elles demandent justice au nom du dieu de Mahomet, il faut bien leur céder, et le juge, qui souvent ne sait pas lire, sait au moins de ses yeux percer le voile des solliciteuses, écouter la plus jolie, et quelquefois alors être juste.

Le luxe oriental et la mollesse asiatique ont placé leur trône à Alger. La beauté du climat, la richesse du terroir, ajoutent aux ressources de l'art. La ville est bien bâtie; le palais du *Dey*, les bains et le port sont magnifiques.

L'Algérien est bien fait. — Ordinairement il laisse croître sa barbe, et toujours il se rase la tête, à l'exception d'une petite touffe de cheveux qu'il laisse croître au sommet, afin que, selon sa croyance, Mahomet puisse, au jour de sa mort, l'enlever et le transporter au paradis des *houris*.

Rien de si singulier que les mariages des Algériens : l'époux ne connaît la figure de son épouse que le jour de l'hymen; rien de si extraordinaire que la conduite des époux. Le mari se présente au lit conjugal comme un vrai pirate; il songe peu à sa postérité, à féconder le champ de l'amour : il se contente de le ravager. L'épouse, souvent infidelle, va se dédommager dans la maison prochaine, chez la Juive complaisante, de l'impuissance d'un époux, dans son sérail, amant de tant de femmes. Heureusement que le divorce, permis à ce peuple, remédie à tant de maux. Il est encore, pour les femmes, un moyen de vengeance qu'elles négligent peu. Les cellules des Marabouts hermites, et les dévotions dans les cimetières, leur procurent de fortunés rendez-vous, et des heures favorables au plaisir.

Le peuple d'Alger, comme presque dans tous les États Barbaresques, est un mélange de Maures, de Juifs, Turcs, et renégats, etc.

TUNIS est une grande et superbe ville, capitale du royaume de Tunis. Elle a un château fort remarquable par sa beauté : son port est commode; et parmi le grand nombre de ses mosquées, il y en a une qui est magnifique. Elle est dans une plaine, sur le lac de la Goulette, à quatre lieues de la mer. Il

s'y fait un grand commerce, qui consiste en huile, bled, fèves, cire, laines, maroquins, qui se donnent en échange de draps, épiceries, sucre, papier et fer. Les chevaux y sont fort estimés. — Il y a à Tunis plusieurs manufactures. Les tisserands, et le fil qu'ils emploient, ont beaucoup de renommée. Le fil sert à tramer ces riches turbans nommés *tunecés*. Cependant, les Tunisiens sont paresseux. L'agriculture, chez eux, est en mauvais état. Harcelés par les Arabes, il faut qu'ils tiennent le glaive d'une main, et la charrue de l'autre.

Le luxe est poussé à l'excès à Tunis. Les femmes se couvrent totalement le visage, et ne sont jamais visibles que pour leur mari. Elles aiment passionnément la parure. On dit que pour s'acquitter avec plus de succès du devoir conjugal, les hommes font usage d'une certaine préparation végétale.

Non loin de Tunis, on voit les ruines de Carthage, cette superbe rivale de Rome. Il paraît que les Tunisiens sont les descendants des Carthaginois. Près de Tunis est le bourg d'Artigue, que la mort du célèbre Caton immortalise à jamais.

TRIPOLI est une ville considérable et capitale du royaume de Tripoli, qui est sous la protection et tributaire du Grand-Seigneur, et gouvernée par un Bey. Elle est située sur la côte de la Méditerranée, dans une plaine sablonneuse. Elle est dominée par un fort château, et son port est assez beau. Il s'y fait un grand commerce d'étoffes et de safran.

Les pirateries exercées journellement sur la Méditerranée, par les Tripolitains, les ont rendu à jamais célèbres.

FEZ est un royaume considérable d'Afrique, entre le royaume d'Alger, à l'est de Maroc. Il se divise en sept provinces. Il est bien peuplé, très-fertile et abondant en grains, bestiaux, légumes, fruits et cire. Le fleuve de Sebou le traverse. Il a eu autrefois ses Rois, mais il dépend aujourd'hui de celui de Maroc. — Fez en est la capitale; c'est une ancienne et forte ville, regardée comme l'une des plus belles de toute l'Afrique. Elle est située sur la rivière de Fez, qui lui donne son nom. Elle est composée de trois villes appelées *Beleyde, le vieux Fez, le nouveau Fez*. Le vieux Fez est le plus considérable, et contient plus de quatre-vingt mille ames. On y trouve un grand nombre de palais, cinq cents mosquées magnifiques, et beaucoup d'écoles où l'on enseigne les sciences en langue arabe. Les Juifs y ont de très-belles synagogues. Il y a un Muphti dont les revenus sont immenses, et l'autorité sans bornes. — A Fez, le deuil des femmes les

enlaidit ; ce jour-là elles se couvrent d'un vilain sac, se noircissent le visage, et feignent la plus grande douleur.—Dans ce royaume il existe un usage singulier qui devrait obvier à bien des procès, et qui cependant ne rend pas les plaideurs plus rares en Afrique qu'en Europe. Quand un accusé parvient à se justifier, le juge, pour son droit et ses épices, fait administrer à l'innocence reconnue une certaine quantité de coups de fouet ; on s'acquitte ensuite avec le greffier avec pareille monnaie, et le dénonciateur est gratifié, par punition, d'un égal nombre de coups de bâton.

MAROC est un des grands Empires de l'Afrique, dans la partie la plus occidentale de la Barbarie. Il comprend les royaumes de Maroc, de Fez, de Tafilet, de Sus, et la grande province de Dara. Il peut avoir deux cent cinquante lieues de long sur cent quarante de large. Cet Empire n'est pas fort peuplé. Le terrain, quoique sablonneux dans la plus grande partie, n'en est pas moins fertile ; il abonde en bled, grains et fruits de toutes sortes, en amandes, en cire, et en mines de cuivre.—On y trouve un grand nombre de chameaux. — Ses habitants sont Mahométans, robustes, adroits, grossiers, menteurs, jaloux, et d'un caractère féroce. On y trouve une multitude de Juifs qui font le commerce ou avec les Nègres de l'intérieur, ou avec la Mecque, où ils portent en caravanes des cuirs, de l'indigo, de la cochenille, des plumes d'autruche, et en rapportent des soies, mousselines, calicots, et du café.—Maroc, qui est une grande et forte ville, bâtie en 1052, par Abu Techisien I, roi des Almoravides, est capitale de l'Empire. Elle est dans une plaine. L'empereur Sedi-Mahomet, régnant en 1786, l'a choisie pour son séjour. Son palais, ainsi que la forteresse, sont remarquables.—Le pouvoir du Prince est absolu. Il dispose à son gré de la vie de ses sujets ; il ne connaît de loi que sa volonté, et se rit de l'appel fait au Muphti par les opprimés. Aussi tout ce qui l'environne n'offre qu'un ramas d'esclaves prosternés à ses pieds, n'osant faire usage de leurs talents, et ayant toujours tout à redouter de l'impérieuse volonté d'un maître qu'ils servent en tremblant.

Les femmes y sont malheureuses, et pendant les premiers mois de leur mariage elles portent le deuil de leur virginité ; elles semblent se rappeler encore les plaisirs purs de l'adolescence. Elles pleurent avec leurs compagnes leur triste sort, et regrettent cet âge de paix, ces jours sereins de la première jeunesse, que leurs époux devraient leur faire oublier par leurs bons traitements et leurs caresses.



[illegible]



J.G. St. Sauveur Del. Mixelle j.e Sculp.

Homme et Femme des Etats d'Alger, Tunis, et Tripoli.





Afrique. L'An 1801. Royaume de Maroc



J.G. S. Sauveur Del. Mixelle j.e Sculp.

Homme & Femme de Maroc.



Habitans du Sénégal

Et de l'Isle Saint-Louis.

Le Sénégal est un vaste pays de l'Afrique, qui reçoit son nom d'un fleuve qu'on peut regarder le plus grand qui se trouve dans le monde. Il s'étend du 8e. au 18e. degré de latitude Nord.—Il est couvert de vastes forêts, où l'on trouve tous les animaux qui habitent l'Afrique en général. — Les chameaux et les éléphans y sont d'une taille monstrueuse, et se promènent par troupeaux sur les bords du fleuve. — Le riz, le tabac et le coton sont les principales productions du pays.

Les habitans de ces contrées brûlantes sont tous noirs; ils sont forts, agiles, et d'une adresse extrême à la chasse et à la pêche. Leur moral n'est guères recommandable. Ils ne connoissent absolument aucune de ces jouissances qui semblent faire le bonheur des autres peuples : s'ils desirent des enfans, c'est pour augmenter leur fortune en les vendant : l'attachement qu'ils ont pour leurs épouses est absolument étranger à l'ame; et loin d'augmenter lorsqu'elles deviennent mères, il cesse totalement : une femme est alors aux yeux de son époux un fardeau inutile qui, ne pouvant plus contribuer à ses plaisirs, n'a plus de droit sur son cœur.

L'habitude du vol est le défaut le plus dominant des habitans du Sénégal : ils sont entr'eux dans la même bourgade, et sous le même chef, uniquement occupés à se voler. Le plus fort est bientôt le plus riche du canton; mais commence-t-il à vieillir, il est dépouillé à son tour. — Lorsqu'ils viennent dans un comptoir ou sur un navire européen, ils sont toujours sûrs, quel que soit le nombre des gardes et quelqu'attention que l'on mette à observer leurs mouvemens, d'emporter quelques meubles sous leur pagne : prévenus qu'ils doivent être sévèrement observés, ils affectent de croiser leurs bras, et se servent des doigts de pied avec la plus grande dextérité pour enlever tout ce qui est à leur portée.

Quoique les habitans du Sénégal forment trois nations absolument

distinctes par leur régime politique, les *Mandingos*, les *Foulis* et les *Jaloffs*, le même penchant au vol les caractérise tous également; et dans toute l'étendue de ce vaste pays, les mœurs, les usages, les opinions religieuses, le langage, annoncent à-peu-près la même famille plus ou moins changée par les localités ou par le commerce des Européens.

Chez ces peuples, le droit de propriété n'est, comme nous l'avons déjà dit, que la jouissance de l'objet que l'on tient. Il en est de même relativement au mariage.—Le jeune homme vole sa femme à ses parens. Dès qu'il l'a enlevée, il la fait conduire à sa cabanne au son des instrumens et au milieu des danses; dès-lors elle devient la première esclave de son mari : elle s'occupe du ménage, et reste debout devant lui tandis qu'il prend son repas : elle attend toujours le moment où il lui dira de venir le trouver au lit. — Si elle a été vendue par ses parens comme vierge, un drap de coton blanc couvre le lit, et les parens attendent avec impatience que ce drap, témoin de la virginité de la jeune épouse, leur soit remis pour être porté en triomphe à l'habitation. L'épouse en titre se nomme *Trandwise* ou femme de l'habitation, parce qu'elle réside dans la principale hutte du sauvage.—Les autres femmes ont d'autres huttes à part, où l'époux va quand il lui plaît se reposer. — C'est à la femme qu'il visite à le nourrir, et malheur à elle si elle n'a rien de prêt pour son maître! — Un nègre n'est-il pas content de sa femme, il tâche de la surprendre en faute, et va la vendre. — Entr'eux généralement ils se vendent autant qu'ils peuvent. — Le père vend ses enfans aux Européens, si ses enfans eux-mêmes ne l'ont pas prévenus en le vendant lui-même. Leurs rois n'ont d'autres revenus que la vente des criminels qu'ils jugent eux-mêmes; aussi est-on toujours assez coupable pour être vendu.

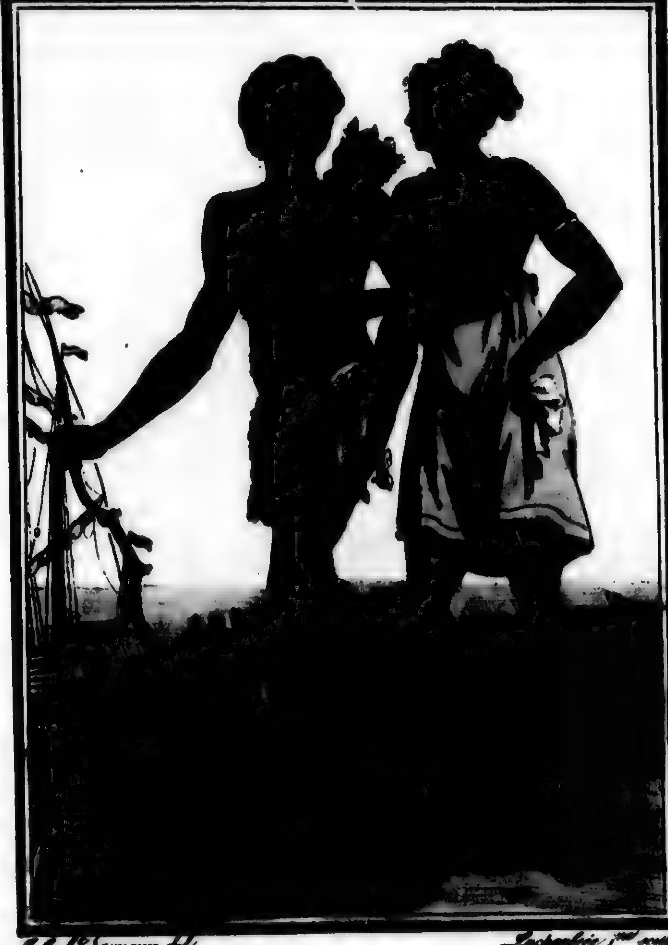
A l'entrée du Sénégal est située l'isle dite *Saint-Louis*, qui est plutôt un banc de sable qui peut avoir trois quarts de lieue en longueur; il est large de 1500 toises : là se trouvent deux bourgs protégés par une petite forteresse, et habités par six mille personnes esclaves et par trois cents nègres ou mulâtres qui jouissent de leur liberté.

Un trait qui caractérise la coquetterie du sexe à l'isle Saint-Louis, c'est que même en travaillant, assises da[illegible]eurs maisons, les femmes placent un petit miroir devant elles pour se regarder à chaque minute.

lis et les
; et dans
opinions
plus ou
péens.
ons déjà
e relati-
ens. Dès
trumens
e de son
dis qu'il
venir le
erge, un
patience
it remis
nomme
la prin-
à part,
ne qu'il
pour son
e de la
t ils se
x Euro-
ant lui-
ls qu'ils
e vendu.
st plutôt
r; il est
e petite
is cents

Louis,
femmes
nute.

Afrique | L'An 1806. | Libres



J. G. St. Sauveur del. | Lachaussée j.ne sculp.

Homme et femme du Sénégal





J. G. St. Sauveur del. Laroche sculp.

Homme Femme et Marabou de l'Isle St. Louis dans le Sénégal

Habitans de l'Ile de Cazegut.

Cazegut est une des îles de l'Afrique, située sur la côte de Nigritie. C'est une des plus grandes et des plus fertiles des Bissagos, au sud-ouest de Bissao, dont elle est éloignée de douze lieues. Elle est renfermée dans un cercle de bancs de sable, excepté aux deux pointes du nord-est et du sud-ouest, où les vaisseaux peuvent mouiller en sûreté. La longueur de l'île surpasse trois fois sa largeur. Son terroir est riche et bien cultivé. Il produit en abondance des lataniers, des palmiers et des orangers, du maïs, du riz, des pois et d'autres espèces de légumes.

En général, les hommes et les femmes de ce pays sont de belle taille, ont les traits du visage agréables et la peau d'un noir qui semble lustré : ils n'ont point le nez écrasé, ni les lèvres grosses. S'ils étoient moins paresseux, et s'ils étoient cultivés, leur esprit les rendroit habiles dans les arts. Ils ne peuvent souffrir l'esclavage, sur-tout hors de leur pays, et il n'y a rien qu'ils n'entreprennent pour s'en délivrer.

Les filles et les femmes de Cazegut n'ont pour habit qu'une grande ceinture ou espèce de franges extrêmement épaisses, faites de joncs, qui leur environne les reins et leur descend jusqu'aux genoux. Le reste du corps est pour l'ordinaire tout nud, excepté quand le vent du nord-est souffle; car alors le froid, auquel elles sont fort sensibles, les oblige de mettre un semblable vêtement autour du col : il leur couvre les bras et leur vient jusqu'à la ceinture comme un peignoir. Quelques-unes en mettent un troisième sur la tête, et qui leur descend jusques sur les épaules. Rien n'est plus plaisant que cet ajustement. Elles ont avec cela des *menilles* ou bracelets de cuivre et d'étain aux bras et aux jambes ; elles ondoyent avec soin leurs cheveux avec de l'huile de palme, afin de les rendre gras et roux, ce qui est pour elles la plus belle couleur.

M. Brue, voyageur célèbre, de qui nous tenons ces détails, eut plusieurs audiences du roi de cette île, qui le mirent à même d'apprécier ce peuple, qui naturellement est bon et civil ; il trouva le roi logé dans une maison bâtie à la portugaise, grande, et blanchie en dehors et en dedans, ayant un vestibule à l'entrée qui étoit ouvert de trois côtés : elle

étoit environnée de grands palmiers, et il y avoit des chaises et des petits tabourets d'un bois noir fort propre. Cette espèce de palais étoit gardé par quarante à cinquante Nègres, tous armés de sabres, de flèches, et qui paroissoient former la garde du roi.

Le principal commerce est la traite des esclaves ; mais ceux qui se livrent à cet infâme agiotage prennent toutes les précautions possibles pour éviter que les malheureuses victimes qu'on embarque ne se révoltent. Le Nègre de ces cantons est tellement jaloux de sa liberté, que rien, comme nous l'avons déjà dit, ne lui coûte pour se la procurer.

Lorsqu'un Nègre a emprunté une somme qu'il doit payer à un certain terme fixé, et qu'il ne s'acquitte pas, le créancier la lui laisse en possession autant de tems qu'il en a déjà joui : alors il se présente, et ne demande pas moins que le double de la somme (cent pour cent d'intérêt). Ne peut-il pas payer ? Le capital avec les intérêts est de nouveau doublé jusqu'à un nouveau terme, et ainsi de suite. Mais enfin si le créancier ne peut parvenir par lui-même à avoir raison de son débiteur, il porte la chose devant le conseil des anciens ; pour lors si l'on ne l'écoute et ne juge promptement l'affaire, il se saisit, sans autre forme de procès, d'autant de personnes de la famille de son débiteur que le montant de sa dette : il fait ensuite avertir celui-ci qu'il a un *pingaret* (une saisie) sur lui, et qu'il n'a qu'à venir dans quelques jours lui apporter son paiement, sans quoi il vendra les prisonniers qu'il a faits sur sa famille. Cela va si loin, que lorsque le créancier demeure dans une autre ville, et qu'il y arrive des personnes de celle où son débiteur demeure, il s'empare de celles-ci pour sûreté de sa dette et de ses dommages, sans s'embarrasser s'ils sont parens ou simples connoissances de son débiteur ou non. Ces sortes d'affaires particulières amènent souvent des guerres sérieuses entre les nations.

On leur porte en échange de l'ambre jaune, de la bayette, des serges, des draps, de l'eau-de-vie, des grelots et des fusils. On y traite aussi beaucoup de laine filée, rouge et jaune, des pagnes *gonzolanes* et de Sénégal, des plats d'étain, des pots de faïence, des bassins de cuivre, des toiles de toutes sortes, et sur-tout beaucoup de verrot rouge et noir, ou cocterin de Venise.

r.

et des
s étoit
èches,

qui se
ssibles
se ré-
é, que
r.
certain
posses-
ne de-
ntérêt).
u dou-
créan-
eur, il
l'écoute
de pro-
montant
saisie)
er son
famille.
ille, et
s'em-
s'em-
eur ou
res sé-

serges,
e aussi
s et de
cuivre,
t noir,

Afrique. L'An 1805. Libres.



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme & Femme de Cazegut.

Habitans du Congo.

Le Congo, dans la Basse-Guinée, fait partie de cette vaste contrée connue anciennement sous le nom d'Ethiopie: il est placé sous l'équateur, et s'étend jusqu'au 16e degré de latitude sud: il a dans sa longueur, du nord au sud, près de 500 lieues, et 300 dans sa largeur, du levant au couchant. Il est borné à l'ouest par l'Océan atlantique, sur lequel il a une multitude de petits ports, depuis le cap Nègre jusqu'au cap Sainte-Christine.

Ce pays est aussi riche en minéraux qu'en arbres: le fer, le cuivre, l'or, le marbre s'y trouvent abondamment. Tous les quadrupèdes africains s'y voient, et entr'autres, l'*Orang-outang*, ce singe qui, par sa grandeur et sa figure, a été nommé l'Homme des bois. Les oiseaux y sont nombreux et vivifient les forêts et les bosquets. Parmi les poissons que l'on pêche sur la côte, on en remarque un singulier, que les Portugais appellent *pesce-dona*, poisson-femme.

Le roi de Congo a une autorité absolue sur la vie et les biens de ses sujets, qui n'approchent de lui qu'avec des marques extraordinaires de respect et de crainte. Il en est là comme à Juida, la mort frappe le malheureux qui l'a vu boire ou manger. Il a une cour fort nombreuse. Il est servi à table par ses officiers, dans de la vaisselle d'or et d'argent. Depuis l'arrivée des Portugais, les rois de Congo font profession de christianisme et n'ont qu'une femme, mais ils ont des concubines. On divise le Congo en six grandes provinces. *San-Salvador* en est la capitale. Elle est sur une montagne. Les rues en sont longues et larges, mais les maisons fort basses: celles des grands du pays sont isolées et un peu plus élevées. On y trouve

plusieurs églises. — Le roi se fait servir à l'espagnole, pour les mets, les meubles, dans l'intérieur de son palais.

Les nègres du Congo sont tous beaux hommes, braves, intelligens et très-industrieux, professant le christianisme comme leur roi. Ils sont très-libertins, et tous ont plusieurs concubines, outre leur femme légitime.

Lorsqu'un de ces nègres veut se marier, il s'efforce d'attirer chez lui la jeune fille sur qui il a jeté les yeux. Si elle y vient, et si elle lui remet volontairement sa pipe, il a de ce moment, sur elle, tous les droits d'un époux. Les nègres de plus haute distinction font porter un présent de quelques fruits et de vin de palmier au père de la jeune fille. Si ce père accepte le présent, le jeune homme, accompagné de ses amis, va enlever sa fiancée et l'emmène dans sa maison. Alors le mariage est consommé, mais il n'est pas indissoluble. Les deux époux se gardent à l'essai pendant un mois; s'ils ne sont pas contens l'un de l'autre, l'épouse retourne auprès de son père, qui renvoie le présent. Une fille ainsi essayée n'en est pas moins recherchée; mais si elle a le malheur de se laisser séduire par un homme qui ne l'a pas demandée en mariage, elle doit se présenter à la cour, et demander, à genoux, son pardon et celui de son amant, si elle ne veut être punie.

mets,

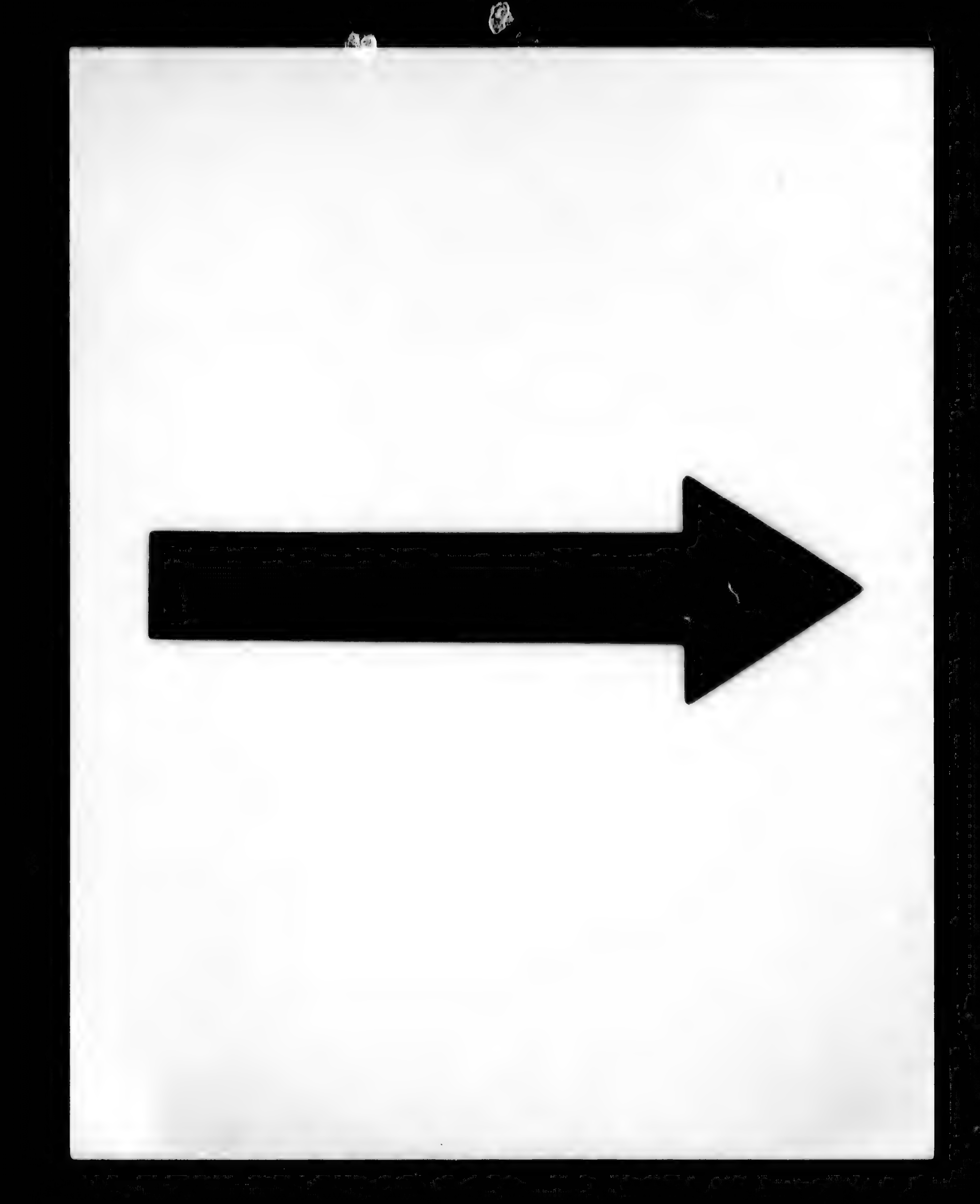
elligens
roi. Ils
e leur

er chez
, et si
r elle,
on font
u père
omme,
dans sa
ndisso-
is ; s'ils
près de
l'en est
séduire
doit se
t celui

Afrique. L'An 1801 Royaume



Homme & Femme de Congo



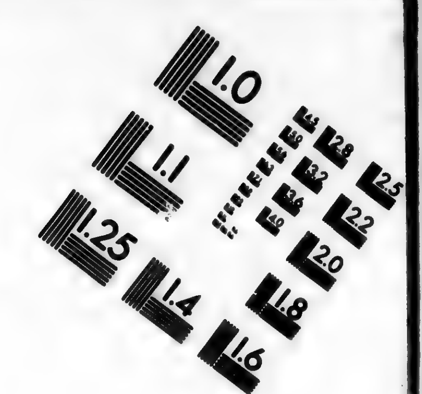
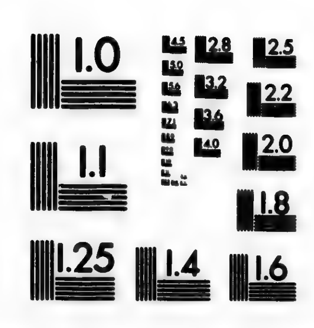


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

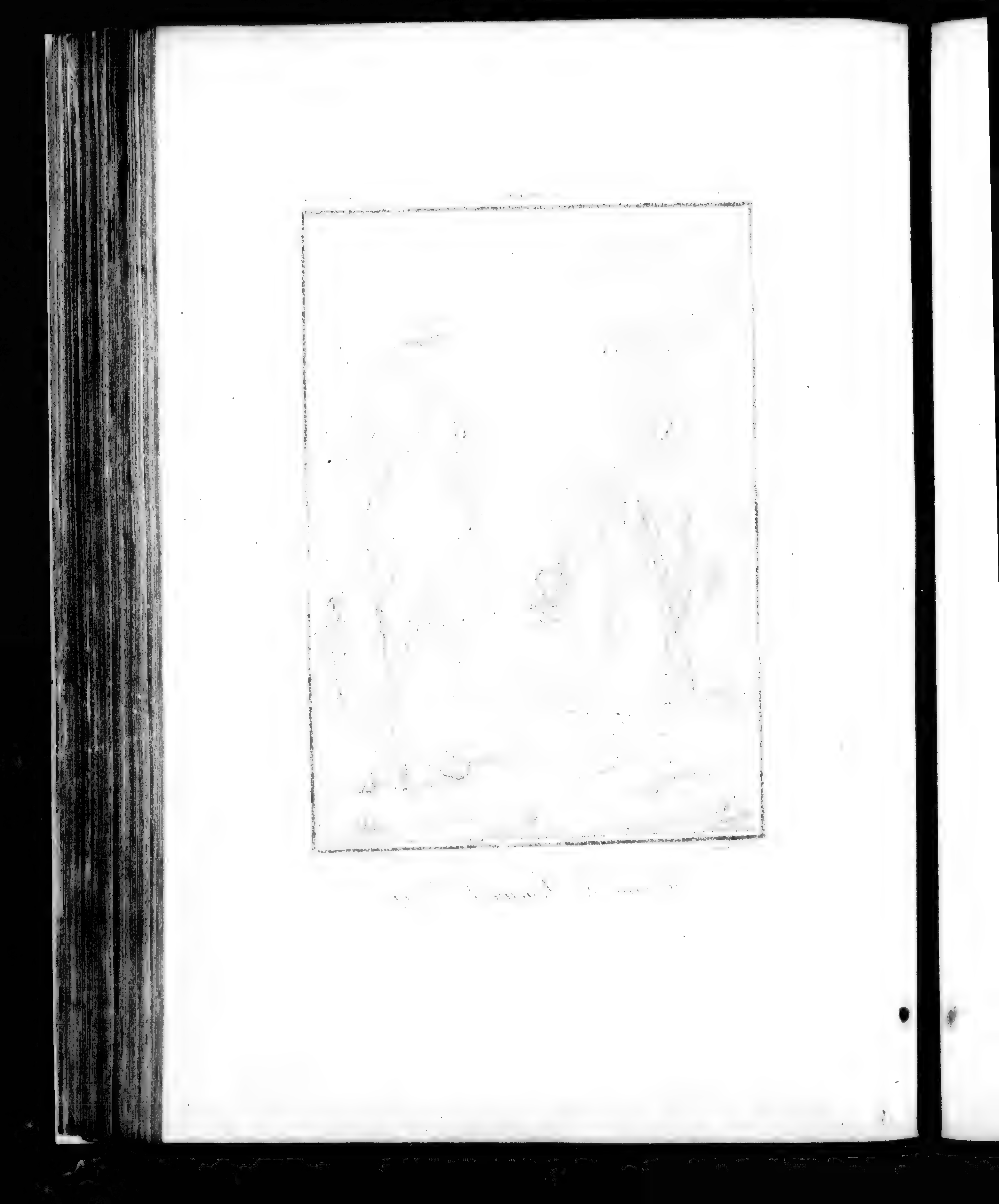


6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503





Habitans de Benin.

La côte du royaume de Benin, prise en particulier, n'a qu'environ soixante lieues du nord-ouest au sud-est. L'intérieur du pays est peu connu. Le roi de Benin, qui en est le principal souverain, réside dans la ville du même nom, située à vingt-cinq lieues de la côte, sur la rivière de son nom. On donne à cette ville six lieues de circuit, en y comprenant le palais du roi, et ceux de la reine-mère qui en a trois. Elle est fermée de palissades. On y compte trente-huit rues, fort droites, larges de cent-vingt pieds, outre une infinité de petites qui les traversent : les maisons n'ont qu'un étage et sont tenues fort proprement.

Le roi de Benin, qui a, à ce qu'on prétend, un sérail de plus de 600 femmes, gardées par des eunuques, peut mettre cent mille hommes sur pied. Plusieurs rois du pays sont ses tributaires, et tous ses sujets sont esclaves. Sa couronne est héréditaire, et il choisit son successeur parmi ses fils : ce successeur fait ensuite mourir tous ses frères pour éviter d'être supplanté. Le roi ne se montre qu'une ou deux fois l'an au peuple ; ses revenus sont considérables.

Les nègres du pays sont plus civilisés que les autres de la côte, et on n'y voit point de mendians ; ce qui ne les empêche pas de sacrifier des vic imes humaines, dans certaines occasions et sur-tout à la mort du roi et des grands.

Ils n'aiment ni le larcin, ni l'ivrognerie. En général, ce peuple est bon, doux et affable envers les étrangers. S'il reçoit des présens, c'est pour les rendre au double : avec de bonnes manières on obtient tout de lui, même les choses auxquelles il tient le plus.

Leur principale nourriture est le bœuf, le mouton, la volaille, et la farine d'igname, dont ils composent une sorte de pain. Les pauvres se contentent de poisson frais cuit à l'eau, ou séché au soleil après avoir été salé.

La pluralité des femmes est en usage dans ce pays : et leur nombre n'a de règle que le caprice, l'amour, ou les facultés du mari. Un mari qui

a convaincu sa femme d'adultère, peut lui faire donner la bastonnade, et la chasser de sa maison. Il acquiert un droit réel sur tous les biens de celui qui a été le complice de ce crime. Les seigneurs de la cour se vengent par leurs mains ; lorsqu'ils surprennent leurs femmes dans une galanterie, après avoir poignardé les deux coupables, ils abandonnent leurs corps aux bêtes farouches.

Quoique ce peuple fasse un très-grand commerce d'esclaves, il ne l'entretient cependant pas aux dépens de sa nombreuse population : ce sont des nègres de l'intérieur des terres qu'il vend aux Européens. Le Béninois se dit esclave de l'Etat ; mais réellement il est libre, et celui qui pour crime est condamné à l'esclavage, ne peut être vendu pour le transport. Néanmoins il est permis aux hommes de se débarrasser de de leurs femmes par cette voie.

Ces nègres reconnoissent un Dieu créateur, auquel ils ne rendent aucun culte : ils le croyent immatériel et tout-puissant, mais ils sacrifient au diable, pour l'empêcher de leur faire du mal. Ils ont plusieurs idoles qu'ils appellent *fétiches*. La circoncision y est en usage.

Le pays est bon, couvert de bois, et traversé par des rivières et des étangs ; mais il y a des endroits qui manquent d'eau. On y trouve beaucoup de bêtes féroces ; comme éléphans, tigres et léopards. On y trouve aussi des cerfs, des sangliers, des singes, des chevaux, des ânes, des lièvres, des chèvres, des brebis et toutes sortes d'oiseaux.

Les Hollandais qui commercent avec eux, ont un magasin à *Agaton*, village situé en remontant vers la source de la rivière de Benin. Il est à une journée de la ville de Benin.

ıde,
iens
r se
une
ıent

l ne
: ce
Le
elui
r le
de

dent
cri-
eurs

des
au-
ıve
des

on,
t à



J. G. St. Sauveur del Lachaussée je. sculp.

Homme & Femme de Benin

Habitants de Loango.

On comprend dans les États de Loango, les Royaumes de *Cacoango*, et d'*Angoy*. Ils s'étendent dans la partie septentrionale de la basse Guinée, et le long de la côte occidentale de l'Afrique, depuis les montagnes du Saint-Esprit jusqu'à l'embouchure du fleuve de Zaire. Ce fleuve le sépare du Congo, et le parcourt du Nord-Ouest au Sud-Ouest. Le Loango est divisé en plusieurs petites provinces qui faisaient autrefois autant d'Etats, et qui ont été réunies sous un seul Roi.

La population de ce pays est fort nombreuse. Les animaux y sont aussi en quantité. On y trouve toutes sortes de volatiles, de quadrupèdes, des buffles, des bœufs, etc., et sur-tout de superbes éléphants. Les dents de ces derniers sont un objet principal de commerce dans le pays. Il y a aussi des mines, principalement de cuivre.

La capitale de ce Royaume se nomme Loango, ou, pour mieux dire, c'est le nom que les Européens lui ont donné, car les Nègres l'appellent *Boari* ou *Bauza-Avari*. C'est une grande ville dont les rues sont assez propres. Son aspect est d'autant plus piquant, qu'elle est remplie d'arbres, et que, si l'expression était permise, elle pourrait s'appeler une ville champêtre. Les maisons, bâties comme au Congo, sont isolées, mais agréablement entourées d'allées de bananiers, de palmiers, et d'autres arbres. Le palais du Roi est au centre, devant une grande place. C'est un carré-long dont l'étendue est d'une lieue et demie. Quelle que soit sa grandeur, on n'y trouve cependant que trois ou quatre appartements.

Les habitants de Loango sont vigoureux, d'une haute taille, et d'un caractère assez doux; mais légers, jaloux, ivrognes, méfiants, voleurs, et despotes dans l'intérieur de leur ménage. Leur superstition est extrême. Jamais ils ne se mettent en route sans se charger d'un sac où sont de petits mokissos, ou statues de leurs dieux. Ce sac pèse dix à douze livres. Leur Religion semble tenir quelque chose du mahométisme, principalement la circoncision. Mais l'objet principal de leurs respects est le Roi, qu'il appellent *samba* et *pango*, *dieu*, *divinité* : ils lui en attribuent presque le pouvoir. Lorsqu'après les longues sécheresses de l'été, les pluies de l'hiver approchent, ils le supplient de leur faire tomber l'eau du ciel; et, pour l'y engager, ils lui font des présents. Le Monarque, empressé, dans cette

occasion, de répondre à leurs vœux, se rend dans la campagne en très-grande cérémonie, et lance une flèche vers le ciel. La pluie, comme l'on pense, ne peut manquer de tomber tout de suite, ou quelques jours après une pareille action du puissant Roi de Loango.

Le Roi de Loango prend ses repas en deux maisons différentes; il mange dans l'une et boit dans l'autre. — Pour ses promenades, il choisit souvent les jours où il y a beaucoup de vent; alors il ne met son bonnet que sur une oreille; et si le vent le fait tomber, il impose alors une taxe sur les habitants de la partie de son Royaume d'où le vent a soufflé. — Là, comme au Congo, on punit de mort celui qui voit boire ou manger le Roi. Ce despote a, dit-on, dans son palais, sept à huit mille femmes dont il ne fait rien, mais qui lui doivent fidélité. Une d'entre elles, la plus grave, souvent la plus vieille, est choisie pour les gouverner. Elle s'appelle *Makonda*, ou Reine-mère : le Roi lui-même lui doit une grande déférence, et l'admet à son Conseil. Cette vieille a le droit de se choisir un amant, si bon lui semble, et veut sur-tout qu'il soit fidèle, et cela sous peine de mort.

Après le couronnement du Roi de Loango, comme à Congo, un noble lui dit : « Toi qui dois ou veux être Roi, ne sois ni voleur, ni avare, » ni vindicatif; sois l'ami des pauvres; fais des aumônes pour la rançon » des prisonniers; assiste les malheureux; sois charitable envers l'Eglise, » et entretiens la paix et la tranquillité de ton Royaume. — Eloigne de » toi ces bas flatteurs, ces êtres nuls qui se gorgent de tes dons et de » tes largesses, qui les enfouissent, dédaignent leurs semblables, et » refusent de partager avec eux ce que ta main libérale leur a donné » de trop. — Leur avarice, leur égoïsme te feront détester, te susciteront » des ennemis. — Ces être vils sont dignes de la vengeance publique, » qui, tôt ou tard, finit par les anéantir. » — Toute l'assemblée ensuite jette sur lui du sable et de la terre, et chacun répète : « Tu seras réduit » en poudre, malgré ta qualité de Souverain. »

La polygamie est permise, et la condition des femmes est fort malheureuse. Le mari est un despote fort dur, peu aimable, et qu'il faut toujours avoir l'air d'aimer. Ce sont les femmes qui cultivent, ensemencent les terres, et font les récoltes.

Afrique L'An 1806. Royaume



J. G. St Sauveur del. Lachaussée j.e Sculp.

Homme et Femme de Loango.

Habitans d'Issinie.

Le petit royaume d'Issinie est borné au nord par un peuple nommé les *Kompos*, à l'est par le royaume de Ghiomray, ou le cap Apollonia; au sud il a la mer, et à l'ouest la côte d'Ivoire, qui est habitée par la nation des *Quaquas*.

Cette contrée offre de vastes plaines ornées de petits bois délicieux, et elle est arrosée par une des plus belles rivières de l'Afrique, qui seroit navigable dans toute son étendue, si son embouchure étoit commode.

Le détroit d'Issinie, quoique sablonneux, ne laisse pas de produire une très-grande diversité de fruits excellens, dont la plupart ne sont point connus dans l'Europe. Les forêts sont remplies d'animaux féroces de toute espèce, et d'une prodigieuse quantité de gibier.

Si l'on en excepte la noirceur, les Issinois n'ont rien de difforme dans la taille et dans le visage : ils sont bien faits, grands, proportionnés, agiles et robustes : ils ont les yeux vifs et les dents fort blanches. Comme la noirceur est une beauté parmi eux, ils ont soin d'entretenir la leur avec de fréquentes onctions d'huile de palmier, mêlée de poudre de charbon. En vieillissant, leur noirceur diminue et leurs cheveux deviennent gris. Tous sont passionnés pour leur barbe, qu'ils portent aussi longue que les Turcs. L'habitude les empêche d'attacher de la honte à laisser voir leur nudité.

Les Issinois ont tous le sens fort juste; mais ils sont rusés, subtils, grands menteurs et hardis voleurs. Comme le vol n'est pas puni parmi eux, ils racontent avec satisfaction leurs exploits dans ce genre. Si l'on veut tirer quelque service d'eux, il faut les payer d'avance, et souvent ils emportent le salaire avant d'avoir fait le travail. Ils sont portés à l'avarice, et ils la poussent si loin, qu'ordinairement, lorsqu'ils ont tué un mouton pour leur usage, ils le pleurent pendant huit jours. Toute leur nourriture journalière consiste en quelques bananes, un peu de poisson, et des crabes qu'ils ramassent sur le rivage. La viande à demi-gâtée est pour eux un mets succulent.

Les femmes Issinoises ont la taille bien prise, mais elles n'ont rien de séduisant : elles sont dédaigneuses, rusées, spirituelles, plus avares que leurs maris et libertines. Un Issinois peut tuer sa femme s'il la surprend en adultère, et il poignarde aussi le complice, lorsqu'il n'a point d'or pour se racheter. Cette amende est fixée à cent livres pour un particulier; mais elle est portée bien plus haut, si l'offenseur est riche.

L'habillement des femmes consiste en un pagne fait d'une étoffe rayée, et soutenue par un morceau qui passe sur l'épaule et qui sert à porter les enfans. Le tour de leurs reins, leurs bras et leurs jambes sont chargés de divers ornemens de cuivre, d'étain ou d'ivoire.

Lorsqu'une Issinoise est accouchée, elle va laver son enfant dans la rivière; elle s'y lave elle-même et retourne à son travail.

Les cabannes des Issinois sont misérablement bâties. Elles sont composées de roseaux et couvertes de feuilles de palmiers. Un trou d'environ trois pied et demi sert de porte à ces hutes, dans lesquelles on ne peut entrer qu'en se baissant. Les femmes ont leurs hutes séparées.

Les Issinois sont courageux et redoutés de leurs voisins. Le sabre, le zagaye et le mousquet sont des armes qu'ils manient avec beaucoup d'adresse. Ils portent des boucliers faits de cuirs de bœuf et couverts de peaux de tigres. Sur les moindres sujets, cette nation déclare la guerre à ses voisins; mais aussi les moindres propositions de paix lui font mettre bas les armes.



[illegible]

[illegible] grossier [illegible] le temps [illegible] qu'il [illegible] il a pris [illegible] publiques [illegible] la femme [illegible]

[illegible] le paysan [illegible] passé [illegible] le père et [illegible] leurs fils et leurs [illegible]

[illegible] elle va [illegible]

[illegible] la peinture [illegible] leurs [illegible]

Les femmes sont chargées [illegible] l'éducation de leurs enfants. [illegible] propositions de prix [illegible]

[illegible]

Afrique. L'An 1805. Libres.



J. G. St Sauveur del. Lachaussée jne sculp.

Homme & Femme d'Issinie

Les Anzikos et les Jaggas.

Les Anzikos et les Jaggas sont deux nations barbares qui sont maîtresses d'un vaste pays dans l'intérieur de l'Afrique, et qui sont peu connus des Européens.

Les Anzikos, ou Anzikains, habitent l'est de la Guinée; ils occupent un terrein immense, qui est partagé en diverses souverainetés, ou royaumes indépendans, entre lesquels est le pays occupé par les peuples nommés Bakka-Bakkes qui sont un espèce de pigmées, qui s'occupent de la chasse des éléphans. Le pays des Anzikos est traversé du levant au couchant par la rivière de Zaire, qui sert de canal aux habitans pour commercer avec les Congois.

Les Anzikos sont vifs, agiles et belliqueux. Ils fabriquent des étoffes de fils de palmiers, et de diverses sortes de soies. Ils combattent toujours à pied, et se servent d'arcs petits et courts; leurs flèches sont d'un bois fort dur, court et menu. Ils se servent aussi de haches et de couperets.

On assure que, malgré leur brutalité et leur barbarie, ils ont de la droiture et de la bonne-foi; leur principal commerce est en esclaves de leur nation et en dents d'éléphans. Ils ont l'usage de la circoncision quoiqu'idolâtres, et ils se cicatrisent le visage dès l'enfance. Ils sont antropophages, et ils exposent la chair humaine dans leurs boucheries. comme on expose la chair de bœuf en Europe. Ils mangent les esclaves qu'ils font à la guerre, leurs propres esclaves, et se mangent souvent les uns et les autres, sans excepter leurs parens. Ils vont la tête nue, et nuds pieds, et ne se couvrent que de la ceinture en bas; mais les nobles portent des bonnets, et sont vêtus de soie ou de toile. Leur langage est différent de celui de Congo.

Les Jaggas sont répandus dans une partie de l'Afrique, depuis les frontières de l'Abyssinie et le pays des Anzikos au nord jusqu'au pays des Hottentots au sud, et de la basse Guinée au couchant. Ils possèdent une partie du *Mounemji*. Ils sont fort noirs et difformes, et l'usage qu'ils ont de se cicatriser le visage les rend hideux. Ils ne respirent que

le sang et la barbarie. Ils vivent dans les forêts sous leurs chefs, et errent comme les Arabes : ils ne s'arrêtent dans un lieu qu'autant qu'ils y trouvent de quoi vivre. Ils ne plantent ni ne sèment, et n'entretiennent pas de troupeaux : ils ne tirent leur subsistance que de leurs rapines et de leurs brigandages. Ils aiment sur-tout le pays où ils trouvent des palmiers, étant passionnés pour le vin, et le fruit de ces arbres.

Ils se nourrissent d'ailleurs de chair humaine, et sont antropophages. Leurs armes sont le dard et la dague. Ils s'adonnent aux sortilèges, et ils peuvent passer pour la nation la plus barbare de l'Univers.

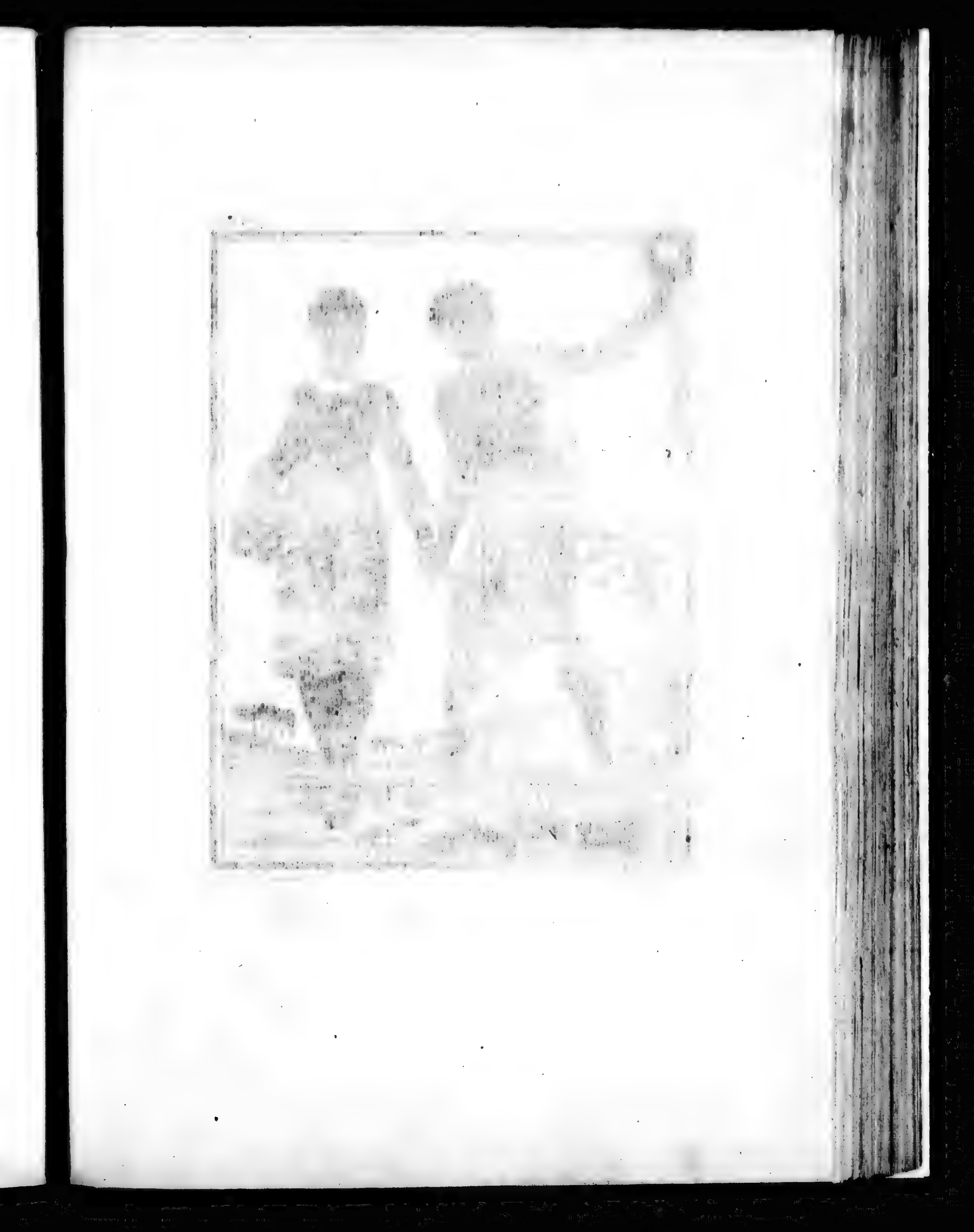
Les Jaggas mènent par-tout leurs femmes avec eux. Ces Africaines portent leurs cheveux avec de hauts toupets, entremêlés de coquillages. Elles se frottent le corps de musc; et une des beautés qu'elles ambitionnent, c'est d'avoir quatre dents de moins; deux en haut et deux en bas. Celles qui n'ont pas le courage de se les arracher, sont l'objet du mépris de la nation, et tous les enfans qui naissent de ces femmes sont inhumainement enterrés au moment de leur naissance: mais afin de ne pas laisser dépérir la nation, ils élèvent parmi eux les jeunes garçons et les jeunes filles dont ils massacrent les parens pour les manger. Cette jeunesse porte un collier, qui est la marque de son esclavage, jusqu'à ce qu'elle ait présenté au chef la tête d'un ennemi; alors on la reçoit au nombre des soldats.

Afrique. L'An 1805. Sauvages.



J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme & femme Anzikos





J. G. St. Sauveur del. Lachaussée jc. sculp.

Homme & femme Jagga

Hottentots.

Le pays des Hottentots, situé en Afrique du 23 au 55e. degré de latitude et du 36 au 16e. de longitude, est peut-être le seul dans le Nouveau Monde dont les Européens puissent se dire véritablement propriétaires : ils sont entrés en voleurs ou en conquérans dans la plupart des colonies; mais ils ont acheté des Hottentots eux-mêmes le droit de s'établir dans leur pays.

Par quelle singularité les Européens qui se croyaient maîtres de toutes les contrées qu'ils découvraient, ont-ils pu se persuader que ce pays appartenait à ses habitans? pourquoi cet hommage rendu à la propriété des Hottentots, tandis qu'ils ne la respectaient nulle part? Les voyageurs donnent deux motifs de la conduite des Hollandais dans cette occasion, la richesse du pays et la force des Hottentots.

Van-Tikbec traita donc avec ce peuple, moyennant 15,000 florins, de la propriété du Cap : et ces Sauvages se retirèrent plus avant dans les terres.

En 1660, l'exécution de ce traité donna lieu à des guerres sanglantes, qui furent bientôt terminées par une nouvelle cession.

S'il existe sur la terre un peuple qui, par la bassesse de ses inclinations, la stupide ignorance et la dépravation de son caractère, puisse être regardé comme le passage ou le point de communication de l'homme à la bête, c'est assurément l'Hottentot.

Son aspect est effrayant; la couleur de son corps est plus rebutante encore que celle du nègre; il apporte en naissant une couleur d'olive luisante : sa chevelure est une espèce de laine, ses lèvres sont épaisses, ses yeux sont petits et ronds, son nez naturellement court est encore applatti à dessein dans l'enfance; le caractère le plus frappant dans l'histoire naturelle de ce peuple, c'est l'espèce d'excroissance calleuse que l'on remarque chez les Hottentotes, et qui descendant jusqu'à la moitié des cuisses sert en quelque façon de voile aux parties naturelles; on peut juger de la beauté des Hottentotes par un seul trait; elles portent leurs enfans sur leur dos, et les allaitent par-dessus l'épaule; la taille

des Hottentots est en général très-élevée, mais loin de diminuer leur difformité, elle les rend plus effrayans encore.

Le caractère de ce peuple est aussi repoussant que son aspect; le repos et l'ivresse sont ses uniques plaisirs; le dernier besoin peut seul le contraindre au travail, et il ne connaît plus même de besoin, lorsqu'il peut s'enivrer d'eau-de-vie et de tabac: il boit jusqu'à ne plus pouvoir se soutenir, il fume jusqu'à ne plus voir clair; les femmes sont livrées, comme les hommes à cet excès d'intempérance, et n'en diffèrent qu'en ce qu'elles résistent plus long-tems à la force des liqueurs.

Ils ne connaissent aucun des sentimens qui font le bonheur de l'homme raisonnable; ils cessent d'être amoureux de leur femme du moment qu'ils l'ont épousée; ils deviennent l'ennemi de leur mère du moment qu'ils n'ont plus besoin de ses soins: ils laissent périr de faim et de misère, ils massacrent même le malheureux vieillard ou l'infirme qui ne peut plus travailler; leurs enfans même n'ont aucun droit sur leur cœur; ils exposent ou sacrifient la plupart des filles auxquelles ils donnent le jour; on n'a jamais vu un Hottentot donner une caresse à son père, à son enfant, à sa femme; et ce qui prouve que c'est autant, chez ce peuple, insensibilité réelle que brutalité, c'est que l'approche d'une épouse est pour lui un travail plutôt qu'un plaisir: le mari, sur le plus léger prétexte, va vivre loin de son épouse, et l'on voit avec étonnement ce peuple le plus sale de tous ceux qui végètent sur la terre, déserter sa cabane pendant les infirmités de son épouse.

Ces cabanes ressemblent à celles des Canadiens; elles sont formées de perches arrondies, revêtues de nattes impénétrables à l'eau, elles sont ovales et n'ont pas plus de dix-huit pieds de diamètre, l'entrée en est haute de trois pieds, on y entre en rampant; dix ou douze personnes habitent chaque cabane, un grand trou placé dans le milieu sert de foyer, d'autres plus petits servent de chaise et de lit à chaque Hottentot, qui y dort accroupi, couvert de son manteau: le mobilier de chaque hute consiste en deux vases de terre, le tout est confié à la garde d'un chien; on peut dire que cet animal, fidèle à l'homme d'un bout à l'autre de l'univers, a chez les Hottentots plus d'esprit que son maître.

Une vingtaine de ces cabanes forment chaque habitation ou *Kraal*, que l'on déserte lorsque les vivres manquent ou qu'un habitant est mort.

Pendant leur jeunesse, les Hottentots sont sous la garde des femmes: à quinze ans on les reçoit au rang des hommes : cette cérémonie se fait dans l'assemblée du Kraal; tous les habitans accroupis attendent le Candidat qui se présente dans la même posture, et, pour sceau de son admission, reçoit une inondation d'urine par le ministère de l'orateur.

Une autre cérémonie non moins indispensable pour le jeune homme qui veut se marier, c'est l'enlèvement d'un testicule; une femme qui prendrait un mari avant qu'il eût subi cette opération, s'exposerait à être déchirée par ses compagnes.

La guerre et la chasse partagent tout le tems des Hottentots comme celui des autres Sauvages; le sort de leurs prisonniers est le même; leur chasse est accompagnée ou précédée des mêmes précautions.

Ils sont très-agiles. Il est étonnant, dit M. Raynal, qu'ils n'abusent pas plus souvent de leur légèreté. On raconte cependant qu'un Hottentot ayant reçu d'un Français qui débarquait, un ballot de marchandises, lui demanda s'il savait courir? *Oui*, répondit le Français, *eh bien! faisons à la course*, dit l'Hottentot: il part aussitôt, et court encore avec le ballot.

Leur propriété consiste dans leurs troupeaux; et par un contraste singulier, dans le même pays où les hommes semblent si peu dignes de ce nom, les animaux ont une intelligence extraordinaire; les bœufs se gardent eux-mêmes. Il y en a dans chaque troupeau deux ou trois qui, semblables au chien du berger, les conduisent, les empêchent de s'écarter, les ramènent, et avertissent du moindre danger: dans la nuit, ces bœufs, placés au dehors de l'habitation, la préservent de toute attaque; à la guerre ils combattent, et font la principale force des armées.

Les Hottentots se nourrissent de la chair et des entrailles de leurs bestiaux, et des animaux sauvages qu'ils tuent à la chasse; ils ne boivent que des sauces, des liqueurs et peu de lait: on répugne à dire qu'ils se font un régal de leurs vermines, et qu'ils justifient ce goût, en disant *qu'ils peuvent bien manger des animaux qui les mangent.*

L'habillement des Hottentots consiste en une espèce de mante, ouverte ou fermée suivant la saison; le plus souvent ils vont tous nuds, à la seule exception d'une espèce de caleçon qui ne descend pas au-dessous du genou.

Ils portent sur la poitrine une espèce de soleil attaché à un collier, auquel tiennent également leur couteau, leur pipe, leur *dakka*, espèce de tabach ou de talisman auxquels ils ont grande foi; ils se surchargent les oreilles de divers ornemens, et portent au bras une espèce de bracelet en ivoire, auquel pend quelquefois une frange.

Ils vont, pendant les chaleurs, la tête nue, et n'opposent à l'ardeur du soleil qu'un enduit épais de graisse et de suif; chaque jour ils surchargent cet enduit, qui forme un bonnet dur et noir identifié avec leur chevelure: pendant l'hiver et en tems de pluie, ils portent une calotte de peau de chat ou de mouton, retenue par une mentonnière.

Ils vont habituellement pieds nuds, quelquefois cependant les hommes et sur-tout les femmes s'enveloppent les jambes d'un cuir lié avec des courroies; en général, ils font si peu de cas de la chaussure, que lorsqu'ils trouvent un soulier d'Européen, au lieu de s'en servir ils le font bouillir et le mangent.

Ils portent à la chasse et à la guerre deux verges de fer ou de bois d'olive: l'une, longue de trois pieds, est leur arme défensive; l'autre, plus courte et pointue d'un côté, leur sert à la chasse et à la guerre; ils la lancent comme un trait, et jamais ils ne manquent l'objet qu'ils poursuivent.

L'habillement des femmes ne diffère de celui des hommes, qu'en ce qu'elles portent en tout tems des bonnets environnés de plumes: elles ont le même goût que leurs maris pour tous leurs ornemens de verre; elles donneraient leurs troupeaux pour un collier de cristal; elles portent leur mante ouverte, et quelquefois elles en portent deux.

Les Hottentots des deux sexes sont dans l'usage de se frotter de beurre ou de graisse de mouton toutes les parties du corps; cette onction ajoute encore à leur laideur, et rend leur approche très-désagréable: tout le luxe consiste chez eux dans une plus ou moins fréquente répétition de ce frottement, et dans l'espèce de graisse que l'on y emploie.

Peu de sauvages connaissent l'usage de se moucher; les Hottentots sont sur ce point un peu plus savans; une queue de renard qu'ils lavent fréquemment, leur sert de mouchoir.

Le mariage, l'enterrement, toutes les cérémonies, en un mot, se ressemblent à-peu-près chez ce peuple barbare; l'urine du sacrificateur

est la base de toutes, et le gage de toutes les conventions : le Kraal entier prend part à ce qui se passe dans chaque famille; la danse est l'ame de toutes les fêtes.

Cette danse est réglée par un instrument appelé *gongon*, qui a la forme d'un arc, et dont on agite perpétuellement la corde.

Les arts, chez un peuple aussi peu éclairé, sont absolument nuls : cependant ils ont une légère notion des travaux sur l'ivoire et le fer : ils fondent grossièrement ce métal, et tournent imparfaitement des bracelets d'ivoire.

La religion des Hottentots est peu connue; ils gardent un silence obstiné sur cet article; Dieu, qu'ils appellent Goounga, est à leurs yeux « un excellent homme qui demeure là haut, pardonne tout et ne peut faire de mal » : ne pourrait-on pas dire qu'ils ont une idée plus élevée de l'Être Suprême, que cette religion dans laquelle Dieu est représenté comme un vengeur inflexible.

Les missionnaires font de grands efforts pour semer chez les Hottentots le germe de la religion catholique : ces Sauvages acceptent les présens qu'on leur fait pour les convertir; mais ils gardent les présens et leur religion.

Deux chefs gouvernent chaque habitation; l'un commande les guerriers, l'autre préside les assemblées.

La paix, la guerre, la justice civile et criminelle, tout dépend de cette assemblée; le coupable est placé dans le centre; tous les assistans inclinés autour de lui écoutent tranquillement sa défense; ensuite un cri général le condamne ou l'absout, et le capitaine du Kraal est l'exécuteur du jugement, qui ne déshonore pas la famille : faut-il que nous ayons pendant tant de siècles méconnu une vérité à laquelle les plus vils Sauvages ont rendu hommage.

L'objet plus remarquable dans le gouvernement des Hottentots, c'est l'établissement de l'*ordre du Courage*, dignité que l'on accorde à tous ceux qui ont donné la mort à quelqu'animal féroce. *Colben* appelle cette espèce de chevalerie l'ordre de l'Urine; sans doute pour faire allusion au sacre du nouveau chevalier, auquel toute l'assemblée vient pisser sur la tête : la décoration de cet ordre est la vessie de l'animal que l'on a tué.

Telles sont, et telles seront sans doute toujours les mœurs des Hottentots; car le commerce des Européens n'a pas encore influé sur leur caractère.

Hottentots Namaquas.

QUELQUES voyageurs ont cru voir dans les Namaquas une peuplade absolument distincte des Hottentots; mais ces Sauvages, qui habitent la côte orientale du Cap, sont de véritables Hottentots, un peu plus civilisés que les autres.

Leur nourriture, leurs lois, leur religion ressemblent absolument à celles des Hottentots; la hauteur de leur taille, leurs traits plus doux, leur vie plus pastorale, leur intelligence, leur sensibilité les ont fait distinguer.

On a remarqué que ce peuple était le plus silencieux de l'univers; un Namaquas ne profère pas trois paroles par jour.

Les hommes couvrent leur nudité d'une plaque d'ivoire attachée à un cordon; ils portent une ceinture étroite garnie de grelots, beaucoup de verroteries, une espèce de bandeau sur le haut du front, et le manteau plus court; le reste de leur costume est celui des Hottentots.

Les Namaquas portent par-tout avec eux un petit tabouret de bois, pour s'asseoir et habiter dans les lieux où ils se plaisent. On trouve dans ce pays un château fort taillé sur un roc; cet ouvrage, qui ferait honneur aux Européens, est à-peu-près ce qu'il y a de plus remarquable dans tout le pays des Hottentots; il contient plus de deux cents hommes.

---

tten-
leur

plade
ent la
civili-

nent à
doux,
nt fait

rs ; un

e à un
oup de
anteau

s, pour
dans ce
onneur
ns tout

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Afrique. L'An 1805. Sauvages.



J. G. St Sauveur del. Lachaussiez sculp.

Homme & Femme Hottentot

I
p
d
d
ti
p
d'
tè

e
q
p
q
q

es
de
pe
po
m
Il
qu
po
le
d'
do
à e
do
te
qu
re
les

Habitants de la Terre de Natal.

Il serait difficile de faire une concordance des livres de voyages, et pourtant on en aurait grand besoin, rien n'étant plus équivoque que la dénomination des différents peuples; d'ailleurs, sans suspecter la véracité des auteurs de relations, les mêmes pays ont pu donner lieu à des descriptions quelquefois disparates. Il résulte de cette observation, qu'il ne faut point exiger une exactitude rigoureuse dans les récits qu'on nous donne d'une nation lointaine, sur-tout de ces peuplades sauvages dont le caractère vague ne peut être saisi d'une manière uniforme.

Plusieurs voyageurs célèbres nous ont parlé des Hottentots, des Caffres et des habitants du pays de Natal. Ces trois peuplades ne sont peut-être qu'un seul et même peuple épars sur plusieurs points de l'Afrique. Le seul parti à prendre en pareil cas, est de ne s'attacher qu'aux différences marquées, sans prétendre déterminer rien de positif pour une horde plutôt que pour une autre.

Voisine des Hottentots, la terre de Natal fait partie de la Caffrerie, et est mouillée à l'est par la mer des Indes. Ses habitants sont les plus noirs de toute l'Afrique. Quoiqu'ils se rapprochent en beaucoup de choses des peuples qui les entourent, on remarque en eux assez de traits particuliers pour les en distinguer. Ils ont l'extérieur moins difforme, et les mœurs moins sauvages; ils connaissent l'agriculture, et mènent une vie pastorale. Ils enferment leurs champs, moins pour afficher une propriété exclusive, que pour se garantir des bêtes fauves. L'étranger, chez eux, ne se trouve point en pays ennemi. Ils s'attachent fortement, et le temps n'affaiblit point leur attachement. Ils n'ont pas encore vu assez d'Européens pour cesser d'être équitables, même contre leurs propres intérêts. Ils ont un avantage dont les nations policées ne sentent pas tout le prix : chaque famille se suffit à elle-même, et ne se trouve jamais dans le cas d'attendre de sa voisine ce dont elle a besoin pour le nécessaire, et même pour le superflu de l'existence. On rencontre tout chez soi, et on trouve tout bien chez soi, parce qu'on fait tout soi-même et pour soi seul. Chaque sexe a sa besogne, qu'on remplit avec d'autant moins de répugnance, qu'on ne travaille pas pour les autres. Un tel arrangement ne suppose pas des arts très-avancés, des

inventions bien perfectionnées; mais si les maisons ne sont pas d'une architecture hardie et régulière, au moins elles sont solides et commodes. Leur mobilier, ni riche ni recherché, répond aux besoins qu'on en a. Le pain de bled de Guinée est grossier, mais sain et substantiel.

Le gouvernement politique des habitants de la terre de Natal ne contrarie pas ces mœurs privées; ils n'ont pas l'idée d'une puissance représentative de la nation, et ne sont point exposés aux embarras et aux inconvénients qu'elle aurait pour eux. Leurs villages forment autant de familles gouvernées chacune en particulier par le plus ancien, et présidées toutes ensemble par le plus âgé des anciens. Heureuse cette nation, de n'être point assez nombreuse pour se voir obligée de renoncer à une forme de constitution si simple, et que la nature semble indiquer elle-même aux hommes! Heureuse cette peuplade sauvage de n'être pas un peuple!

Mais ils ont un usage qui dépare un peu leurs mœurs si louables à tant d'égards : le seul commerce qu'ils se permettent est le troc des femmes contre du bétail; en sorte que celui qui a le plus de sœurs ou de filles, peut se dire le plus riche, sur-tout si elles sont jeunes et jolies. Les femmes sont obligées de passer sans résistance dans les bras du plus offrant. C'est peut-être à cause de cela qu'on voit l'épousée, incertaine du caractère de celui à qui elle appartient, verser des larmes tout le long du jour de ses noces : mais les invités se rejouissent d'autant. C'est alors qu'on prodigue une boisson forte composée avec une certaine graine de moutarde; car, ordinairement, on boit du lait aigri. Du reste, ces fêtes n'ont jamais de mauvaise issue, et se passent telles qu'il convient à des frères bien unis.

On ne saurait donner plus de détails sur les mœurs d'une peuplade avec laquelle les Européens n'ont pas encore négocié, et qui, par conséquent, ne les a pas assez intéressé pour en faire un examen circonstancié. Les éléphants, dont ce pays abonde, fourniront peut-être bientôt un motif assez important pour fréquenter davantage les habitants de la terre de Natal. Puissent ceux-ci en être quittes pour leur ivoire, dont ils ne tirent aucun parti!

ne archi-
es. Leur
Le pain

ne con-
eprésen-
x incon-
familles
es toutes
tre point
e consti-
hommes!

les à tant
femmes
de filles,
s femmes
ant. C'est
actère de
ur de ses
prodigue
de ; car,
amais de
n unis.
lade avec
séquent,
Les élé-
otif asses
le Natal.
nt aucun

Afrique L'An 1803. Sauvages

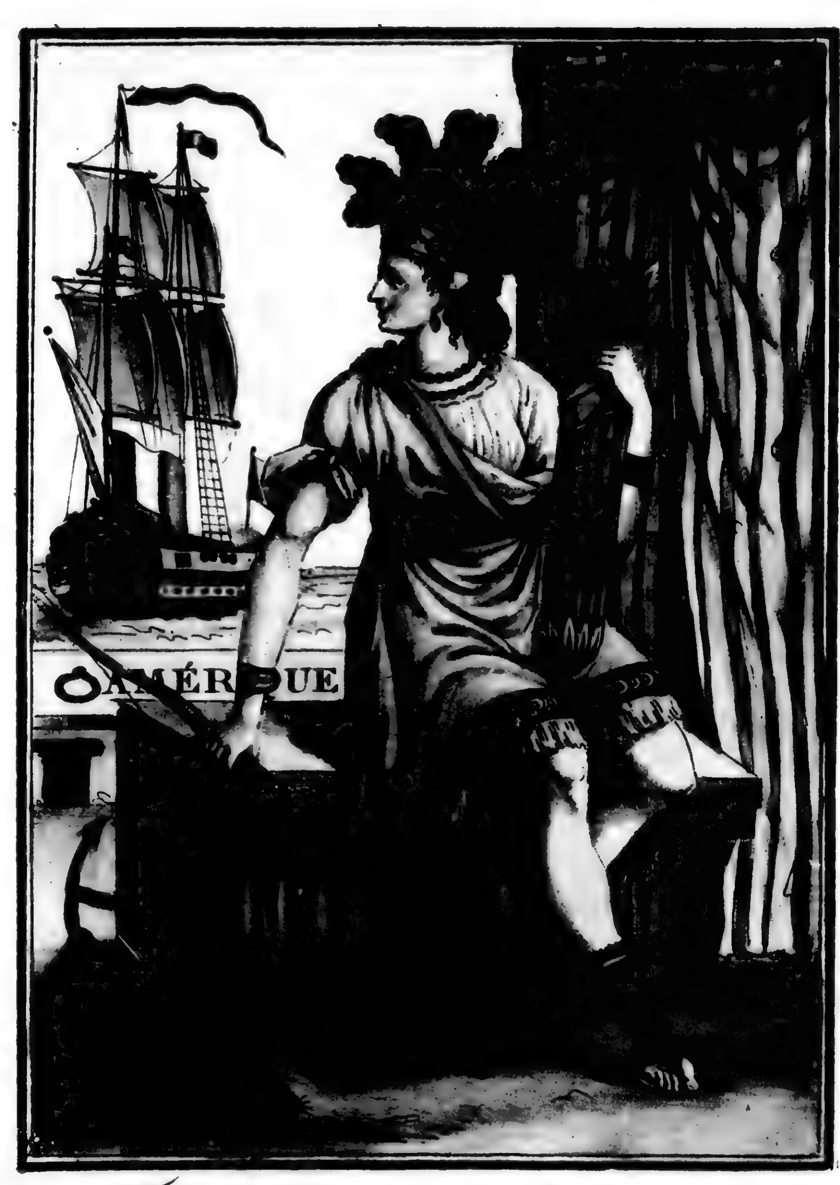
J. G. S. Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme et femme de la Terre-Natale

VOYAGES PITTORESQUES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

AMÉRIQUE.



Frontispice de l'Amérique

[illegible]

[illegible] la Plata [illegible]
[illegible] mer Atlantique [illegible]



[illegible] de la Martinique

L'AMÉRIQUE.

L'Amérique est la quatrième partie du monde connu, et la plus grande de toutes : elle est bornée de tous les côtés par l'Océan. Christophe Colomb, Gênois, découvrit le premier l'Amérique, en 1491. Elle fut cependant appelée *Amérique*, d'Améric-Vespuce, Florentin, qui, faisant voile le 20 mai 1497, découvrit le premier la partie du continent qui est située au sud de la ligne. Elle est divisée en septentrionale et méridionale par le golfe du Mexique, et par le détroit de Panama : les îles qui l'environnent, dans l'un et l'autre Océan, sont innombrables. — L'Amérique septentrionale, qui s'étend depuis le 7e. degré de latitude jusqu'au 75e. degré, contient les terres inconnues, immense pays qui dépasse le cercle polaïre du nord, et dont on n'a encore pu reconnaître que les côtes ; le Canada, le Labrador, la Californie, la Louisiane, le Mexique, la Floride, la Virginie, les Etat-Unis, les îles des Açores, de Cuba, la Jamaïque, Saint-Domingue et les Antilles, la Martinique, les Barbades, les îles Malouines, ect. L'Amérique méridionale s'étend depuis le 7e. degré septentrional jusqu'au 56e. degré méridional. Ses principales parties sont la Terre-Ferme, le Pérou, le Paraguay, le Chili, la Terre Magellanique, le Bresil et le pays des Amazones. — On donne à l'Amérique 2,140,212 lieues carrées, et elle est baignée au levant par l'Océan Atlantique, au couchant par la mer appelée *Mer du Sud*, qu'on appelle aussi *Mer Pacifique.* La population de l'Amérique est de 150,000,000 d'ames. — On distingue en Amérique quatre sortes de peuples ; 1°. les Européens qui s'y sont établis ; 2°. les métis qui y sont nés des Européens et des Indiennes, ou Américaines, ou des Indiens et des Européennes ; 3°. les nègres qui y sont venus d'Afrique ou d'Asie ; 4°. les naturels du pays. — Les principales rivières de l'Amérique septentrionale sont la rivière de Saint-Laurent, qui a 900 lieues de cours, et dont l'embouchure est dans la mer du Nord. Le Mississipi, qui a plus de 700 lieues de cours, et qui a son embouchure dans le golfe du Mexique. Dans l'Amérique méridionale, la rivière des Amazones, le plus grand fleuve du monde, dont le cours est de plus de 1200 lienes, et qui prend sa source à 300 lieues de Lima. Le fleuve de la Plata qui a plus de 800 lieues, et qui a son embouchure dans la mer Atlantique. Tous ces grands fleuves reçoivent beaucoup de

rivières dans l'étendue de leur cours. La rivière des Amazones en reçoit 60, le fleuve Saint-Laurent 40, le fleuve de la Plata 50, et le Mississipi 40. — Les naturels du pays sont peu spirituels; ils sont agiles et robustes, fort adroits, légers à la course, et grands nageurs : mais ils sont lâches, sauvages, cruels et vindicatifs, quand ils sont les plus forts. Ils se peignent le visage et le corps de différentes couleurs; ils sont idolâtres, et fort superstitieux — Les langues générales de l'Amérique sont la mexicaine, la péruvienne, la tapuye et la calébine. — Son commerce s'entretient par l'Espagne, le Portugal, la France, l'Angleterre, la Hollande et le Danemarck. Chacune de ces nations a des lois de différents genres qui bornent le commerce de leurs colonies à leur métropole respective. — Les principaux objets du commerce d'exportation de l'Amérique avec l'Europe sont, à commencer par le nord, les pelleteries, les bois, le goudron, le chanvre, l'argent et l'or du Mexique, la cochenille, l'indigo, diverses productions des îles; comme café, rocou, sucre, les bois de teinture du nord de l'Amérique méridionale, le cacao, l'or et l'argent du Pérou, du Chili, les bois de teinture et les cuirs du Bresil, etc.

L'Espagne possède toute la partie occidentale de l'Amérique septentrionale, depuis le Mississipi, ce qui compose la Louisiane, qui vient d'être cédée aux États d'Amérique, et la Floride, jusqu'à la mer du Sud, et en remontant vers le nord jusqu'à des limites indéterminées. Parmi les îles situées entre les deux Amériques, les Français possèdent la Desirade, Sainte-Lucie, la Martinique, la Guadeloupe, Marie-Galande, et l'île Saint-Domingue. Ils ont, dans le continent de l'Amérique méridionale, la Guyane. Les Portugais occupent le Bresil. Les Anglais possèdent, dans l'Amérique septentrionale, le Canada, la Nouvelle-Écosse, et la baye d'Hudson. A l'égard des îles, ils en possèdent plusieurs parmi les Antilles; mais les plus importantes sont les Bermudes, la Jamaïque et l'île de Terre-Neuve, célèbre par la pêche des morues qui se fait sur le grand banc. Les Hollandais, si bien partagés dans les Indes orientales, le sont assez mal dans celles d'occident. Les Danois y ont quelques établissements qui sont peu de choses en comparaison de ceux des autres puissances.

Habitans du Mexique.

Le Mexique, ou Nouvelle-Espagne, est un vaste pays de l'Amérique septentrionale possédé par le roi d'Espagne. — Il existoit depuis cinq cents ans, lors de l'invasion des Espagnols. — Cette contrée située presqu'entièrement sous la Zone-Torride, est bornée au midi par la mer du sud, au couchant par la mer Vermeille, au levant par le golfe du Mexique, et au nord par la Louisiane : elle a plus de 400 lieues de long, et est sous le gouvernement d'un vice-roi qui réside à Mexico. — Elle fut découverte par Jean Grijalva, espagnol, en 1518, et le fameux Cortez en fit la conquête. On divise le Mexique en trois audiences, savoir : Mexico, Guatimala et Guadalajara. On porte au Mexique le nombre des Espagnols et des habitans de race-mêlée à un million et demi, et on compte dans toute l'étendue de l'Empire plus de 2,000,000 d'Indiens.

Le coton, le tabac, le cacao et le sucre sont les principales productions du pays; mais faute de bras ou d'activité ces denrées sont concentrées dans une circulation intérieure; il n'y a que le jalap, la vanille, l'indigo et la cochenille qui entrent dans le commerce de la nouvelle Espagne avec les autres nations.

Le cacao fait le fond du chocolat : ce sont des amandes qui se trouvent dans une gousse qui vient sur un petit arbre appellé Cacotier : cette gousse est longue comme une concombre.

La vanille est une petite plante foible qui, comme un lierre, s'attache aux arbres : elle produit une petite gousse, longue d'environ six pouces, large de quatre lignes et remplie d'une liqueur noire, huileuse.

La cochenille, sans laquelle on ne pourroit faire ni pourpre, ni écarlatte, et dont on a toujours ignoré la nature, ne se trouve que dans le Mexique. On est parvenu à savoir que c'est un insecte de la grosseur et de la forme d'une punaise.

La nature a sur-tout prodigué dans le Mexique l'or et l'argent. Du sein de ses arides montagnes sort la plus grande partie des 80,000,000 de livres qu'on fabrique annuellement dans les Monnoies du Mexique. La circulation intérieure, les Indes orientales, les Isles nationales et la

contrebande absorbent près de la moitié de ce numéraire. On en porte dans la métropole 44,196,147 liv. , à quoi il faut ajouter 5,634 quintaux de cuivre qui sont vendus en Europe.

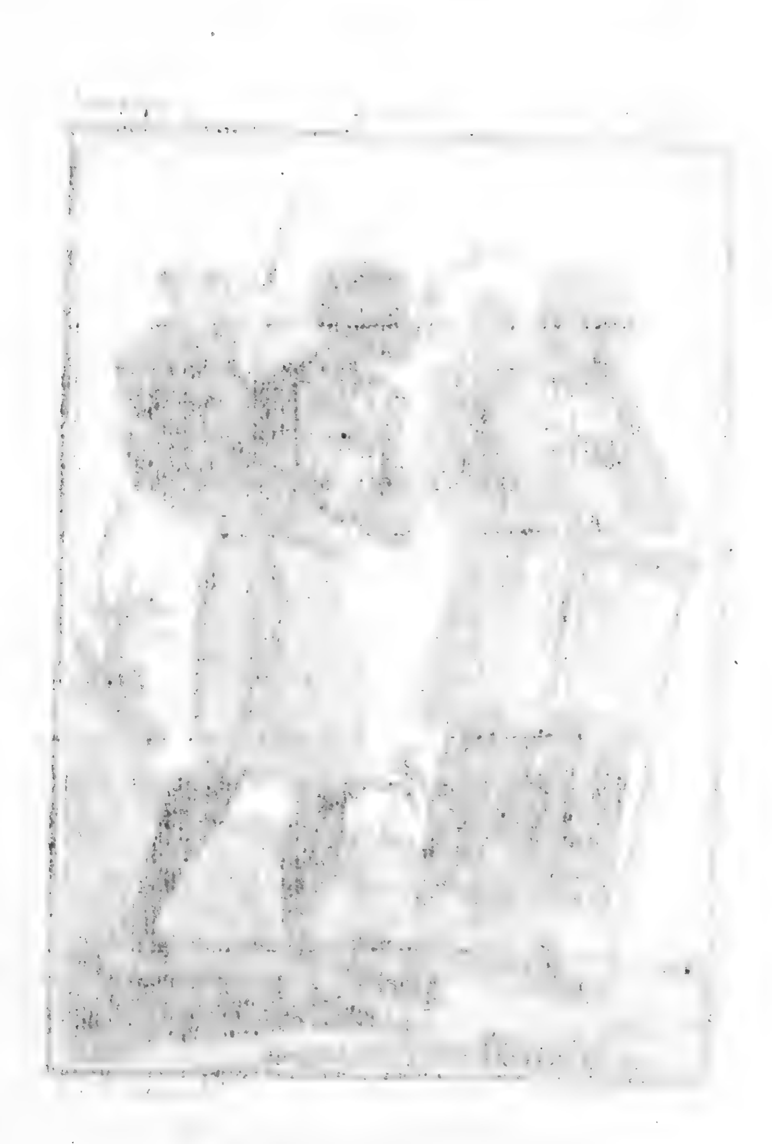
Mexico est la capitale de ce vaste empire. C'est une ville grande, riche et des plus commerçantes de l'Amérique septentrionale. Elle a un archevêché érigé en 1547, une célèbre université, un palais magnifique où réside le vice-roi, de très-belles églises, un grand nombre de couvens et des promenades de toute beauté. Elle fut la capitale de l'empire du Mexique jusqu'au 13 août 1521, que Cortez, général espagnol, la prit, et qui finit ce fameux empire. Depuis ce têms elle appartient à l'Espagne et est habitée par des Espagnols et des Indiens de toutes couleurs, qui sont séparés les uns des autres par une rivière. On dit en proverbe, qu'il y a quatre belles choses à voir à Mexico ; les femmes, les habits, les chevaux avec les carrosses et les rues. — Les habitans du premier rang et les orfèvres y possèdent des richesses immenses, mais le bas-peuple y est dans une étrange misère.

Mexico est situé près d'une chaîne de montagnes, en partie au bord d'un lac, et en partie dans les eaux de ce lac qui a cinquante-deux lieues de tour, dont une partie est tranquille et d'eau douce, et l'autre à flux et reflux, et d'eau salée. On y aborde par cinq grandes chaussées de cent pieds de large, sur lesquelles on trouve des arcades de distance en distance pour donner passage aux eaux.

Les rues à Mexico sont grandes et belles, se croisent parfaitement et se communiquent par une grande quantité de ponts. — On y compte près de 100,000 habitans.

La campagne des environs de Mexico produit trois moissons, et tout y est abondant. L'air y est en général sain et tempéré. Les montagnes y sont très-hautes, et plusieurs ont à leur sommet des volcans dont les éruptions sont très-fréquentes.

Tous les arts européens ont été naturalisés dans la Nouvelle-Espagne ; l'imprimerie même s'y est établie ; mais les anciens livres peints des Mexiquains y sont toujours estimés comme les plus beaux manuscrits en France.



Ameriq. Sept. L'An 1805. Possess. Espagnoles.



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.t

Habitans du Mexique

g
c
c

3
e
s
t
p
St
qu
la

Ca
est

Habitans de la Martinique
et des Antilles.

DEVANT le golfe du Mexique dans l'Amérique septentrionale, on rencontre une longue chaine d'îles et ilots qu'on appelle grandes et petites Antilles. Elles furent en majeure partie découvertes par Christophe Colomb, vers l'an 1492. — Les meilleures appartiennent aux Français, aux Anglais et aux Espagnols. — L'air y est assez tempéré : il n'y fait jamais froid, et on n'y voit ni glace, ni neige; mais elles sont sujettes à des coups de vent et des ouragaus affreux. — Les Européens en général y vieillissent de bonne heure; ils y perdent aisément la force de leur tempérament. Les Créoles et les Nègres sont beaucoup moins sujets à ces inconvéniens, et grand nombre parviennent à un âge avancé. — On y compte trois saisons; le printems, l'été et l'automne. Les arbres y sont verds en toutes saisons; les principales productions sont le sucre, le gingembre, le maïs, le cacao, l'indigo, le tabac et le café — Le sol des Antilles est en général argilleux et d'une grande fécondité. La plante dont les habitans se nourrissent s'appelle *manioc*, dont on réduit la racine en farine.

L'île de St.-Domingue a 160 lieues de longueur sur 30 de largeur, et 350 de circuit. Elle est située entre le 18°. et 20°. degré de latitude nord entre les îles de Cuba, de la Jamaïque et de Porto-Ricco. Elle est divisée en quatre parties par quatre grandes rivières qui sortent des montagnes qui se trouvent situées au milieu de cette île. On y compte une population de près de 380,000 individus tant blancs que noirs. L'île de St.-Domingue est la plus riche de toutes les Antilles. — Les insulaires qui l'habitoient la nommoient *Haïti*, lorsque Christophe Colomb en fit la découverte.

Cuba s'étend depuis le 20°. degré de latitude jusqu'au tropique du Cancer. Sur une longueur de près de 200 lieues, sa plus grande largeur est de 40 à 45. — Cette île est à 20 lieues de St.-Domingue. — La Ha-

vanne qui en est la capitale, a un port très-renommé. C'est là que se réunissent les flottes espagnoles; elle a près de 12000 habitans.

La Jamaïque est située à l'entrée du golfe du Mexique. Cette île a 44 lieues de longueur sur 16 à 17 de largeur. -- Elle est la plus septentrionale de toutes les îles Caraïbes : son climat y est doux et tempéré, le sol est d'une telle fertilité, que tous les ans on charge plus de 500 vaisseaux des denrées qu'elle produit.

Porto-Ricco a 40 lieues de long sur 20 dans sa plus grande largeur. Les Espagnols habitent cette île, ils sont paresseux, et ne cultivent de sucre, de tabac et de cacao que ce qu'il leur en faut pour leur consommation. -- Leur commerce avec les étrangers est regardé comme nul.

La Martinique qui est la principale des Antilles françaises, a environ 16 lieues de longueur, et près de 45 de circonférence sans y comprendre les caps qui avancent quelquefois deux ou trois lieues dans la mer. Elle est extrêmement hachée et par-tout entrecoupée de monticules, qui ont le plus souvent la forme d'un cône. -- Cette île fut reconnue par les Français en 1633. -- On y trouve de vastes forêts, mais la quantité des serpens qui y sont les rendent inaccessibles. Ses vallées sont très-fertiles. Le climat est dangereux pour les Européens, mais les naturels y vivent très-longtems. -- Ceux qui sont nés dans le pays préfèrent la cassave au pain de froment. Cette île est extrêmement peuplée. -- Les principales places sont le Fort Royal, le Fort St.-Pierre, le Fort de la Trinité, le Fort Marigot et le Fort du Mouillage. Le Bourg St.-Pierre est le centre des affaires de la Martinique et des îles françaises qui se trouvent dans ces parages. On y compte près de 2000 maisons.

La Guadeloupe, l'une des Antilles françaises, est située entre l'île Dominique, la Marie-Galande, la Desirade et l'île de Monserrat. -- Un détroit la divise en deux parties. La partie orientale se nomme *Grande-Terre* : elle a 25 lieues de long sur 7 de large. La partie occidentale retient le nom de *Guadeloupe*; elle a 14 lieues de long sur 5 de large. Cette île est hérissée dans son centre de rochers affreux et de montagnes dont une est un volcan; mais le reste présente de belles plaines, arrosées par un grand nombre de ruisseaux qui y portent la fertilité. Cette île est habitée par les Français depuis 1635. -- La ville dite *Basse-Terre* en est la capitale.

La Dominique est une des Antilles entre la Martinique et la Guadeloupe. Elle a 10 lieues de long sur 6 de large. -- Les eaux y sont excellentes, les vallées très-fertiles, et les montagnes abondent en bois de construction. Jusqu'en 1761 elle ne fut habitée que par quelques Français et les Caraïbes. -- Depuis, les Anglais en sont possesseurs, et ils en ont considérablement augmenté la culture. Le bourg des Rozeaux en est le chef-lieu.

La Desirade, éloignée de la Guadeloupe de 4 à 5 lieues, n'en a que 10 de circonférence. Son terrein est excessivement aride, et ne compte que peu d'habitans.

Les Saintes, éloignées de 3 lieues de la Guadeloupe, sont deux petites îles qui, avec un îlot, forment un triangle et un assez bon port.

A six lieues de la Guadeloupe est Marie-Galande, qui a 15 lieues de circuit. Son sol est excellent.

Détails sur le caractère, les passions, les intrigues et danses des Gens de couleur habitant la Martinique et autres Antilles.

Quand les Européens arrivent dans l'une des Antilles, il n'est pas rare de voir les négresses venir s'offrir à eux pour être ce qu'elles appellent *leurs femmes*. Ordinairement ce sont les mères qui conduisent leurs filles et qui les présentent aux étrangers. Les filles qui contractent des engagemens de cette espèce sont quelquefois mulâtres ou indiennes, mais le plus souvent négresses. C'est le comble du bonheur, pour toutes, de vivre avec un Européen : leur tendresse et leur fidélité font tacitement la satyre de ces nombreuses beautés qui violent la foi d'engagemens plus solemnels et plus sacrés. L'état d'esclavage dans lequel sont nées, où ont été plongées les jeunes femmes de cette sorte, les empêche de se marier, ou de former tout autre nœud. Une telle coutume est si peu

condamnée que, tant qu'elles restent fidelles à celui par qui elles ont été choisies, elles sont encouragées et considérées par leurs parens les plus proches et leurs amis, qui regardent une telle liaison comme un légitime mariage. Un grand nombre de négresses cependant suivent librement leur propre penchant, et rejettent dédaigneusement l'or avec lequel on voudroit les séduire, tandis que d'autres prodiguent leurs faveurs pour un verre d'eau-de-vie, pour une pipe cassée, et même pour rien.

C'est ordinairement après le coucher du soleil qu'ont lieu chez les gens de couleur ces danses où les femmes sur-tout déployent une telle justesse d'oreille, une telle précision de mouvement, une telle volubilité de reins, qu'à peine l'œil peut-il saisir quelques nuances du fugitif et rapide développement de leurs grâces lascives.

La *chicca* tient le premier rang parmi ces danses que l'on peut véritablement appeler de caractère. Jamais la volupté en action ne tendit de piége plus séducteur à l'avide amour du plaisir.

Lorsqu'on veut danser le chicca, on joue un air absolument consacré à cette espèce de danse, et dans lequel la mesure est extrêmement marquée. L'art pour la danseuse qui tient les extrémités d'un mouchoir, ou les deux côtés de son jupon, consiste principalement à agiter la partie inférieure des reins, en maintenant le reste du corps dans une sorte d'immobilité. Veut-on animer la chicca, un danseur s'approche de la danseuse pendant qu'elle s'exerce, et s'élançant d'une manière précipitée, il tombe en mesure presque au point de la toucher, recule, s'élance de nouveau, et semble la conjurer de céder avec lui au charme qui les maîtrise. Enfin, lorsque la chicca paroît avec son caractère le plus expressif, il y a dans les gestes et dans les mouvemens des deux danseurs un accord plus facile à concevoir qu'à décrire. Il n'est rien de lascif qu'un pareil tableau ne puisse offrir, rien de voluptueux qu'il ne peigne. C'est une espèce de lutte où toutes les ruses de l'amour et ses moyens de triompher sont mis en action : crainte, espoir, dédain, tendresse, caprice, plaisir, refus, délire, fuite, ivresse, anéantissement, tout y a un langage; et les habitans de Paphos auroient divinisé l'inventeur de cette danse.

Rien ne peut rendre l'érotique expression des mouvemens multipliés d'une lascive négresse, sautant et s'agitant durant trois-quarts-d'heure

devant un jeune *jolof* ou un vigoureux noir de la côte d'Angole, tandis que des nègres accroupés marquent avec leurs mains la cadence, en frappant sur un *tam-tam*. Les deux danseurs sont quelquefois nuds, à l'exception d'un très-court jupon que conserve la négresse, et d'un simple langouti qui ceint les reins du danseur.

C'est aux négresses de l'île hollandaise de *Curucao* qu'il faut accorder la palme pour la manière de danser la chicca : il est même difficile de concevoir jusqu'à quel degré elles ont su pousser l'art qu'on y cherche. Il va si loin, que leur buste semble indépendant de sa base.

La chicca a passé en Amérique des contrées africaines où presque tous les peuples la dansent, et principalement les Congos. Les nègres l'ont transporté aux Antilles, où elle a été bientôt naturalisée.

Dans tout le continent de l'Amérique espagnole, le chicca exerce un empire tellement universel, qu'au commencement de ce siècle on l'y dansoit encore dans les cérémonies pieuses et dans les processions.

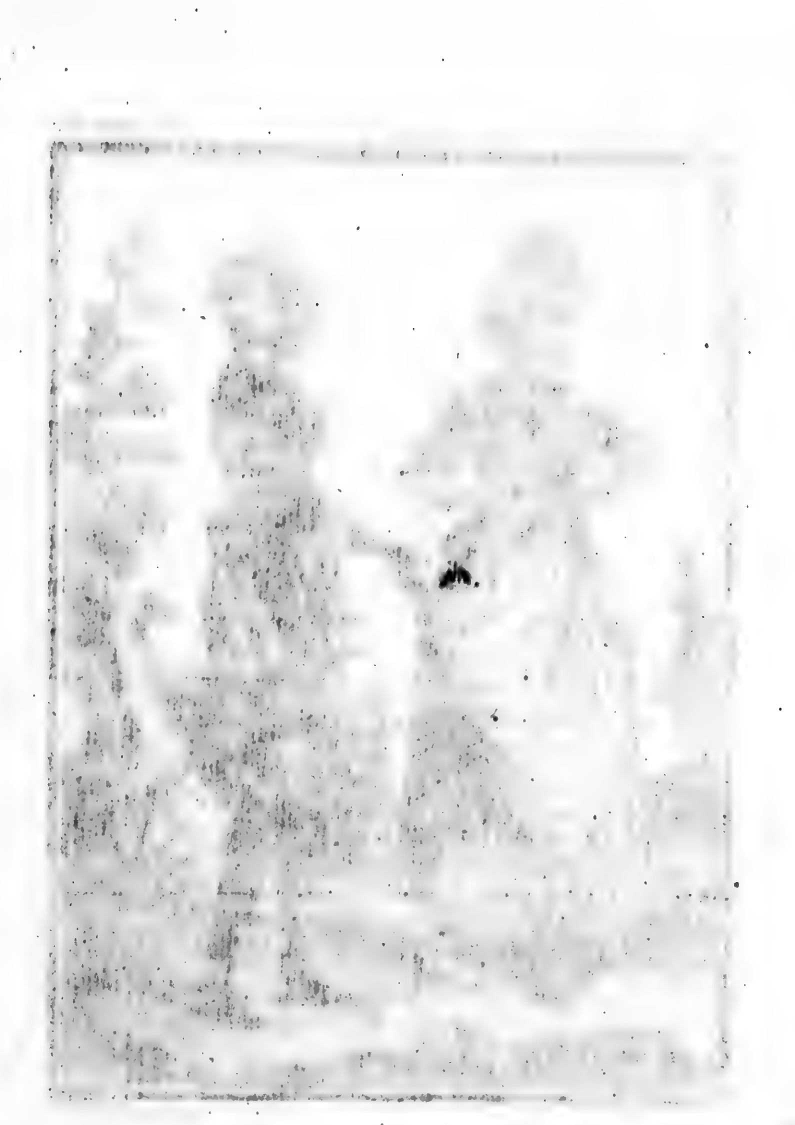
Ces mulâtresses, qui dansent si bien, et dont on nous fait des portraits si séduisans, sont les plus ferventes prêtresses de la Vénus américaine. Elles ont fait de la volupté une espèce d'art mécanique, qu'elles ont porté à son dernier point de perfection. L'Aretin ne seroit auprès d'elles qu'un écolier ignare et pudibond.

Leur taille est en général grande, leurs formes bien moulées; leurs mouvemens dégingandés à force de souplesse. Elles joignent à l'inflammabilité du salpêtre une pétulence de desirs qui, au mépris de toute considération, leur fait poursuivre, atteindre, dévorer le plaisir comme la flamme d'incendie dévore son aliment; tandis que, hors de là, ces mêmes bacchantes, qui se partageroient avec fureur les restes palpitans du malheureux Orphée, semblent avoir à peine la force de traîner leurs membres, et d'articuler leurs paroles. Ce sont elles qui sont les *ménagères*, c'est-à-dire, lorsque leur âge le permet, les concubines en titre de la plupart des blancs célibataires. Elles ont de l'intelligence dans l'économie du ménage, assez de sensibilité morale pour s'attacher invariablement à un homme, et une grande bonté de cœur. Plus d'un Européen, abandonné de ses égoïstes confrères, a trouvé chez elles les soins de la plus tendre, de la plus constante, de la plus généreuse humanité, sans qu'il s'y soit mêlé d'autre sentiment que celui de la bienfaisance.

Leur conversation est insipide dès quelle cesse d'être libertine, et c'est moins leur faute que celle des hommes qui les fréquentent. Capables de tous les procédés d'un sentiment délicat, peut-être ne leur manque-t-il, pour être véritablement aimables, que le degré d'instruction nécessaire pour savoir tourner au profit de l'esprit et du cœur cette surabondance de sensibilité dont elles abusent, faute de savoir en varier l'usage.

Si la beauté peut se passer de la fraîcheur, de l'éclat, du coloris de la carnation, il y a de belles mulâtresses. On en trouve cependant peu qui joignent à des yeux régulièrement beaux l'expression qui les rend plus beaux encore; et si elles rachètent cette privation par de belles dents, comment suppléer au pourpre des lèvres, aux charmes des détails, au contraste des nuances qui, depuis l'aimable incarnat dont le front de la pudeur ingénue se colore, jusqu'à l'intéressante pâleur qui trahit la profonde sensibilité d'une affection douloureuse, sont une source intarissable de beautés.

Les mulâtresses sont adroites, mais paresseuses. Celles qui joignent l'ordre à l'intelligence, manquent rarement de faire fortune. Elles emploieront un mois entier à coudre une chemise, mais ce sera la perfection de la couture. Elles aiment le luxe, il porte témoignage à leur beauté; mais il faut se méfier de l'enthousiasme avec lequel on exagère leur magnificence. Leur coëffure favorite est un mouchoir des Indes qu'elles nouent autour de la tête. Le parti quelles tirent de ce chiffon est incroyable, et fait le désespoir de nos Européennes qui veulent les imiter, et qui ne voyent pas qu'il est impossible que les couleurs dures et tranchantes, faites pour animer le teint monotone et livide des mulâtresses, ne contrastent pas d'une manière trop prononcée avec l'albâtre et les roses. Elles ont le goût assez sûr dans le choix des étoffes dont elles s'habillent, ou des bijoux dont elles se parent, et qui pour le plus grand nombre se réduisent à des pendans d'oreilles d'or pur ou émaillé. Une plus grande recherche dans leur toilette ne conviendroit pas à leur nonchalance.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Amériq. Sep. L'An 1805. Posses. Françaises.



J. G. St Sauveur. del. Labrousse j^e sculp.

Femme Mulatre de la Martinique accompagnée de son Esclave.







J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Negre & Negresse de la Martinique dansans la Chica.

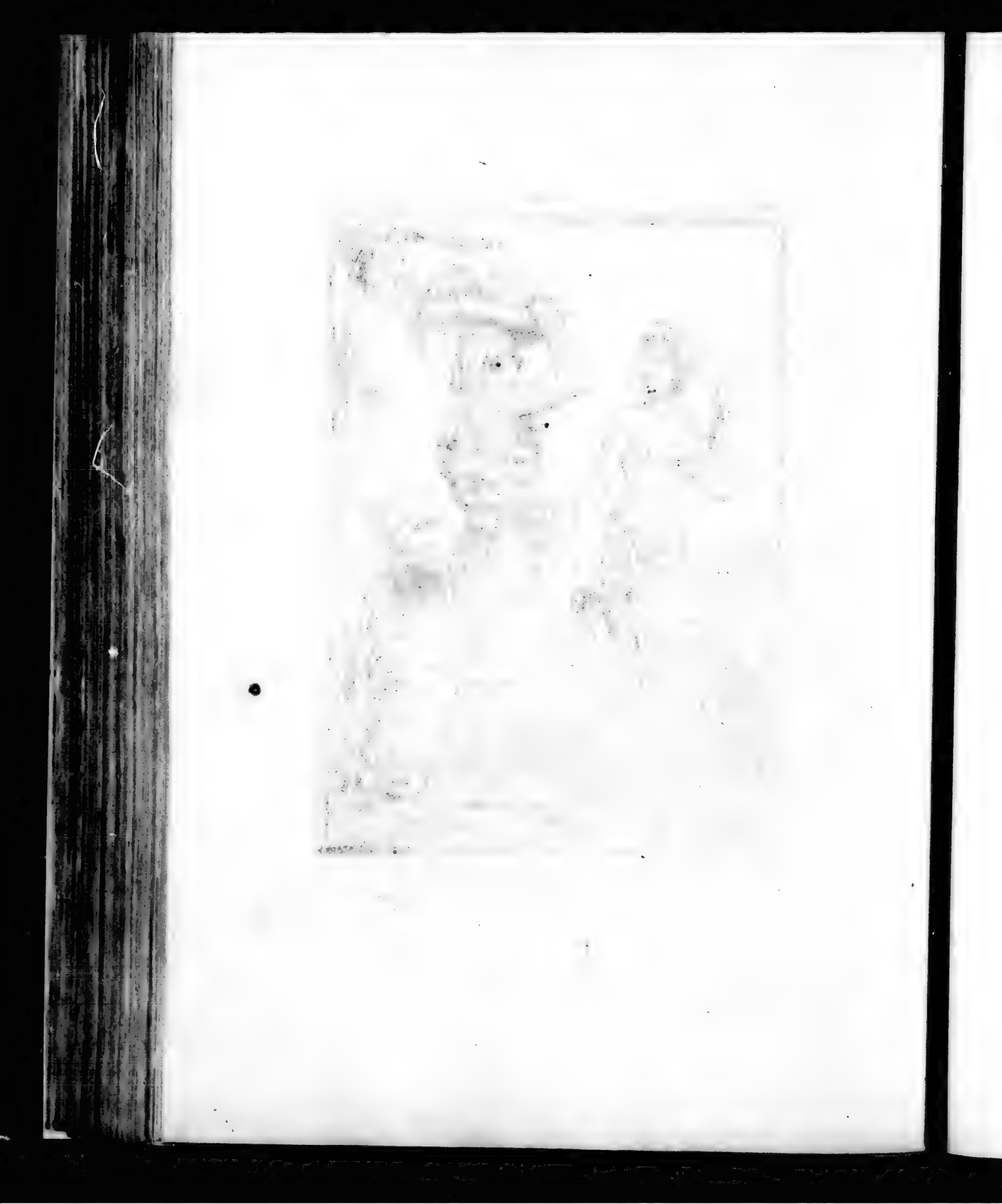


Amériq. Sept. L'An 1805. Possess. Francaise



J. G. S.t Sauveur del. Labrousse j.e sculp.

Blanchisseuses de la Martinique



Habitans de la terre de Feu.

LA TERRE de feu comprend toutes les petites Iles situées dans la partie méridionale du détroit de Magellan. Cet archipel, qui a environ 130 lieues de diamètre, est situé entre les 53e. et 56e. degrés de latitude sud, et s'étend du 53e. et 59e. degré de longitude occidentale. Son nom, qui semble indiquer un pays chaud ou couvert de volcans, contraste singulièrement avec la rigueur de son climat. Elle fut découverte par les Espagnols, qui la nommèrent *Terre de Feu*, parce que des feux allumés par les naturels du pays fixèrent leurs regards, et dirigèrent leurs recherches dans l'obscurité de la nuit. Le sol de ces Iles est une espèce de tourbe noire et grasse. L'air y est extrêmement froid, principalement sur les montagnes, qui semblent condamnées à une stérilité éternelle. Les vallées ont une température plus douce; on y trouve quelques arbres et des fontaines.

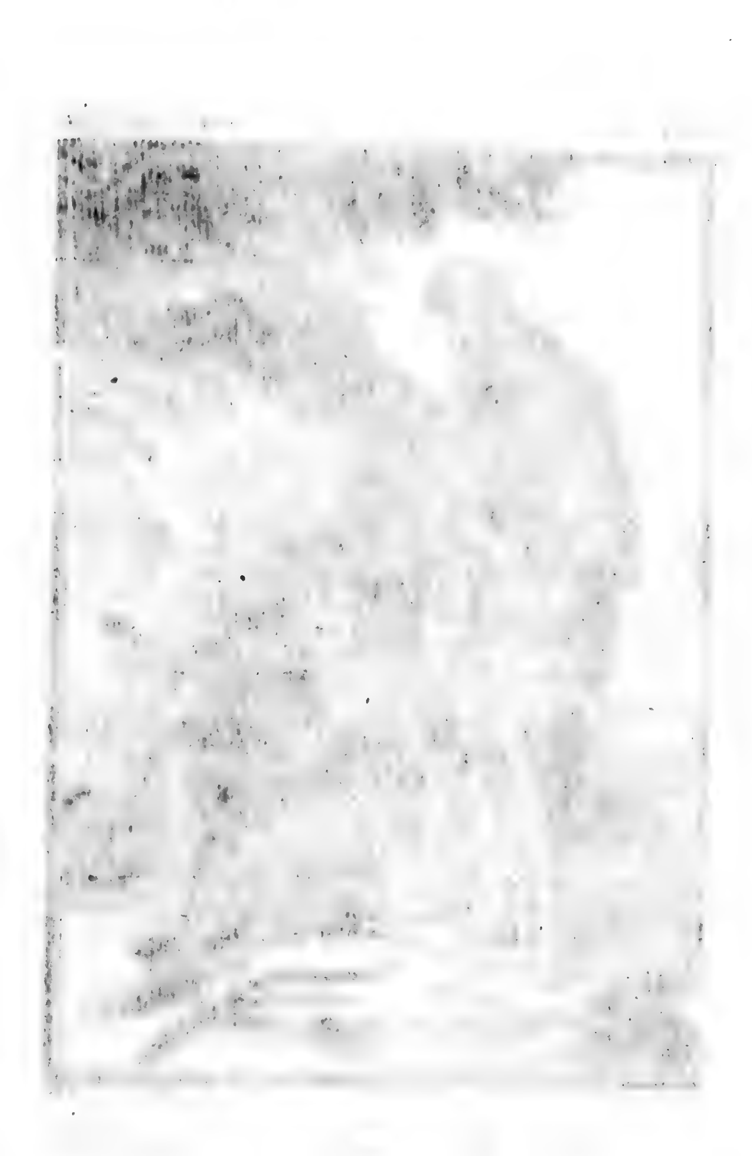
Les oiseaux et le poisson, qui fourmillent sur ces côtes, sont les seuls moyens de subsistance que présente cet horrible pays. On y voit peu de légumes, moins encore de fruits, et absolument aucuns quadrupèdes.

Ce pays sauvage est peuplé d'hommes mille fois plus barbares encore; gros, courts et mal faits, les habitans de la Terre de Feu ont un aspect repoussant. Ils ajoutent encore à leur laideur naturelle, par les ciselures et les peintures dont ils se couvrent toutes les parties du corps; les uns sont absolument peints en rouge, d'autres le sont en noir, d'autres sont régulièrement bariolés comme un zèbre.

Le vêtement commun aux hommes et aux femmes n'est ni agréable ni utile; il consiste dans une peau de veau marin attachée sur les épaules, le poil en dedans et sans aucun apprêt. Les hommes ont la tête enveloppée d'une résille, et quelques femmes portent un bonnet de plumes d'oie blanche. Les voyageurs prétendent qu'elles se chargent le nez, le col, les oreilles de coquillages suspendus à un cordon de cuir, et qu'on obtient tout d'elles en leur donnant quelques grains de rassade ou des verroteries. Ces indiennes paroissent cependant avoir quelques idées de la pudeur et de la modestie : un petit tablier de peau de veau marin, attaché

à la ceinture, leur tient lieu de la feuille de figuier; et jamais les Européens, pour lesquels elles ont toutes les complaisances imaginables, n'ont pu les déterminer à quitter ce voile. Les hommes et les femmes portent des chaussons de peau grossièrement façonnés, et attachés autour de la cheville avec une courroie.

Les habitations de ces Indiens sont aussi simples que leurs vêtemens; leurs cabanes sont formées de quelques branches inclinées et attachées ensemble par le haut. Quelques peaux de veau marin grossièrement cousues couvrent ces branches, et forment une espèce de tente ouverte au midi. Leurs meubles se bornent ordinairement à une vessie de poisson pour contenir l'eau, un panier grossièrement travaillé, et quelques instrumens de chasse et de pêche. Leurs arcs, formés de plusieurs os de poisson unis ensemble, sont extrêmement légers; leurs traits garnis de plumes sont de bois durci au feu. Leurs filets, composés de petites bandes de cuirs, sont fort grands et suspendus à un bâton. Les pirogues qui servent à leur pêche, ressemblent à-peu-près à toutes celles de la mer du Sud; le plus souvent elles sont conduites à rames par toute la famille, qui exécute cette manœuvre avec une intelligence surprenante. Lorsque le vent est favorable, tous les manteaux des navigateurs, élevées sur des perches, servent de voiles, et sont, à la voix du chef, élevés ou baissés avec la plus grande précision.



Amérique Mer. L'An 1805. Sauvages



J. G. St. Sauveur, del. Lachaussée, j.ne sculp.

Homme & Femme de la Terre de Feu.

Les Amazones.

Les Amazones ont-elles réellement existées, ou leur histoire est-elle un de ces rêves brillants dont les poètes de la Grèce ont embelli les fastes du monde ? Ce serait une grande question à résoudre. — Cependant, d'après les historiens, le premier peuple de femmes guerrières se forma au sein de la Scythie. Conduites par leurs maris à la conquête de la Sarmatie asiatique, elles les avaient vu tous périr dans les combats. Animées par le desir de la vengeance, elles se revêtirent de leurs armes, combattirent les Sarmates, et parvinrent successivement à s'établir dans leur pays, et enfin à les soumettre. — Après avoir si courageusement vengé leurs époux, les Amazones ne songèrent point à les remplacer; elles craignirent, en s'unissant avec leurs voisins, de se donner des maîtres : elles tremblèrent, en se livrant aux plaisirs de l'amour, d'affaiblir ce courage qui les avait fait triompher d'une nation redoutable. Elles se formèrent en république, et se donnèrent des lois dont l'aversion pour l'amour, le mépris pour les hommes, et le goût des armes, furent les bases dominantes. — Le serment de renoncer à jamais au mariage fut établi comme une loi de sûreté, qui bientôt cependant fut modifiée. On fit une demi-paix avec les peuples voisins. On leur imposa l'obligation de se trouver tous les mois, à des époques fixes, sur les frontières de l'État, où l'on devait aller leur offrir des faveurs passagères. Toutes les Amazones n'avaient pas le droit d'aller travailler sur la frontière, à la population de l'État; il fallait avoir tué, dans les combats, deux hommes pour avoir le droit d'en mettre un au monde. — Les heureuses Amazones, qui jouissaient du droit précieux de donner des sujets à l'État, se rendaient sur la frontière, armées de toutes pièces; elles désarmaient leurs voisins, les conduisaient dans les bois, y habitaient avec eux, et ne pouvaient rentrer dans le pays que lorsqu'elles se sentaient mères. — Les enfants mâles étaient tués, ou estropiés et réduits en servitude, ou remis à leurs pères, qui venaient les reprendre l'année suivante.

Plusieurs nations de femmes guerrières se sont formées depuis dans diverses parties du monde; mais l'éloignement des temps, la distance des lieux qu'elles ont habités, ne permet pas de croire qu'elles aient eu

la même origine. — Il n'en est pas de même des Amazones d'Afrique; on retrouve en elles les mêmes mœurs des anciennes Amazones, et surtout cet éloignement des hommes, cette indépendance, cette férocité qui les caractérisaient. Elles se sont établies près du royaume de Dalmut, en Ethiopie. Les peuples voisins ont vainement essayé de les soumettre; elles ne veulent former avec eux aucune alliance. Cependant le besoin de repeupler leurs États les forcent d'avoir recours à ces étrangers : elles se présentent à eux pendant la nuit, et se retirent avant le jour. Elles massacrent leurs enfants mâles, et abandonnent à des esclaves le soin d'élever les filles jusqu'à l'âge où elles peuvent les associer à leurs travaux militaires.

Mais le seul peuple d'Amazones dont l'existence actuelle passe pour bien certaine et bien incontestablement établie, est celui que les voyageurs ont découvert au fond de l'Amérique méridionale, auprès de la rivière qu'ils ont nommée par cette raison, *rivière des Amazones*.

Le père *Dacugna* a tracé, d'après les renseignements pris par la Cour de Quito, et par lui-même, sur les lieux, les mœurs de ces femmes guerrières. — Elles ont, dit-il, leurs habitations sur le sommet des montagnes qui bordent la Guyane. Le mont Iacamabe est le centre de leurs États; elles sont absolument indépendantes des hommes, et n'obéissent qu'à des Reines qu'elles se nomment. — Leurs voisins, avec lesquels elles vivent en assez bonne intelligence, viennent tous les ans, au printemps, jouir de leurs faveurs. Elles se rendent sur le rivage, armées de leurs flèches, et font faire à leurs amants le serment le plus solennel de ne pas abuser de l'hospitalité qu'elles vont leur accorder. Ce serment est prononcé avec enthousiasme : alors elles s'élancent dans les canots; chaque Amazone prend le Sauvage qui lui convient, et l'emmène dans sa cabane; un mois se passe dans les fêtes et les plaisirs. Au jour fixé, la trompette sonne, et l'on se dit adieu pour un an.

Le fleuve des Amazones est le plus grand de l'Amérique méridionale. Il prend sa source au Pérou, à trente lieues de Lima. Son cours est embarrassé de rochers qui en rendent la navigation difficile. Après avoir traversé plus de mille lieues de pays, il va se jeter dans l'Océan par deux embouchures, l'une au Para, et l'autre au cap Nord.

Habitants du Canada.

Iroquois, Outawas et Népissins.

C'est au commencement du seizième siècle que des Français, allant à l'île de Terre-Neuve, découvrirent le Canada. Des établissements y furent formés par le Gouvernement en 1529 et 1561, et ne furent consolidés que par le fondateur de Québec.

Plusieurs tribus de Sauvages peuplent le Canada, parmi lesquels on distingue les Iroquois, les Algonkins, les Hurons, les Illinois, les Sious, les Abenaquis, les Outawas, les Népissins, les Assiniboes, les Miamis, etc.

Le Canada comprend toute la partie de l'Amérique septentrionale située entre le 40e. et le 55e. degré de latitude septentrionale, et le 270e. et 325e. degré de longitude.

Pendant les trois mois de l'hiver, le froid y est excessif. La terre, couverte de neige, paraît inhabitable. Cependant, un été d'une assez longue durée féconde la nature en ces climats, et fertilise les plaines. Souvent on y ressent de grandes chaleurs, mais les nuits sont fraîches. Les rivières et lacs renferment une énorme quantité de poissons, et mille oiseaux aquatiques viennent embellir leur rivage. On y trouve des mines de fer et de cuivre; de belles fourrures nous viennent de ces contrées : on voit errer dans les forêts, sur les bords des rivières, une énorme quantité d'ours, d'élans, des cerfs, des loutres, des martres, et sur-tout des castors, si renommés par leur industrie, leurs travaux, et leur peau, dont les Sauvages font un grand commerce avec les Européens. — Les Sauvages disent que le castor est un esprit, et non pas un animal. En effet, il a le caractère d'un père de famille, et le génie d'un habile architecte; il juge de la longueur de l'hiver, et il pourvoit en conséquence tellement à tous ses besoins, qu'il n'est jamais surpris par la famine.

Les castors s'assemblent plusieurs ensemble, ordinairement neuf, et combinent la bâtisse de leur maison d'après la plus ou moins grande quantité d'eau; et, pour n'être pas submergés entièrement en cas d'inondation, ils ont assez de pénétration d'esprit (qu'on me permette l'expression) pour arrêter ou détourner le cours des petits ruisseaux qui les avoisinent.

Lorsqu'il s'agit de faire la charpente, il y a un castor qui commande et décide de tout : c'est lui qui est le maître; et lorsque l'arbre que les travailleurs coupent avec leurs dents est prêt de tomber du côté qu'il a désigné, il fait un cri, qui est un signal à tous les autres d'en éviter la chute. Le travail du charpentier et du maçon y est observé avec le plus grand art. Les uns taillent les arbres; d'autres font les fondations avec une telle force, qu'un *mouton* ne pourrait faire entrer la pièce de bois avec plus de solidité. Ils prennent ensuite du limon avec leur queue, dont ils se servent en guise de truelle, et font le ciment des murailles, qui se trouvent à l'épreuve des injures du temps. Les castors s'établissent ordinairement sur les rivières, les lacs et les ruisseaux.

Leurs maisons sont faites de bois, de joncs, et de boue; elles ont environ six à sept pieds hors la surface de l'eau : elles ont trois ou quatre étages. Les planchers sont faits de branches d'arbres, grosses comme le bras, dont ils bouchent les vides avec de la terre et de la mousse. Il y a plusieurs paneaux pour humecter la queue, car ces animaux sont amphibies. Cette chambre est toujours d'une grande propreté. Lorsque les eaux grossissent, ils montent à un autre étage. Leurs provisions, qui sont des écorces de bois de tremble, sont la plus grande partie au fond de l'eau, dans le rez-de-chaussée de leur habitation. Ils en mettent aussi dans le dernier étage. Quand ils bâtissent sur les rivières, leurs maisons font le demi-cercle, afin de rompre le fil de l'eau, et lorsqu'ils les établissent dans les lacs, elles sont en rond.

Quand les Sauvages veulent les prendre dans les rivières, ils examinent la quantité de sorties que les castors se sont réservées en cas de surprise. Quand ils s'en sont bien assurés, ils coupent alors la glace, afin que l'eau ait son cours, et plantent des pieux et des perches qu'ils entourent d'un filet, afin d'empêcher le castor de passer outre. Quand le castor ne donne pas dans le piège, ils jugent qu'ils ont des trous sous terre; et pour les connaître ils frappent sur la glace, et à l'endroit qui rend un son clair, ils y font aussitôt un creux; et au mouvement de l'eau que le castor fait agiter par sa respiration, ils devinent qu'il n'est pas éloigné, et à la direction des petites ondes, ils reconnaissent de quel côté il est. Le Sauvage alors dresse des pieux aux environs de cette embouchure, y attache deux petites buchettes de bois qui, comme le liége d'une ligne, obéissent au mouvement de l'eau, et que le castor doit enlever pour pouvoir passer. — Lorsque le

castor y arrive, il fait des efforts pour rompre cette petite digue; mais le Sauvage, qui est aux aguets, le prend par la patte de derrière ou par la queue, l'enlève sur la glace, et lui casse la tête.

Si les Sauvages veulent les prendre dans les lacs, ils entourent leurs maisons de filets, vont ensuite détruire la maison de campagne, qui est environ à quatre cents pas. On remarquera que les castors qui bâtissent sur les lacs ont l'habitude de se construire une petite maison de campagne, où ils vont en partie de plaisir, et pour y prendre des bains avec plus de tranquillité. Tout ceci paraîtrait une fable, mais tous les voyageurs, la plupart témoins oculaires, attestent le fait. Revenons à notre sujet. — Quand la maison de campagne est abattue, les Sauvages y jettent quantité de poussière de bois pourri, pour offusquer le castor qui voudrait s'enfuir par ce passage. Cette destruction étant faite, les Sauvages ravagent la première maison : alors les castors prennent la fuite; les uns se prennent dans les filets, et ceux qui veulent trouver un asile dans leur maison de campagne y subissent la mort.

Enfin, lorsque les Sauvages veulent les prendre dans les ruisseaux, ils détruisent les diguès que les castors avaient établies. Le castor accourt pour arrêter le cours de l'eau prêt à l'inonder; c'est alors que les Sauvages les tuent à coups de dards et de flèches.

Dans les immenses contrées du Canada, on trouve des fleuves et des lacs d'une prodigieuse grandeur. On distingue le fleuve Saint-Laurent, qui produit la fameuse cascade de Niagara, dont l'eau tombe de six cents pieds, perpendiculairement. Huit lieues au dessus de Niagara est le lac Ericé, qui a trois cents lieues de tour. On trouve ensuite le lac Huron, qui a trois cents cinquante lieues; celui des Illinois en a trois cents, et le lac Supérieur cinq cents.

Les Sauvages du Canada aiment la liberté, sont difficiles à civiliser, aiment les combats, et redoutent peu la mort. L'Iroquois, qui semble être la souche de tous ces peuples, est méfiant, vindicatif, paraît froid, mais sent vivement.

Les habitants du Canada passent leur vie à la chasse où à la guerre : ils ont pour armes le casse-tête ou *manacas*, la hache, la flèche et le fusil des Européens. Les chefs portent une hache dont le manche est percé dans toute sa longueur, et qui lui sert de pipe. C'est cette pipe qui passe de bouche en bouche, et sert de *calumet* de paix. Tous ceux qui en ont aspiré

la fumée deviennent des frères. Lorsque des nations sont ennemies, avant d'aller au combat, le calumet est offert; on court aux armes si la haine et la vengeance forcent de ne point l'accepter. Tout espoir de paix est rompu après ce refus; on jette le collier de guerre, on pousse des hurlements affreux, et on menace de manger son ennemi. Les supplices qu'ils font souffrir à leurs prisonniers sont horribles; mais rien n'égale le courage du Sauvage dans les tourmens; il chante l'hymne de mort; il vante ses exploits, et menace encore ses bourreaux.

Dans les combats, le vainqueur arrache la chevelure au vaincu, en découpant la peau autour de la tête, avec un instrument tranchant. Cette chevelure est pour lui une marque de valeur, et le plus beau des trophées.

Deux chefs se partagent les fonctions publiques. L'un, à la tête des guerriers, les mène au combat, et fait à son gré la guerre ou la paix. L'autre, dans les assemblées de la nation, propose ce qui est utile et fait exécuter ce qui a été résolu. Mais les chefs ne peuvent rien sur la liberté, la fortune ou la vie de leurs concitoyens.

Les femmes de ces contrées sont de moyenne stature; elles seraient assez bien, mais leurs traits sont bientôt altérés, et leurs formes viciées. Elles sont soumises à leurs époux, et les suivent quelquefois à la guerre. Elles sont toujours de leurs festins.

Chez les Indiens du Canada, un jeune homme qui veut se marier pénètre dans la cabane de sa maîtresse; il tient à la main une mèche allumée ou une baguette. Si la jeune fille éteint la mèche ou brise la baguette, c'est pour l'amant l'heure favorable, le mariage est fait, et voilà un nouveau ménage.

avant
ine et
ompu
ments
s font
ge du
te ses

n dé-
Cette
phées.
e des
paix.
t fait
erté ,

assez
Elles
Elles

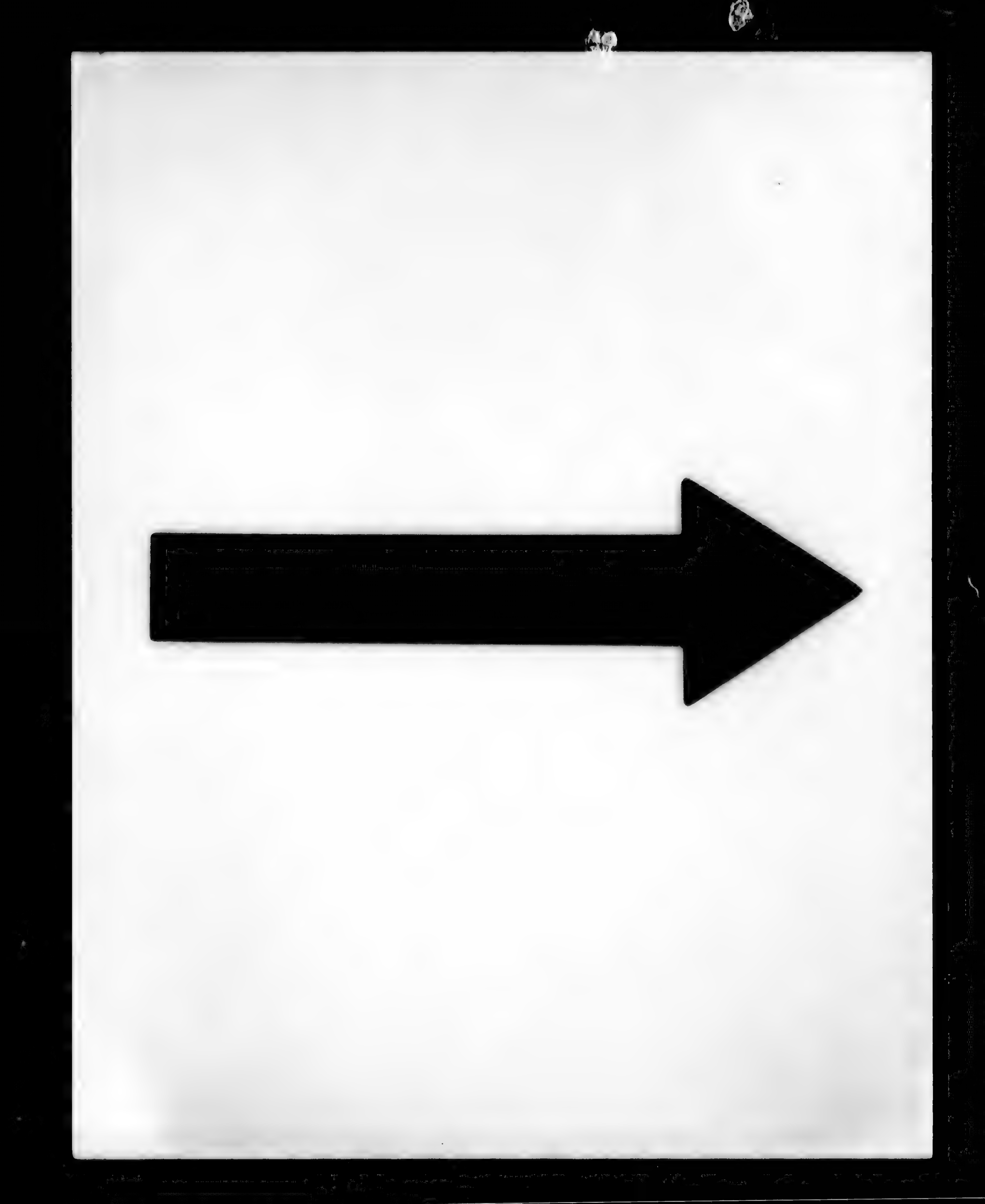
nètre
e ou
c'est
veau

Ameriq. Sept. L'An 1801. Possession Anglaises



J. G. S. Sauveur Del. [illegible] Sculp.

Homme & Femme Iroquois.



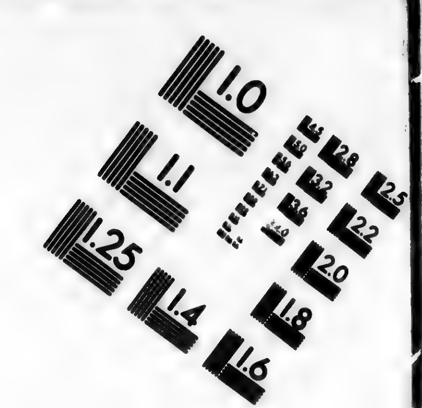
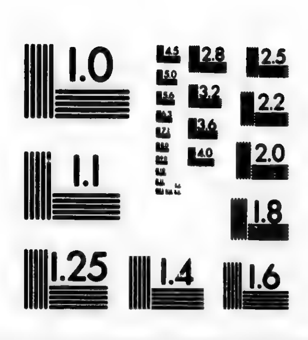


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

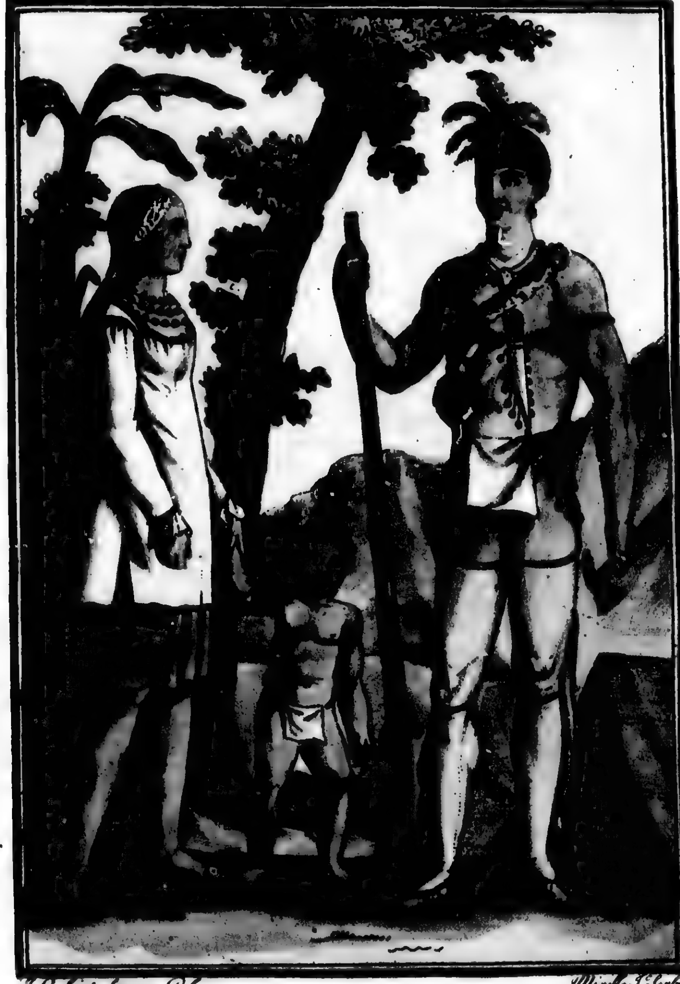


6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503





J. G. Saint Sauveur Del. Mixelle J. Sculp.

Homme & Femme Ottawas



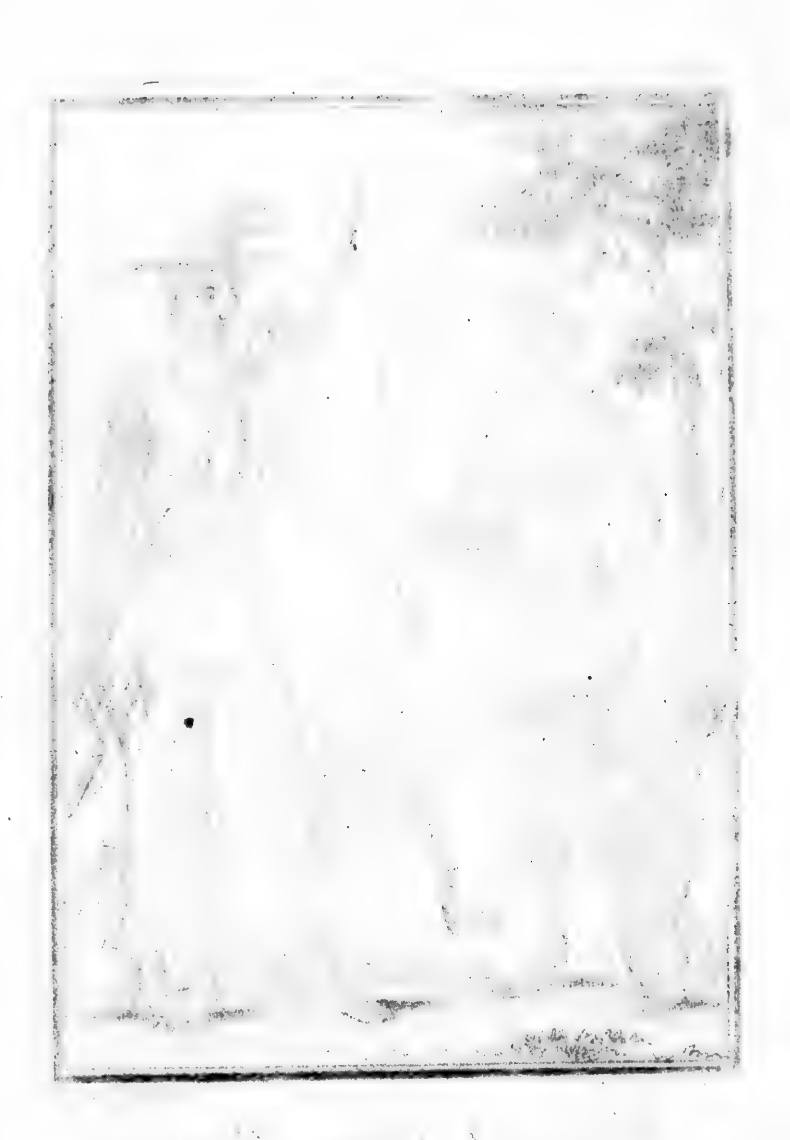


Amériq.e Septen. L'An 1801. Posses. Anglaises.



J. G. S. Sauveur Del. Miælle j.e Sculp.

Homme & Femme Népissens.



Habitans de la Virginie.

La Virginie est une des contrées de l'Amérique septentrionale formant une portion des Etats-Unis. Elle est bornée au Nord par la province de Mariland et la Pensilvanie, à l'Est par la mer du Nord, au Sud par la Caroline, à l'Ouest par la Louisiane. Elle fut découverte en 1585 par Richard Greenwille, anglais. Quoique située entre le 36e. et le 39e. degré de latitude, les hivers y sont rigoureux, et souvent dans le même jour on y éprouve un passage subit du chaud au froid. Le terroir est très-fertile et cultivé par les Nègres qu'on y importe des côtes de l'Afrique. On y recueille du tabac en abondance, objet principal de son commerce. — Les sauvages qui habitent l'intérieur du pays ont des mœurs qui leur sont particulières. — Ils adorent tout ce qu'ils craignent et principalement le diable à qui ils font des sacrifices de tabac et de graisse d'animaux. — Ils ont cependant quelque légère idée d'un Dieu souverain qui a créé le monde.

Williamsbourg est la capitale de la Virginie. L'odeur des feuilles du dictame de Virginie tue le serpent à sonnettes, quand on les approche de son nez.

Les habitans de la Virginie ont la taille grande et bien proportionnée. — La couleur naturelle des deux sexes est un chatain assez clair dans l'enfance, mais qui devient insensiblement plus foncé par l'ardeur du soleil et la graisse dont ils se frottent tout le corps. Les hommes s'épilent la barbe avec un instrument formé de deux coquilles. — Les chefs portent une espèce de couronne faite de toutes sortes de coquillages et herbages. — Elle est ornée de diverses couleurs, large de six pouces et ouverte par en haut.

L'habillement de ces sauvages consiste dans une espèce de pagne qu'ils attachent autour des reins. — D'autres portent au-dessus du bas-ventre une espèce de toile de couleurs ou une peau qui descend jusqu'aux hanches. — La plus basse classe n'a qu'une corde pour ceinture et un

morceau de toile qui est passé entre les cuisses, et dont les deux bouts tiennent à cette corde. Ils portent au col différens os et coquillages, et par forme d'ornement ils se gravent des figures sur la peau.

Leur tête est ornée de plumes de diverses couleurs. — Leurs armes sont l'arc et les flèches qu'ils font eux-mêmes. — Ils fabriquent aussi des toiles de chanvre, des pipes de pierre, des vases de terre, et généralement tout ce qui peut leur être utile dans leur ménage.

Les femmes sont généralement assez jolies. Les hommes en sont aussi jaloux que prodigues de leurs filles. — Lorsque les premières sont surprises en adultère, la moindre peine qu'on puisse leur infliger est d'être répudiée. Elles n'en sont pas quittes ordinairement pour cette punition. Lorsque le mari a des preuves certaines de l'infidélité de son épouse, de manière qu'il l'ait surprise pour ainsi dire en flagrant délit, alors il va trouver le chef de la colonie, et lui raconte le fait avec toutes ses circonstances; aussitôt ce chef ordonne qu'on lui apporte secrettement plusieurs faisceaux de verges, et indique une danse où tout le monde, hommes, garçons, femmes, filles sont obligés de se trouver sous peine d'amende. Lorsque la danse est le plus animée, on prend l'épouse infidelle, on la couche par terre, ensuite on la frappe sur le derrière, et sur le ventre à grands coups de verges, jusqu'à ce que le sang jaillisse de toutes parts: celui qui l'a séduite éprouve le même traitement. Après avoir été bien fustigés, on leur coupe les cheveux, et on les renvoie: ils sont alors les maîtres de se marier, mais ils ne peuvent pas rester dans le lieu où le crime a été commis.

ux bouts
ages, et

urs armes
aussi des
générale-

sont aussi
sont sur-
est d'être
punition.
pouse, de
lors il va
s ses cir-
rettement
e monde,
sous peine
pouse in-
rrière, et
g jaillisse
nt. Après
nvoie : ils
rester dans

Amériq. Septentri. L'An 1806. Sauvages



J. G. S. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme et Femme de Virginie

Habitans de la Californie.

La Californie est une grande péninsule de l'Amérique septentrionale, située au nord de la mer du sud. Elle s'étend depuis le Tropique du Cancer jusque vers le huitième degré de latitude septentrionale, entre le deux cent soixante et le deux cent soixante-sixième de longitude ; ce qui forme à-peu-près trois cents lieues dans sa longueur, et quarante dans sa plus grande largeur. Elle est bornée au Nord par de hautes montagnes qui la séparent de la mer ou baye de l'Ouest ; au levant par la rivière de Colorado, qui se jette dans le golfe de la Californie qu'on appelle la mer Vermeille ; au Midi et au Couchant par la mer du Sud.

Elle est habitée par des Sauvages, divisés en familles qui vivent séparées les unes des autres sans aucune forme de gouvernement. L'air y est en général très-chaud, le terrein stérile, chargé de rochers et de sable, dénué d'eau, et par conséquent peu propre pour les plantations, l'agriculture et les pâturages ; il y a pourtant vers les côtes plusieurs cantons susceptibles de culture et arrosés de quelques rivières : on voit dans le centre même, des côteaux et des vallons où l'on élève et l'on nourrit aujourd'hui tous les animaux connus en Espagne et dans le Mexique. Les missionnaires y ont transporté des chevaux et autres animaux domestiques, qui ont parfaitement réussi. La variété des oiseaux est infinie ; on y voit une sorte de poule d'eau qui porte avec elle un caractère de singularité remarquable. Elle est de la grosseur d'une oie, a le bec long d'un pied, les pattes comme la c igogne, et un jabot fort gros, dans lequel elle met les provisions qu'elle réserve à ses petits. L'amitié que ces oiseaux ont les uns pour les autres, est quelque chose d'étonnant : ils se secourent entr'eux, comme s'ils avoient l'usage de la raison. Qu'un d'eux soit malade, foible, impotent, hors d'état de chercher sa nourriture, les autres ont soin de lui en fournir. Dans l'isle de St.Roch, on trouve en différens endroits un de ces animaux attaché à une corde, avec une aile cassée, et autour de lui, d es poissons que ses camarades lui apportent. C'est un stratagême dont les Indiens se servent pour avoir

du poisson : ils se tiennent cachés de peur d'épouvanter les pourvoyeurs, et s'emparent des provisions, lorsqu'ils en voient une quantité suffisante.

Les diverses nations qui habitent la Californie, ressemblent assez, pour les mœurs et le génie aux autres sauvages de l'Amérique. Ils auroient la figure passable, s'ils n'avoient l'habitude de la défigurer par le fard et les couleurs, et de se percer les lèvres et les narines. Ils ont cependant le teint plus basané que les Indiens de la Nouvelle-Espagne. Ce qui les caractérise principalement, est l'indolence, la bêtise, le défaut de réflexion et l'inconstance. On auroit de la peine à trouver une nation plus stupide, plus bornée et plus foible, tant au physique qu'au moral. Leur intelligence se borne à ce qu'ils voient ; les raisonnemens les moins appliqués sont hors de leur portée. On doit les féliciter sans doute de ne connoître ni les distinctions chimériques, ni les titres ; mais on doit leur reprocher de n'être sensibles ni à l'honneur ni à la réputation. Par une suite naturelle de ce caractère apathique et insolent, ils s'irritent facilement, mais s'appaisent de même pour peu qu'on leur tiennent tête ; et dès que la peur les force à céder, il n'y a point de bassesses auxquelles ils ne se soumettent. Quelque stupides qu'ils soient, on ne peut leur reprocher d'être méchans, vicieux ou corrompus ; ils ne connoissent ni le vol, ni les querelles, et il règne une union singulière dans leurs habitations. L'opiniâtreté, la cruauté ne trouvent jamais d'accès dans leur cœur : rien n'égale leur docilité et leur douceur ; mais par la même raison on les porte aussi aisément au mal qu'au bien.

Les mariages se ressentent de cette simplicité ; un jeune homme présente une cruche à la fille qu'il aime ; s'il lui plait elle y répond par un présent à-peu-près semblable ; ces dons mutuels confirmoient l'hymen accompagné, comme chez toutes les nations, de festins et de danses. L'usage veut que dès qu'une femme est accouchée, elle aille se baigner avec son enfant dans le premier ruisseau, et vaque aux fonctions du ménage, tandis que le mari assis dans sa hutte ou sous un arbre feint d'être malade. Cette plaisanterie dure trois ou quatre jours, pendant lesquels il reçoit les visites et les complimens de chacun.

[illegible]

[illegible] de ce caractère apathique [illegible]

[illegible] la mobilité ne [illegible] jamais [illegible] on les porte [illegible]

[illegible]

[illegible]

Amériq Sep. L'An 1806. Sauvages.

J. G. St Sauveur del Lachaussée j.e Sculp

Homme et Femme de Californie

Habitans de la Guyane.

La Guyane est un grand et vaste pays de l'Amérique méridionale, entre la rivière d'Orenoque et celle des Amazones à l'est du Pérou. Elle a trois cent lieues de long, et forme une espèce d'île. — Son sol est d'une fertilité admirable, les côteaux y sont couverts d'une verdure presque continuelle, les arbres y sont d'une hauteur et d'une variété surprenante. L'air est généralement tempéré, cependant les matinées sont fraîches, humides et mal-saines. L'on ne connoît dans ce pays que deux saisons, l'hiver et l'été. En hiver il pleut toujours, et la sécheresse de l'été y est si forte que beaucoup de plantes y meurent. — Ses productions sont l'indigo, le coton et le rocou. Le cannelier et le géroflier y viennent bien, mais les cannes à sucre couvrent presque tout le pays. — Les Français possèdent une grande partie des côtes que l'on appelle *la France équinoxiale.*

Les bois sont peuplés de biches, de cerfs, de cochons sauvages et de toute sorte de gibiers. Les perdrix, les ramiers, les faisans, les canards remplissent les airs, et l'on n'a encore qu'une connoissance imparfaite des espèces innombrables de poissons qui se jettent sur la côte ou remontent les principales rivières.

Les habitans de ces fertiles contrées se divisent comme dans toutes nos colonies en deux classes fort distinctes : les Créoles ou Européens naturalisés, et les Indiens ou sauvages originaires du pays.

Les mœurs des Créoles de la Guyane ressemblent à-peu-près à celles des Européens dans nos autres Colonies. Ils sont le plus souvent sur leurs habitations dont le séjour est assez agréable; ils ne se rendent que les jours de fête ou de foire dans le bourg de Cayenne.

Surinam est une Colonie appartenante aux Hollandais qui s'étend à trente lieues environ, le long de la rivière de Surinam. On y recueille du sucre, du coton, du tabac, de la gomme et du bois de teinture. — On y trouve toutes sortes de fruits, de poissons et de gibier. Les bois sont remplis de singes, et on y voit des serpens de 30 pieds de long.

L'intérieur de la Guyane est habité par une infinité de sauvages sur lesquels les voyageurs nous ont donné les détails les plus intéressans. Leur goût pour le repos influe sur toutes leurs habitudes ; de même qu'ils sont par paresse sobres et contens de peu, ils sont par lâcheté pacifiques et tranquilles. — Leurs armes ordinaires sont l'arc, les flèches et le casse-tête. Ces armes sont d'un bois dur, appelé *bois de fer*, un éclat de pierre en forme le tranchant.

Ces sauvages n'ont recours à l'Etre Suprême que lorsqu'ils sont malades. — Les *Piayes* qui sont leurs ministres et leurs médecins habiles dans l'art de connoître et d'appliquer les simples, affectent de ne devoir qu'à des invocations le soulagement qu'ils procurent aux malades par leurs remèdes : ils s'enferment dans leurs cabanes, ils affectent de converser avec le diable ; ils se font des meurtrissures, et croyent avoir par ce moyen, sur l'esprit du peuple, plus d'empire qu'ils n'en acquerroient par leur science.

Les mariages se célèbrent par le ministère de ces *Piayes :* aussitôt qu'une jeune fille est devenue nubile, elle leur est livrée : ils la suspendent par les bras, ils lui font subir un jeûne de quelques jours et impriment sur ses mollets et sur ses reins plusieurs caractères mistiques ; après cette cérémonie la jeune fille va allumer du feu dans la cabane de l'homme auquel elle veut être unie : celui-ci n'a pas le droit de la refuser, et il est par le choix de sa maîtresse irrévocablement engagé.

Quand une femme accouche, le moment d'après celui de la délivrance, elle se transporte à la rivière avec son enfant, et ils s'y lavent tous deux.

Le père de l'enfant, sans perdre de tems, se couche aussitôt dans son hamac, et s'y repose pendant un mois ou six semaines des fatigues qu'il est censé avoir eues à la naissance de son fils. Il reçoit les visites que par-tout ailleurs on fait à l'accouchée ; on le complimente sur le nouvel être qu'il a mis au monde ; on lui dit qu'on prend beaucoup de part aux peines qu'il a dû souffrir à créer un homme. Pendant ce cérémonial qu'on a peine à croire, la nouvelle accouchée fait le ménage comme de coutume ; et c'est ainsi qu'on abuse de la grande facilité que les femmes dans ce pays ont à faire leurs couches.



Amérique Merid. L'An 1805. Sauvages.



J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.t

Homme & Femme de la Guyanne

Habitans du Pérou.

Le Pérou est un des plus grands pays de l'Amérique méridionale ; il est borné au S. par le Chili ; à l'E par le pays des Amazones ; au N. par le Popayan, et à l'O par la mer du Sud. On lui donne 600 lieues de long sur 50 à 60 de large. Il est très-riche par ses mines d'or et d'argent, et l'on trouve toutes sortes d'animaux dans les vastes forêts qui couvrent ce pays. Quoique le Pérou soit presqu'entièrement sous la Zone Torride, les nuits y sont souvent d'un froid insupportable. Il n'y pleut presque jamais ; ce qui est cause qu'une grande partie de cette vaste contrée est stérile, à l'exception des vallées qui se trouvent arrosées de quelques rivières. — Ce pays faisoit autrefois un empire particulier dont les princes s'appelloient *Yucas ;* ils étoient très-puissans. Il finit en 1557, le 6 janvier, que D. Diegue d'Almagro espagnol obligea l'Inca Manco à se soumettre au roi d'Espagne. Depuis ce tems le Pérou est habité par des Espagnols créoles, et par des Indiens naturels du pays, dont une partie qui a embrassé le christianisme est sujette du Roi d'Espagne : l'autre est idolâtre et indépendante. — Le Pérou est divisé en trois audiences, savoir celles de Quito, de Lima et de la Plata. — Il est gouverné par un vice-roi, et Lima est la capitale de tout le pays.

Lima, situé dans une vaste plaine sur une petite rivière près de la mer, est une grande et superbe ville. Elle fut bâtie en 1535 par Fr. Pizare, sous Charles V, roi de Castille. Les tremblemens de terre y sont fréquens, et celui du 26 octobre 1746 la détruisit presqu'entièrement. Les moines et les religieuses occupent au moins un quart de cette grande ville. Le vice-roi qui y fait sa résidence, a un pouvoir absolu, mais son gouvernenement ne dure que sept ans. — En 1682 on découvrit à Lima des marques de ses richesses immenses lors de l'entrée qu'y fit le duc de la Plata. — Les rues des deux quartiers où devoit passer le duc, furent pavées de lingots d'argent quintés.

Les femmes créoles du Pérou passent pour les plus belles du monde : la plupart, principalement celles de Lima, ont les yeux brillans, une

peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur et de vie, une taille moyenne et bien prise, un pied mieux fait et plus petit que celui des Espagnoles même; des cheveux épais et noirs qui flottent comme au hasard et sans ornement sur les épaules et un sein d'albâtre. Tant de graces naturelles sont relevées par tout ce que l'art a pu y ajouter : c'est la plus grande somptuosité dans les vêtemens : c'est une profusion sans bornes de perles et de diamans dans toutes les espèces de parures où il est possible de les faire entrer. On met une sorte de grandeur et de dignité à laisser égarer ou détruire ces objets précieux. Une femme, même sans titres et sans noblesse, ne se montre presque jamais en public qu'avec des étoffes d'or et des pierreries. Elle ne sort que suivie de trois ou quatre esclaves, la plupart mulâtresses en livrée comme les laquais, en dentelles comme leur maîtresse.

Le goût de la musique, répandu dans tout le Pérou, se change en passion dans la capitale. Ses murs ne retentissent que de chansons et de concerts, de voix et d'instrumens. Les bals sont fréquens : on y danse avec une légèreté surprenante : mais on néglige trop les graces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds et sur-tout aux inflexions du corps.

Tels sont les plaisirs que les femmes, toutes vêtues d'une manière plus élégante que modeste, goûtent et répandent dans Lima, aux dépens même de la fortune de leurs maris. Mais c'est particulièrement dans les salons délicieux où elles reçoivent compagnie, qu'on les trouve séduisantes. Là, nonchalament couchées sur une estrade qui a un demi-pied d'élévation et cinq ou six pieds de large, sur des tapis et des carreaux superbes, elles coulent des jours tranquilles dans un charmant repos. Les hommes qu'elles admettent à leur conversation s'assèyent à quelque distance, lorsqu'une grande familiarité ne les appelle point jusqu'à l'estrade, qui est comme le sanctuaire du culte et de l'idole. Cependant ces divinités aiment mieux y être libres que fières; et bannissant le cérémonial, elles jouent de la harpe ou de la guittare, chantent même et dansent quand on les en prie.



[illegible]

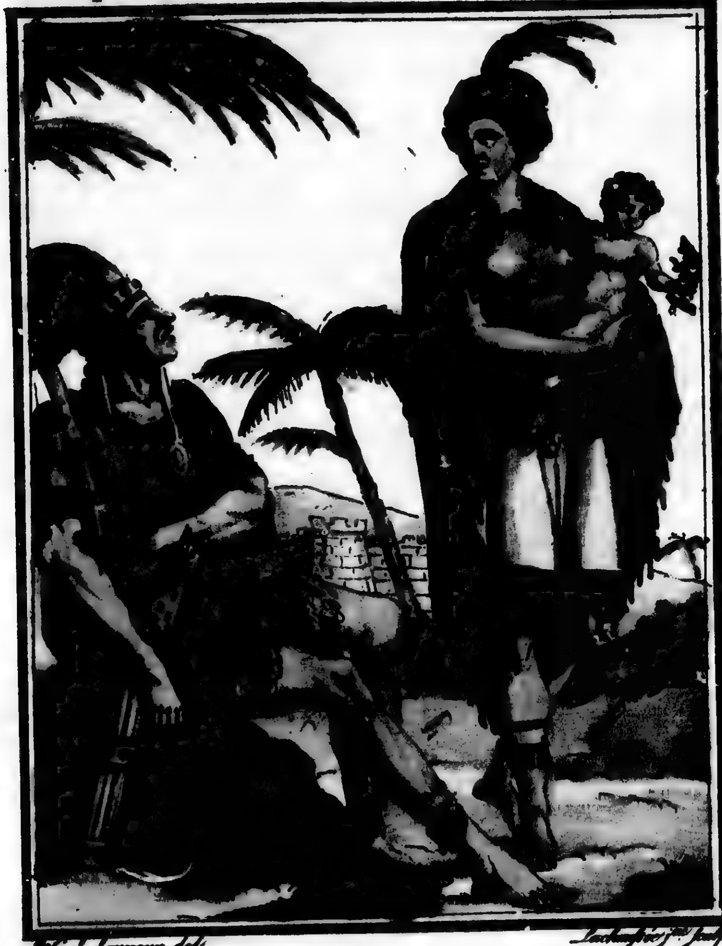
[illegible]

[illegible]

[illegible] du beau monde. Alors c'est [illegible] elles [illegible] compagnie, [illegible]

[illegible]

Amérique Meri. L'An 1806 Posses. Espag.



J.G.S. Sauveur del Lachaussée j.ne sculp

Homme et Femme du Perou



Amer. Mer. L'An 1806. Libres



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne Sculp.

Amazône d'Afrique.

Guerriere de la riviere des Amazônes.

Habitans d'Oonolaska.

L'ISLE d'Oonolaska est située dans la mer du Sud, vers le cinquante-quatrième degré de longitude, et le cent-quatre-vingt-quinzième de latitude.

L'air y est extrêmement froid, et les Européens ne le supportent que très-difficilement; des volcans, placés sur la partie la plus élevée de l'isle, exhalent une fumée empestée, qui donne une teinte noire à tous les côteaux qui les environnent; la rigueur du froid, la putréfaction de l'air ajoutent à la stérilité du sol, et les infortunés habitans d'Oonolaska, privés pour ainsi dire de toute substance végétale, sont réduits à la chair de quelques oiseaux et de poissons. Ils ne savent pas l'art de changer, par la variété des assaisonnemens, le goût de ces alimens; à peine daignent-ils seulement les faire cuire ou griller; la plupart du tems ils mangent le poisson cru, comme nous mangeons en Europe les huîtres.

La rareté du bois, qui ne croît point dans leur isle, mais que les flots jettent en petite quantité sur leurs côtes, les réduit sans doute à cette triste nécessité. Leurs cabanes, sans appui, sans charpente, sont creusées sous terre; et des branchages de plantes marines, des herbes sèches, de longues arrêtes de poisson en forment la toîture.

Dans le centre de cette malheureuse habitation, une pierre creuse, garnie d'huile, fournit, à l'aide de quelques brins d'herbes sèches une lueur vacillante et une foible chaleur: toute la famille se passe de main en main cette espèce de lampe, et chacun se réchauffe en la tenant quelques momens entre ses jambes.

Lorsque la foible flamme d'une lampe aussi imparfaite s'éteint, ces infortunés insulaires poussent des cris affreux, et se croyent perdus; accablés de tous les maux à-la-fois, ils sont privés des avantages que nous tirons des cailloux inflammables, et ils y suppléent imparfaitement par le frottement de deux petits morceaux de bois qui s'enflamment, à l'aide d'un peu de soufre et d'un long travail.

Avec un air sérieux, et un front qui semble craindre de se dérider, ils sont cependant toujours dans les fêtes et dans les plaisirs: cette habitation infecte est pour eux le séjour des danses. Ils y dansent, ils font

des tours de souplesse ; l'extinction du feu est le seul malheur qu'ils redoutent, et la première étincelle qui sort du bois frotté est pour eux le signal des danses et des chants.

Cantonnés dans l'intérieur de leurs habitations, ils sont tout entiers à l'amour et aux soins domestiques. Les voyageurs ont été étonnés de trouver chez un peuple sauvage autant d'égard et d'attachement pour les femmes et les enfans.

Le commerce qu'ils entretiennent avec quelques comptoirs Russes établis sur leurs côtes, est leur principale occupation ; l'huile de poisson, le plumage de quelques oiseaux sont les seules richesses qu'ils puissent offrir à leurs maîtres, et le tabac est le prix de tout ce qu'ils apportent aux comptoirs.

La pêche emploie aussi quelques-uns de leur moment, et est la première source de leur subsistance.

Leurs canots, à-peu-près semblables à tous ceux de la mer du sud, sont cependant infiniment plus petits ; ils peuvent porter deux hommes ; l'un, couché dans le fond, sert de leste au bateau, tandis que l'autre travaille en pêche : ils se relayent de tems à autres, et entreprennent de cette manière des voyages qui durent plusieurs jours.

Cook dans ses derniers voyages a relâché sur les côtes d'Oonolaska ; plusieurs pirogues vinrent à sa rencontre, et lui apportèrent une petite boëte de fer-blanc, qu'il ouvrit avec empressement : quel fut son étonnement de recevoir, dans un pays qu'il ne croyoit habité que par des sauvages, une lettre écrite en caractères européens ; il reconnut facilement la langue russe, et reçut bientôt à son bord les directeurs du comptoir de cette nation, qui, instruits de son arrivée, lui avoient écrit pour l'inviter à passer quelques jours à Oonolaska.

Son séjour dans ces parages, et les savantes observations qu'il a faites nous ont donné les premières notions du caractère et des mœurs de ces insulaires qui, mieux approfondis par la suite, fourniront peut-être aux voyageurs les moyens d'adoucir leur misère.



J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.r sculp.

Habitants d'Oonolaska.

Habitans des Iles Marquises.

Les Iles Marquises furent découvertes en 1595 par Mindana, capitaine espagnol. Elles sont au nombre de cinq, la *Dominica*, *Sainte-Christine*, l'île de *Hood*, *Santo-Pedro*, et la *Magdalena*. Elles forment un petit archipel qui s'étend sous les neuviéme et huitième degrés de latitude, et du cent trente-huitième au cent trente-neuvième degré de longitude Ouest.

Celle de *Sainte-Christine* n'offre point de plaines pareilles à celles qui embellissent les îles de la *Société;* cependant on y remarque avec satisfaction des vallées remplies de forêts, et des plantations d'une charmante verdure.

L'île de *Hood*, la plus septentrionale, gît par neuf degrés de latitude Sud, et treize degrés Nord-Ouest; *Santo-Pedro*, qui a environ trois lieues de tour, est à quatre lieues et demie de l'extrémité orientale de la *Dominica*: on n'a pu savoir si cette île est déserte, la nature n'y a pas répandu ses largesses avec trop de profusion. La position de *la Magdalena* est à-peu-près dix degrés de latitude et cent trente-trois degrés de longitude. Ces îles ont été visitées par plusieurs Européens qui ont toujours vécu en bonne intelligence avec les insulaires.

Les arbres, les plantes et les autres productions de ces îles sont à-peu-près les mêmes qu'à Taïti et aux îles de la *Société;* on y trouve des cochons, des volailles, des plantains, des ignames, quelques racines, et une petite quantité de fruits à pains et de noix de cocos.

Le capitaine Cook qui a parcouru ces parages, se procurait avec des clous ces différens objets; mais les insulaires n'attachaient nul prix aux grains de verre, aux miroirs et autres bagatelles pareilles, si recherchées aux îles de la *Société;* les clous même perdaient beaucoup de leur valeur.

Les habitans des *Marquises*, dit le capitaine Cook, sont la plus belle

race des habitans de cette mer: ils surpassent toutes les autres nations par la régularité de leurs traits et leur taille avantageuse ; cependant la ressemblance de leur langage à celui que parlent les naturels de Taïti et de la *Société*, prouve qu'ils ont une même origine : les hommes sont souvent tatoués de la tête aux pieds, et portent différentes figures, arrangées suivant les caprices de leur imagination plutôt que suivant la coutume.

La plupart des hommes seraient entièrement nuds sans une espèce de petite jupe qu'ils portent; ce simple vêtement suffit au climat et satisfait la modestie. Les femmes sont vêtues d'une pièce d'étoffe qui enveloppe les reins en forme de jupon, descend au-dessous du milieu de la jambe, et quelquefois d'un manteau flottant qui couvre les épaules. La principale parure de tête des hommes est une espèce de diadême, artistement fait des fibres de la gousse d'une noix de cocos; il présente audevant une coquille de nacre de perle arrondie, et par-dessus cette première, une seconde plus petite, d'une très-belle écaille de tortue, trouée de différentes manières curieuses; au centre de cette seconde, il y a un troisième morceau rond de nacre de perle, à-peu-près de la grandeur d'un demi écu, et enfin un quatrième morceau d'écaille de tortue peint. Cet ornement pare ordinairement leur front; mais quelques-uns le portent aussi de chaque côté, alors il est fait de plus petites pièces. Tous ces diadêmes sont embellis des plumes de la queue des coqs et des oiseaux du Tropique, de façon qu'elles forment un joli panache; ils mettent autour de leur col un colier de bois léger, dont le côté supérieur et antérieur est couvert de petits pois rouges qui y sont colés avec de la gomme: ils garnissent aussi leurs jambes de touffes de cheveux attachés à un cordon; souvent au lieu des cheveux, ils emploient des plumes courtes, mais on aperçoit rarement sur la même personne tous les ornemens dont je viens de parler; il n'y a ordinairement que le chef qui porte tout cet attirail.

Leurs habitations sont placées dans les vallées, sur les côtés des collines, et près de leurs plantations; elles sont construites de la même manière qu'à Taïti; mais elles sont beaucoup moins bonnes et seulement couvertes de feuilles d'arbres à pain. La plupart sont bâties sur un pavé de pierres, et élevées un peu au-dessus du niveau du terrain; il y a

aussi de semblables pavés près de leurs maisons, ils vont s'y asseoir et s'y récréer.

On ne trouve nulle part de fruits à pain aussi gros et aussi délicieux que les leurs; le seul défaut qu'on puisse leur reprocher, c'est d'être un peu trop sucrés.

Ce peuple est moins propre dans ses repas que les Taïtiens; leur cuisine est sale; d'ailleurs ils apprêtent les cochons et les volailles dans un four de pierres chaudes, comme aux îles de la *Société;* ils grillent sur le feu les fruits et les racines; et après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent, avec de l'eau, dans une auge où les hommes et les cochons mangent tout-à-la-fois.

Leurs massues et leurs piques ressemblent à celles de Taïti; elles sont un peu mieux faites: ils ont aussi des frondes avec lesquelles ils jettent fort loin des pierres; mais ils manquent d'adresse, et rarement ils touchent le but.

Leurs pirogues sont de bois et de l'écorce d'un arbre qui croît près de la mer en grande abondance, très-propre à cet usage: elles ont de 16 à 20 pieds de long, et environ 15 pouces de large; deux bouts solides forment l'avant et l'arrière; l'arrière s'élève ou se courbe un peu, mais dans une direction irrégulière, et finit en pointe; l'avant se projette horizontalement, et offre la ressemblance grossière d'un visage humain sculpté.

On ne remarque dans l'île d'autres quadrupèdes que les cochons: les coqs et les poules sont les seuls animaux apprivoisés; cependant les bois paraissent remplis de petits oiseaux d'un très-joli plumage.

Ces insulaires sont doux et paisibles, mais méfians comme presque tous les Sauvages. Ils se montrent affables, civils et hospitaliers, mais avec cette légèreté naturelle aux nations qui habitent entre les Tropiques, et qui constitue leur caractère. Ils vivent entr'eux fort unis, et il paraît que leur gouvernement civil est à-peu-près le même que celui des îles de la *Société* ou des *Amis*. Chaque île a son chef ou roi. On ne remarque point aux *Marquises* l'opulence et le luxe, la profusion d'alimens, la quantité et la variété d'étoffes dont jouissent les Taïtiens; mais ces insulaires ont le nécessaire: ils sont tous égaux, actifs, bien portans, et rien ne peut les priver de ce qui fait leur bonheur. Les Taïtiens ont plus d'ai-

sance, ils sont peut-être plus habiles dans les arts, et mènent peut-être une vie plus raffinée, mais ils ont perdu leur egalité primitive; une partie vit des travaux de l'autre, et des maladies les punissent déjà de leurs excès.

Les voyageurs qui ont abordé ces îles, ne virent aucune des femmes qui les habitent venir à bord, ni vendre des denrées sur le rivage. De loin ils en aperçurent de tems en tems quelques-unes; ainsi on ne sait rien sur leur caractère et leurs mœurs. Elles paraissent ne pas jouir de la même liberté et des mêmes agrémens que celles des îles de la *Société* et des *Amis*; elles ne sont pas heureuses, si leurs maris ne joignent la jalousie au peu de cas que presque tous les insulaires font de leurs femmes. Dans le peu de femmes qui s'exposent aux regards de nos navigateurs, on distingua une physionomie douce et intéressante. Tout leur corps parut être de la proportion la plus parfaite; leurs mains, leurs épaules, leurs seins étaient d'une conformation charmante, et leur taille égalait celle des hommes de moyenne stature.

Les habitans des îles *Marquises* sont trompeurs dans le commerce, et ont montré une forte inclination pour le vol; cependant le premier coup de fusil tiré, qui tua malheureusement l'un d'eux, contre l'intention du capitaine qui ne voulait qu'effrayer le voleur fuyant de toutes ses forces, après avoir pris un chandelier, les rendit plus circonspects.

L'habitude où ils sont d'avoir presque toujours leurs armes à la main, annonce que les différentes peuplades de ces îles ont souvent la guerre entr'elles, et se tiennent toujours en garde contre toute surprise et invasion de leur part.

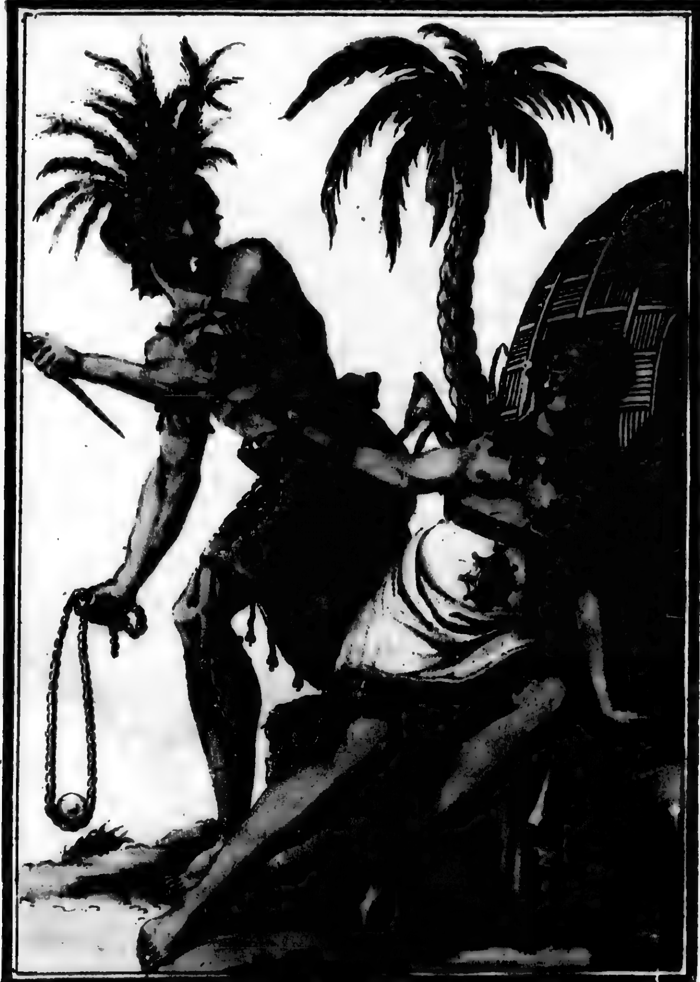


[illegible] crément peut-être [illegible] une partie [illegible] les ponissent [illegible]

[illegible] des femmes [illegible] le rivage. De [illegible] ainsi on ne sait rien [illegible] Elles paraissent ne pas jouir de la même [illegible] que celles des îles de la *Société* et des [illegible] leurs maris ne joignent la jalousie [illegible] de leurs femmes. [illegible] ces navigateurs, [illegible] Tout leur corps [illegible] leurs mains, leurs [illegible] charmante, [illegible] statues.

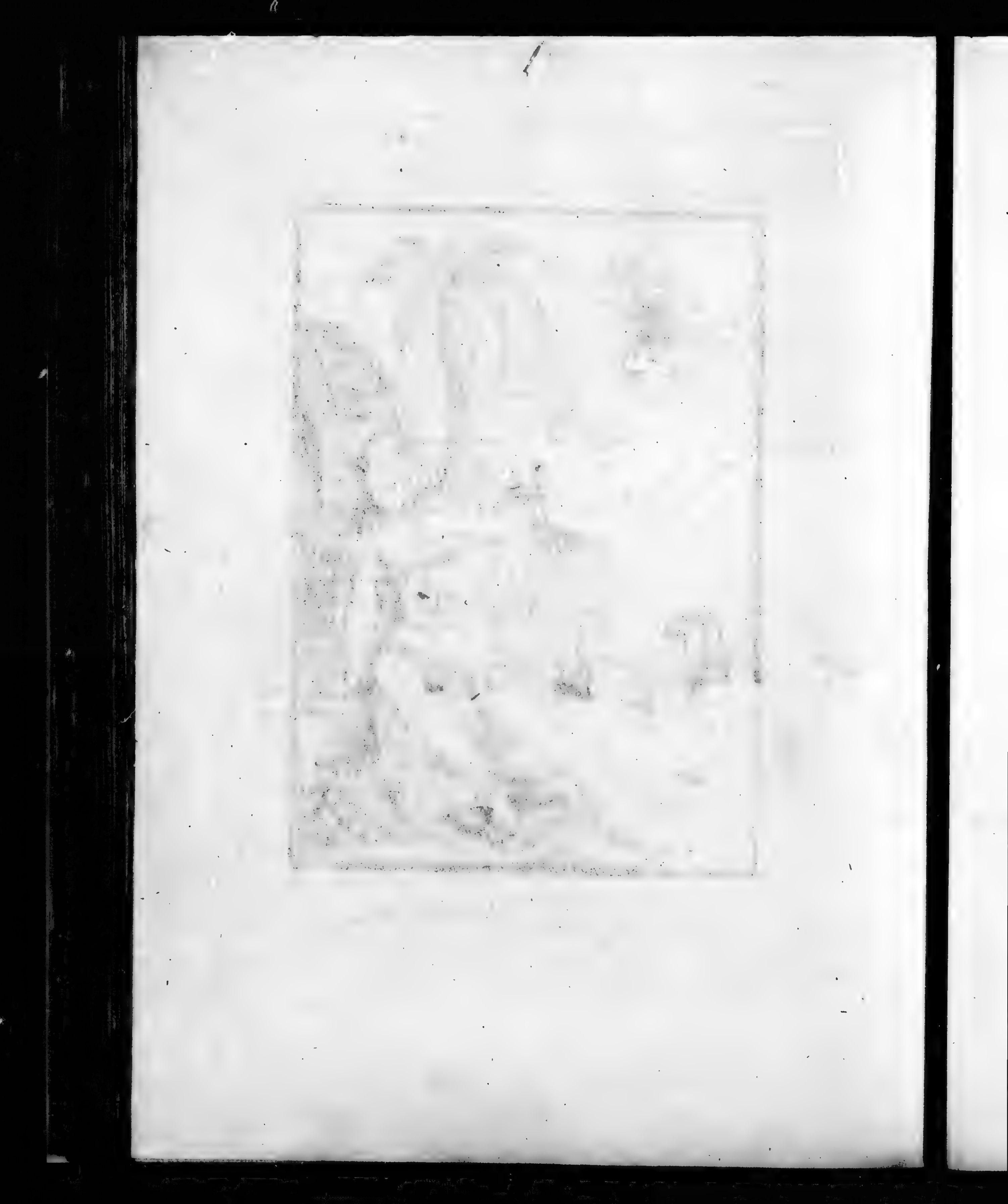
[illegible] cependant [illegible] l'un d'eux, contre l'intention [illegible] le voleur fuyant de toutes ses forces [illegible] plus circonspects.

[illegible] presque toujours leurs armes à la main [illegible] surprise [illegible]



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme & femme des Iles Marquises.



Habitants de Sainte-Christine.

L'ILE Sainte-Christine est une des principales de celles qu'on nomme *îles Marquises*. Mindana, capitaine espagnol, les découvrit en 1595. Elles sont dans la mer du Sud.

Dès que Cook parut sur les côtes de cette île, il vit de toutes parts les naturels du pays s'avancer en poussant des cris de joie, et en offrant des fruits à pain et des noix de coco. On leur donna en échange des haches; mais on ne put jamais leur inspirer assez de confiance pour les engager à monter à bord du bâtiment. — Ils brûlaient cependant de faire une connaissance plus entière avec les Européens : aussi le lendemain, dès la pointe du jour, ils revinrent. Ils paraissaient avoir plus de confiance; mais, dans le fait, ils en avaient moins encore, puisqu'ils avaient eu la précaution de charger de pierres l'avant de leurs pirogues, et mis deux hommes armés de frondes, qui ne paraissaient qu'attendre l'ordre de leurs chefs pour attaquer l'équipage de Cook. De leur côté, les Anglais se mirent en garde en cas de besoin. Ce jour-là les Sauvages montèrent à bord, et firent des échanges. Cook et un sauvage de l'île de la Société, qui lui servait d'interprète, descendirent à terre, et firent le tour de l'île au milieu des naturels. — Le Roi de l'île se rendit, sur le midi, au lieu du débarquement. Sa présence fit retirer tous les insulaires. Il ordonna qu'on indiquât les sources d'eau, et qu'on apportât des vivres aux Européens. En un moment il fut obéi. Il fit aussi conduire le capitaine Cook dans l'intérieur de l'île.

A l'aspect des Européens, les femmes se cachèrent dans leurs cabanes ou s'enfuirent dans la forêt; mais bientôt elles revinrent, se plurent aux caresses des Anglais, et finirent par accorder tout ce qu'on parut desirer, et même avec une publicité qui prouverait presque que la pudeur est loin d'être, en ce lieu, la vertu native des femmes.

On trouve à Sainte-Christine les mêmes végétaux et les mêmes animaux qu'à Taïti, et aux îles de la Société; mais comme le sol y est plus fertile et l'air plus pur que dans toutes les îles de la mer du Sud, les arbres, les légumes, les volailles, les quadrupèdes, les poissons, et sur-tout les hommes y sont beaucoup plus forts et mieux proportionnés.

Cook ne resta que huit jours à Sainte-Christine, et c'est beaucoup trop

peu pour prendre une connaissance parfaite des mœurs d'un peuple qui n'a rien de nos manières, rien de nos idées, et dont la langue nous est tout à fait étrangère.

Les hommes, obligés de chercher une partie de leur subsistance dans la chasse et la pêche, sont toujours errants au milieu des forêts et sur les côtes. Ils n'ont d'autres armes que des haches de corail, la massue et la fronde. L'arc et la flèche, qui sont en quelque sorte les armes naturelles des hommes sans civilisation, leur sont absolument inconnues.

Les femmes ont les occupations les plus douces. L'intérieur du ménage les regarde, et c'est à elles d'élever les animaux domestiques et de cultiver les arbres à fruits, le cocotier et l'arbre à pain. — Les habitations sont toujours isolées, et environnées des plantes et des arbres utiles à la famille. La base de toutes les maisons est en pierres rouges, unies entre elles avec une terre grasse, et tout le tour de la maison est scellé en cailloux, pour écarter les eaux, et empêcher le mouvement des terres. Au dessus de ces pierres rouges on met du bois et des feuilles d'arbre à pain pour achever l'habitation.

Ils ont des pirogues qui ont seize à vingt pieds de long, et environ deux de large. Une voile de natte aide à la manœuvre; mais ce qu'on a peine à croire, c'est que ce sont des enfants de cinq à six ans qui les conduisent, et même les conduisent avec une adresse admirable. Cook a vu une de ces pirogues chargée de plusieurs insulaires, et conduite par un de ces enfants, céder enfin à l'impétuosité des vents, et chavirer: les insulaires effrayés poussaient des cris affreux; mais l'enfant, d'un air calme, saisit un des canots européens qui venaient porter du secours, y attache sa pirogue, grimpe au haut du mât, détache la voile, se remet en mer, et arrive à terre sans aucun accident.

qui
out

la
tes.
de.
des

ge
ver
ont
le.
vec
our
ces
ver

ux
à
t,
ces
s,
és
es
e,
à

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Ameriq Mer du Sud. L'An 1806. Sauvages.



J.G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme et Femme de Ste. Christine.

[illegible] [illegible] [illegible]

[illegible]

Habitans de l'isle de Tanna.

TANNA, l'une des isles de la mer du Sud, découvertes par le capitaine Cook, présente au premier apperçu un pays occupé par des monts et des vallées : la nature ne se montre nulle part plus belle ; la richesse de la terre y est prodigieuse. On y trouve le fruit à pain, les noix de cocos, l'igname, la patate, la figue, et un fruit pareil à l'orange. Les cannes à sucre et les ignames s'y rencontrent en plus grande quantité qu'à Taïti, et beaucoup plus grosses et meilleures.

Les seuls animaux domestiques qu'on trouve dans l'isle sont les cochons et les poules. Les oiseaux en général n'y sont pas si nombreux qu'aux isles de la Société.

Les habitans de Tanna vivent principalement du produit de la terre, et la mer contribue peu à leur subsistance : cela vient-il de ce que leur côte n'est pas poissonneuse, ou de la mal-adresse de leurs pêcheurs ? On ne voit dans l'isle aucune espèce de filets ; les habitans ne pêchent que le long du rivage de la mer, où ils épient le poisson qui passe pour le darder ; ils sont très-adroits à cet exercice. Le poisson, au reste, y est abondant et varié ; on y trouve des mulets, des brochets du Brésil, des dauphins, des perroquets de mer, des raies, des goulus, etc.

Le capitaine Cook crut d'abord que les naturels de cette isle étoient un mélange des habitans des isles des Amis et de Mallicolo ; mais en les observant plus particulièrement, il fut convaincu qu'ils n'ont presque aucune affinité ni avec les uns, ni avec les autres.

Les insulaires de Tanna sont d'une belle stature et minces de taille ; ils ont les membres maigres, et on en voit peu de gros ou de robustes. On ne remarque pas en eux ces beaux traits si communs parmi les insulaires des isles de la Société, des Amis et des Marquises. Ils sont pleins de vivacité et de feu ; ils ont le nez large, la physionomie de la plupart est ouverte, quelques-uns cependant l'ont mauvaise. Ils sont comme les peuples des Tropiques, agiles et dispos : ils excellent à manier leurs

armes, et montrent de l'aversion pour le travail : leur penchant pour l'oisiveté se manifeste par la manière indigne dont ils traitent leurs femmes; elles leur servent de bêtes de somme. Les femmes de cette contrée, sans être belles, sont assez jolies pour les habitans, et le sont même trop pour l'usage qu'ils en font. Elles sont grandes, et s'enveloppent les reins de feuilles et d'herbes plus ou moins longues, suivant leur âge. Les jeunes filles d'environ quinze à vingt ans ont les traits fort agréables et un sourire touchant. Elles ont les formes sveltes, les bras d'une délicatesse particulière et le sein rond et plein : leurs cheveux bouclés flottent sur leurs têtes, ou bien sont retenus avec une tresse faite en feuillage. Elles portent de larges anneaux d'écaille de tortue à leurs oreilles : la quantité de leurs ornemens s'accroît avec l'âge, et les plus vieilles sont couvertes de colliers, de pendans d'oreilles et de bracelets. Elles ont une soumission aveugle aux moindres volontés des hommes, qui devroient bien les dédommager de cette obéissance par une meilleure conduite envers elles.

Les armes défensives des habitans de Tanna sont l'arc et la pique, dont ils se servent avec beaucoup de dextérité. — La massue et la lance leur sont encore familières : ils sont souvent en guerre avec leurs voisins; ils mangent leurs captifs et la circoncision est pratiquée chez eux.

Ces peuples aiment passionnément la musique, et se plaisent infiniment à chanter. — Leurs instrumens de musique sont les mêmes qu'à Taïti.

Ils laissent croître leur barbe : ils séparent leurs cheveux en petites mèches, autour desquelles ils roulent l'écorce d'une plante déliée jusqu'à un pouce de l'extrémité; et à mesure que les cheveux croissent, ils continuent de rouler l'écorce autour, ce qui produit l'effet de plusieurs cordelettes.

Si l'esprit de vengeance est très-vif parmi les insulaires de Tanna, il faut convenir aussi que la bienveillance n'est pas bannie de leurs cœurs. Comme la guerre trouble leur vie, ils sont toujours en méfiance; mais dès qu'ils sont convaincus des intentions pacifiques, ils se livrent à leur véritable caractère; et lorsqu'ils donnent quelque chose, ils ne veulent point recevoir d'échanges. — Ils aiment à exercer l'hospitalité.



[illegible] pour le travail [illegible] leur permet [illegible] par la manière indigne dont ils traitent [illegible] de bêtes de somme. Les femmes de [illegible] pour les [illegible] sont [illegible] quinze à vingt ans ont [illegible] formes [illegible] leurs cheveux [illegible]

[illegible] la musique [illegible]

[illegible]

J. G. St. Sauveur del.   Lachaussée j.e Sculp.

Homme et femme de l'Isle de Tanna

Habitans de la Nouvelle Zélande.

La nouvelle Zélande est située en Amérique vers le 48e. degré de latitude sud, et le 181e. de longitude. Les montagnes y sont très-élevées, mais couvertes de bois touffus; les vallées y forment des gorges étroites, mais arrosées par de nombreux ruisseaux d'eau douce; le sol y est léger, mais fertile, et s'il est peu chargé de fruits, il n'en faut accuser que l'ignorance et la paresse des insulaires.

On y voit cependant une partie des arbres qui croissent dans les isles de la mer du Sud: les ignames, les citrouilles, les patates y sont très-communs, parce qu'ils y naissent sans culture; et ce n'est pas sans étonnement qu'on voit ce peuple qui dédaigne de cultiver les plantes propres à sa nourriture, prodiguer ses soins à une espèce de chanvre avec lequel il fabrique ses vêtemens.

On rencontre peu de quadrupèdes dans la nouvelle Zélande, on n'y voit que des chiens domestiques et des rats.

L'air et la mer sont moins déserts, les canards, les cormorans, la chouette, la pintade, la caille, le faucon sont très-communs dans ces isles.

Les insulaires ont en général la taille plus haute et mieux proportionnée que la plupart des Européens; leur peau naturellement blanche est brunie par l'ardeur du soleil; ils ont tous les cheveux, la barbe d'un noir foncé, auquel une onction fréquente d'huile donne un éclat dégoûtant.

C'est sur le visage principalement que les Zélandais déployent tout leur goût pour la peinture; ils se font avec une arête de poisson des sillons profonds d'une ou deux lignes, et d'une largeur parfaitement égale: le fond de ces sillons est noirci, le bord en est dentelé et rouge.

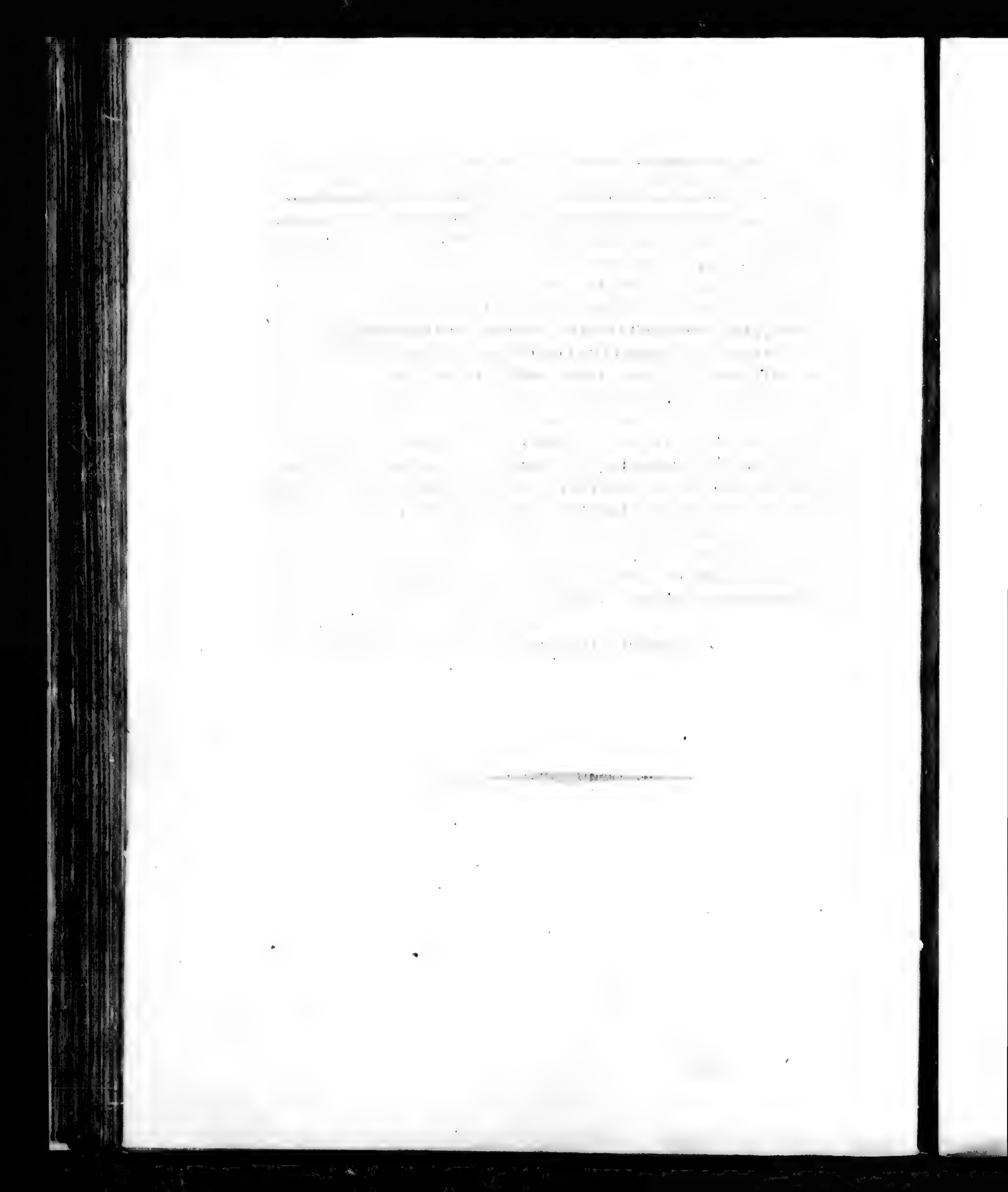
Par-dessus ces premiers sillons, qui descendent de l'œil au menton, et du haut en bas du nez, ils en forment d'autres plus larges et en forme de spirale.

Les femmes dont tous les goûts semblent opposés à ceux des Euro-

péennes, se peignent les lèvres en noir et les sourcils en rouge; comme ces couleurs sont incrustées à l'huile et toujours fraîches, un Européen qui embrasse une Zélandaise, en porte des traces presqu'ineffaçables. Les hommes laissent croître leur barbe et leur chevelure; ils les relèvent en boucles sur le sommet de la tête avec une arête de poisson : les femmes portent au contraire leur chevelure longue et flottante sur les épaules : en général chez ce peuple qui semble en tout l'opposé des autres nations, les femmes s'occupent moins de leur parure que les hommes. Les uns et les autres portent comme tous les sauvages de nombreux pendans à la partie inférieure du nez; ils se pratiquent sur-tout aux oreilles un trou, dans lequel on peut aisément passer le doigt, et ils les alongent par le poids des ornemens au point que chez quelques-uns elles touchent les épaules. Leurs vêtemens ordinaires tiennent le milieu entre le jonc et l'étoffe; ils sont composés de plusieurs feuilles de chanvre, ces feuilles sont entrelacées comme les fils d'une toile, et ressemblent assez aux tapis de paille. Une pièce de cette étoffe, longue d'environ cinq pieds, est attachée sur les épaules et leur sert de manteau; une autre roulée autour des reins descend jusques sur les pieds, enfin une ceinture couvre les parties naturelles.

Cet habit est commun aux hommes et aux femmes.







J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme & femme de la Nouvelle Zelande

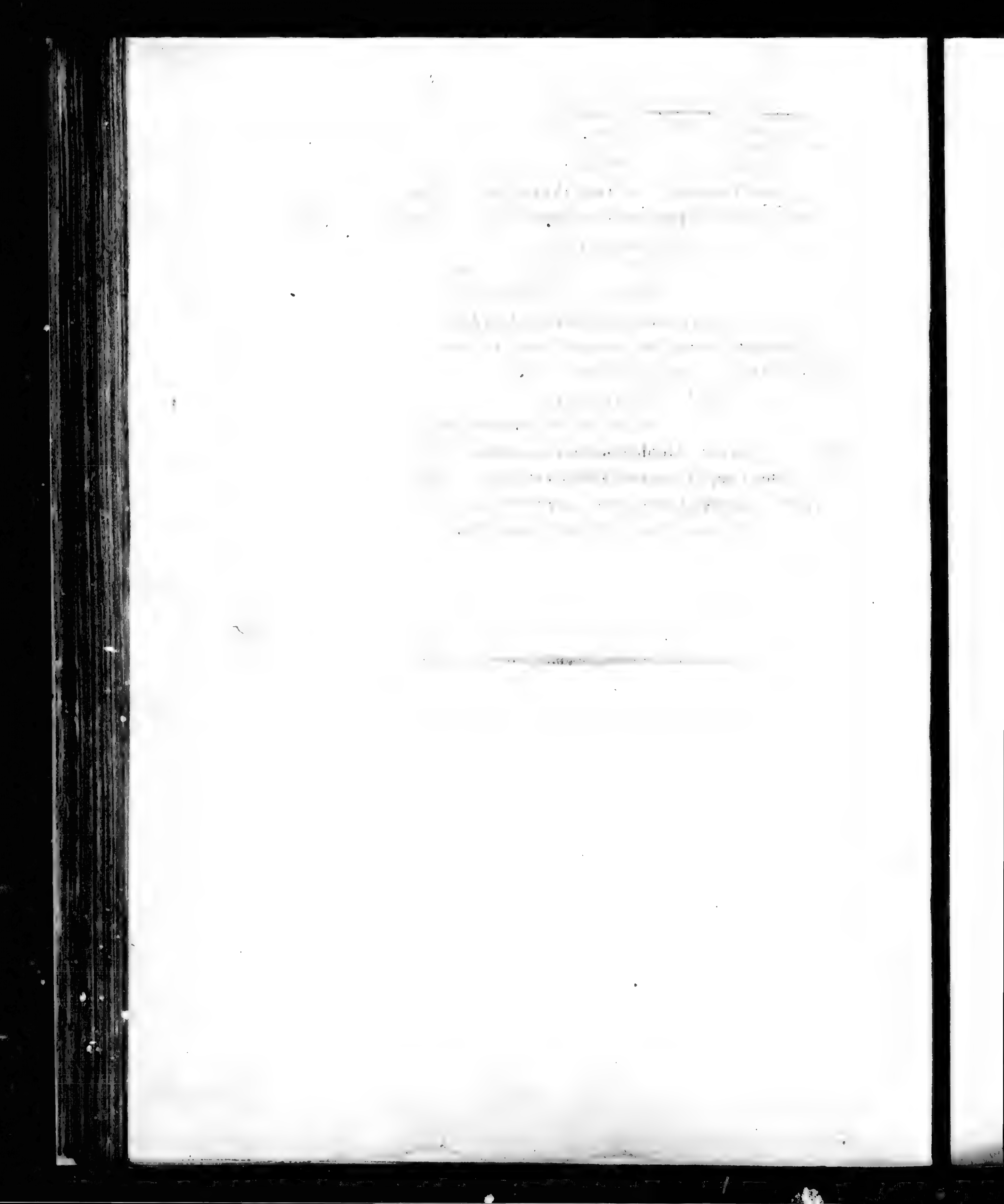
Habitans de l'Isle de Pâques.

L'ISLE de Pâques est située dans la mer du Sud, vers le 25e degré de latitude sud, et le 109e de longitude ouest. Elle est peu étendue, mais tellement élevée, qu'elle forme dans le lointain une montagne, dont la cime semble se perdre dans les nues. Des rochers très-difficiles à éviter l'environnent de toutes parts, et en rendent l'abord très-dangereux. Le sol de l'île est une espèce de grève brillante, rétive à la culture, et dans laquelle on parvient à peine à élever quelques arbres. Les plaines et les montagnes ne sont peuplées de presqu'aucuns des animaux que l'on trouve dans les autres îles de la mer du Sud. Le rat est le seul quadrupède que l'on y rencontre. L'air brûlant de cette île, le petit nombre des abris dont elle est couverte, la hauteur prodigieuse de ses côtes, en ont banni tous les oiseaux de mer, et l'on y voit à peine quelques hirondelles. La mer, qui semblerait devoir être la seule ressource de ces malheureux insulaires, est encore plus avare de ses richesses; sa côte ne produit que peu de poissons: aussi c'est peut-être à cette disette presque totale qu'il faut attribuer le peu de population de cette île. Elle a quinze lieues de circonférence, et contient tout au plus cinq cents habitans. Ces insulaires paraissent être de la grande famille éparse sur toutes les terres de la mer du Sud: ils sont d'une taille peu élevée, leur physionomie est assez agréable; leurs cheveux sont noirs; ils sont très-légers à la course, et d'une vivacité qui contraste parfaitement avec le caractère de leurs

voisins les Zélandais. Le costume de ces peuples ressemble assez celui des Taïtiens. Ils portent sur leurs épaules un manteau d'écorce; une ceinture fixée autour de leurs reins porte une espèce de jupe en filet, dont les mailles sont trop larges pour rien cacher à la vue : ils ont tous sur la tête une espèce de corbeille garnie de plumes : tout leur corps est tatoué comme celui des Zélandais. Ces insulaires attachent probablement une idée de beauté à la longueur des oreilles, car ils les ont tous pendantes sur les épaules, et percées d'un trou qui sert à les alonger.

Les chefs, les prêtres, les souverains de la nation portent le même costume. La couleur jaune de leurs habits, et un bâton qu'ils ont à la main, sont leurs seules marques de distinction.

Les habitations de ces insulaires sont sans doute, en partie, situées dans les souterrains, et sous les rochers caverneux que contient cette île, car les voyageurs n'ont découvert, sur toute la surface du pays, qu'une douzaine de petites huttes, dont chacune pourrait à peine contenir un homme.





J. G. S. Sasseur Del. Mirelle j.e Sculp.

Homme & Femme de l'Isle de Pâques.

Habitans d'Otahiti.

L'ISLE d'Otahiti est située dans la mer du Sud, vers le cent quarante-neuvième degré de longitude septentrionale; des rochers de corail l'entourent de toutes parts, et forment plusieurs petites bayes, dans lesquelles les vaisseaux se trouvent à l'abri des vents et de l'agitation des flots.

La baye que les Européens ont appellé *Port-royal*, est la plus belle de toutes; et la montagne la plus élevée de l'isle, *la pointe Vénus*, l'indique de loin aux voyageurs.

La surface de l'isle est couverte de hautes montagnes, dont le sommet est chargé d'une multitude d'arbres à pains, les habitations sont situées à mi-côte, et les manufactures, les plantations sont dans le fond des vallées.

Les productions qui naissent dans les forêts ou dans les jardins des Otahitiens, sans culture, sans travail, sont les fruits à pain, les cocos, les bananes, les cannes à sucre, le salep. La nature est si prodigue de ses richesses dans cette fertile contrée, que les fruits y sont beaucoup moins précieux que le bois qui les porte et la feuille qui les accompagne; les forêts n'étant garnies que d'arbres fruitiers, le bois à brûler est la production la plus rare et la plus précieuse du pays; c'est la seule que les Otahitiens ayent vendue à nos voyageurs.

On ne voit dans toute cette isle que trois familles de quadrupèdes, les chiens, les cochons et les rats. Les oiseaux domestiques y sont très-nombreux; on y trouve le canard et le pigeon d'Europe. Il n'existe peut-être pas dans toute la mer du Sud une isle dont les côtes soient plus poissonneuses; c'est la principale richesse du pays, et la principale nourriture des habitans.

Les hommes sont généralement plus grands que les Européens; ils sont bien faits et très-forts. Les femmes de la classe supérieure sont aussi plus grandes que nos Européennes; mais les femmes du peuple sont d'une stature très-peu élevée.

Les habitations des Otahitiens sont très-agréables, et annoncent autant d'industrie que leur costume.

Situées dans le milieu des bois, elles y sont construites sous les arbres, et l'on y jouit d'une fraîcheur bien précieuse dans un pays si brûlant.

Autant les Otahitiens sont simples dans leurs mobiliers, autant ils sont recherchés dans leurs alimens; il est vrai que la fécondité de leur sol leur donne le droit d'être difficiles sur le choix de leur nourriture. Le fruit à pain, ainsi appellé, parce qu'ils le mangent en guise de pain, est la source de tous leurs repas. Dans la saison où le fruit à pain est sec, ils le remplacent par le fruit du plane, les bananes et le *mahie*. Ce sont les vieilles femmes qui font la pâte de mahie; cette opération est accompagnée de cérémonies superstitieuses, sans lesquelles ils croient fermement que le mahie ne pourroit se faire. Ils mangent avec ces fruits ou ces pâtes, du poisson ou de la volaille, des cochons, des chiens qu'ils nourrissent de végétaux, et qui ont la saveur du mouton en Europe. Tous ces alimens sont ou grillés sur des charbons, ou cuits dans un four souterrain, garni de toutes parts d'herbes odoriférantes. L'eau salée est la sauce universelle de tous ces ragoûts. Leur boisson habituelle est rarement l'eau, plus souvent le jus de la noix de coco, des bananes et du plane.

Un Otahitien croiroit se déshonorer, s'il admettoit son épouse à sa table: il la regarde comme une esclave, et son attachement excessif pour les plaisirs de l'amour ne diminue rien du mépris qu'il a pour sa compagne. La politesse et l'hospitalité, qui portent les Otahitiens à offrir aux étrangers tout ce qu'ils possèdent, s'étendent jusques à leurs femmes; c'étoit le présent le plus habituel que les chefs faisoient à nos voyageurs; c'étoit le principal objet du commerce que les insulaires formoient avec les matelots: des clous, des verroteries étoient le prix habituel de leurs plus jolies femmes; les maris les conduisoient eux-mêmes aux acquéreurs, faisoient l'éloge de leur beauté, et témoignoient sur-tout le desir qu'on s'en mît en possession en leur présence.

Ils supposoient à cet égard aux Européens des sentimens qu'ils avoient eux-mêmes; les plaisirs de l'amour se prennent publiquement, et forment la partie essentielle de toutes les fêtes et de tous les spectacles.

La religion des Otahitiens est tellement accompagnée de mystères, et les secrets en sont si particulièrement concentrés entre les chefs, qu'il n'a pas été possible aux Européens d'en prendre une connoissance bien précise.



[illegible] x de [illegible]

[illegible] croît en [illegible] comme [illegible] l'hospitalité, qui [illegible] habitans à [illegible] leur femme, c'est [illegible] aux voyageurs ; [illegible] formée avec les matelots [illegible] leurs plus jolies femmes [illegible] quelques [illegible] désir [illegible] en leur présence.

Ils [illegible] à cet [illegible] se [illegible] publiquement, et forment [illegible] de toutes les fêtes et de tous les spectacles.

[illegible] tellement [illegible] une connoissance bien précise.



J. G. St Sauveur del Lachaussée jne sculp

Homme & Femme d'Otahiti

Habitans des Isles Sandwick.

La mort du capitaine Cook a acquis aux isles de Sandwick une triste célébrité.

Cet illustre navigateur, auquel l'Europe doit la plus grande partie de ses découvertes dans la mer du Sud, voulut, en donnant à ce vaste Archipel le nom d'isles de Sandwick, immortaliser la mémoire du comte de Sandwick, son protecteur et son appui.

L'Archipel Sandwik s'étend en latitude du 18e. au 22e. degré Nord, et en longitude du 199e. au 208e. degré Est, et est composé de douze isles.

La population de ces isles s'élève à plus de quatre cents mille hommes.

Le climat de cet Archipel est en général plus tempéré que celui des autres isles de la mer du Sud.

L'air est peuplé d'une multitude innombrable d'oiseaux aquatiques; les oies, les poules d'eau, les pluviers sont très-communs sur les côtes, et les naturels attachent un grand prix à leur chair et à leur plumage.

On ne connoît dans l'Archipel Sandwick que trois espèces de quadrupèdes, les cochons, les chiens et les rats.

La manière qu'emploient ces sauvages pour cultiver la terre feroit honneur aux Européens.

Les morceaux de fer qui leur ont été laissés par les voyageurs forment le tranchant de leurs meilleurs outils et de leurs armes les plus précieuses. Quelques os tranchans de loup de mer servent de pointe à leurs lances et à leurs dards.

La pêche est une de leurs plus douces occupations; ils y trouvent tout-à-la-fois une récréation et une source intarissable de subsistances.

Ces insulaires virent arriver le capitaine Cook sur leurs côtes avec une joie et un respect qui alloient jusques à l'adoration.

Ils se précipitèrent dans leurs chaloupes, et montèrent sur son bord avec tant de promptitude, qu'il fut obligé de prier les chefs d'arrêter la multitude. Un geste de ce chef, nommé *Téréotabao*, dissipa sur-le-champ toute la foule.

Bientôt après on porta sur son bord des présens de toute espèce de fruits, de pain, des cochons, des chiens; il donna en échange des clous, des sabres et des miroirs.

Ce commerce et cette union ne tardèrent pas à être troublés par le penchant des insulaires à dérober tout ce qui se trouvoit à leur portée. On se fit d'abord un jeu de l'adresse avec laquelle plusieurs d'entr'eux occupoient un Européen, tandis qu'un autre employoit ce moment favorable pour lui dérober doucement son sabre, son pistolet ou son chapeau; mais bientôt le capitaine Cook crut devoir mettre un frein à ce brigandage.

On lui avoit enlevé ses pistolets et une boussole. Après les avoir inutilement réclamés, il crut devoir s'assurer du roi d'*Owhihée*, qu'il soupçonnoit d'avoir pris part à ce vol; il mit à terre un nombreux détachement de soldats de marine; il fit braquer les canons sur l'isle. Les naturels, peu effrayés de ces préparatifs et du bruit des canons, emmenèrent leurs femmes dans les forêts, se couvrirent de leurs nattes de combat, et attaquèrent en même tems les navires et le détachement européen.

L'artillerie eut bientôt renversé les pirogues; les soldats de marine poursuivoient les insulaires qu'ils avoient mis en déroute, et le capitaine Cook étoit sur le rivage et faisoit signe aux vaisseaux de cesser leurs feux, lorsqu'un des naturels, armé d'un poignard, l'en frappa et le poussa rudement dans la mer. L'équipage, qui avoit les yeux sur lui, poussa un cri de frayeur, et les insulaires, encouragés par la mort du capitaine Cook, pressèrent vivement les soldats de marine, qui furent obligés de regagner avec beaucoup de perte leurs chaloupes.

Ainsi périt ce grand homme, le plus habile navigateur de ce siècle, et avec lui se sont évanouies les plus précieuses découvertes, et l'espoir si important pour le commerce de trouver dans la mer du Sud un passage sous le pôle.

de
des

r le
tée.
eux
avo-
ha-
à ce

nu-
qu'il
éta-
Les
me-
de
nent

rine
aine
eurs
t le
lui,
t du
rent

cle,
poir
pas-

Amériq. Mérid. L'An 1806. Sauvages



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.r Sculp.

Homme & femme des Isles de Sandwick

Habitans des Iles Pelew.

Nous devons la découverte des îles Pelew au capitaine Wilson, commandant le paquebot l'Antelope, armé pour le compte de la compagnie anglaise des Indes-Orientales, partie de Macao le 10 juillet 1763. Elles sont situées dans la mer pacifique, entre le 5ᵉ. et le 9ᵉ. degré de latitude septentrionale, et le 147, 40 m., et le 153ᵉ. de longitude.

Il y fit naufrage un mois après son départ de Macao ; lui et ses compagnons d'infortune furent bien accueillis par les habitans du pays qui n'avoient pas encore vu d'Européens. Il trouva secours, assistance et hospitalité.

Il vit avec étonnement la ville de Pelew, et étudia avec soin les mœurs des habitans pendant le tems qu'il resta au milieu d'eux.

La ville de Pelew, qui est la principale résidence du roi, se trouve dans une autre île que celle où les Anglais avoient fait naufrage ; cette dernière est absolument inhabitée ; plusieurs autres petites îles, qui environnent celle de Pelew, sont également désertes et même stériles ; mais celles qui se trouvent le plus au nord ont des habitans soumis à des chefs alliés du roi de Pelew.

Ces îles sont couvertes d'arbres parmi lesquels les Anglais ne reconnurent que l'ébène, l'arbre à pain, le manilier, la canne à sucre, le limonier, l'oranger et le bétel : parmi les arbres qui paroissent particuliers à cette contrée, il en est dont la circonférence a plus de vingt-huit et trente pieds, et dont la moëlle forme une nourriture saine et abondante.

On ne voit d'autres quadrupèdes dans les îles Pelew que des rats d'un gris foncé et quelques chats si peu nombreux et si maigres, qu'ils ne paroissent pas naturels du pays où ils doivent avoir été portés par quelque canot des îles voisines qui y aura fait naufrage.

Les oiseaux domestiques ou sauvages y sont très-communs ; les poules y vivent au milieu des bois ; et avant l'arrivée des Anglais, jamais les

Insulaires n'avoient songé à s'en nourrir : dans le tems de la couvée ils recherchoient leurs œufs auxquels ils n'attachoient de prix que lorsque le petit poulet y étoit déjà formé.

Les pigeons sont très-nombreux aussi dans les forêts de Pelew ; mais les naturels ne connoissent point l'art de les tuer au vol ; ils enlèvent les petits dans le nid, les attachent par la patte à une corde au-devant de leurs maisons, et les nourrissent d'ignames.

Les côtes fourmillent de poissons de toute espèce : on en remarque sur-tout un qui a une longue corne sur la tête, et que les Anglais nomment Unicorne.

Dans toute l'étendue des îles Pelew on ne voit aucune rivière ; mais il il y a de belles fontaines et des étangs d'eau vive et douce dans lesquels on pêche des moules d'une grosseur prodigieuse.

A en juger par le nombre et la variété de ces productions, on croiroit que les alimens des Insulaires sont très-nombreux et très-variés ; leur nourriture est cependant très-bornée, et même en général peu agréable ; ils font griller leurs poissons sur le feu d'un bois odoriférant, ce qui les rend très-faciles à conserver, mais leur donne une odeur insupportable : tous les coquillages se mangent cruds : et les oiseaux qu'ils prennent très-jeunes, et qui sont conséquemment très-tendres, ne se cuisent qu'au soleil.

Leur boisson habituelle est l'eau douce mêlée avec un peu de sel, avec le sirop de palmier ou avec le jus de la canne à sucre ; quelquefois ils mêlent ensemble le sel, le sucre et une espèce de poire pour en composer une liqueur enivrante qu'ils aiment passionnément.

Les habitations de ces Insulaires sont ingénieusement construites, et annoncent beaucoup de goût pour les arts chez un peuple qui, n'ayant point de fer, a nécessairement des instrumens très-imparfaits ; des pilles de pierres taillées au sortir de la carrière avec des cailloux tranchans élèvent leurs maisons de quatre pieds au-dessus du sol ; deux rangs de bambous, rangés sur ces pilles, servent de plancher ; d'autres bambous, chevillés sur les premiers, forment les côtés de la maison, et un toit en feuilles de palmier deux fois aussi élevé que les murs latéraux couvre la maison : dans l'un des bouts, le plancher est percé, et le trou garni de pierres sert de foyer pour cuire les alimens et entretenir le

feu pendant toute la nuit ; au bout opposé, une planche tournante sur une canne de bambou sert de porte et de fenêtre. Les meubles qui garnissent l'intérieur de ces maisons sont fort simples, et cependant assez commodes : un petit panier, ouvrage des jeunes filles, est la possession la plus précieuse de chaque famille, et sert à transporter toutes les provisions ; des petites écuelles de bois de toutes les formes composent toute leur vaisselle ; des morceaux d'écaille de moule leur servent de couteaux, et ils fabriquent avec un os de poisson une fourchette dont la ressemblance avec les nôtres est frappante.

Les armes des habitans de Pelew sont foibles et paroissent plutôt destinées à la chasse qu'à la guerre ; leurs lances ont quelques pieds de long terminées par un os de poisson qui imitent absolument la forme d'un dard barbelé : ces lances, qu'ils dirigent avec beaucoup d'adresse, servent également dans les combats et à la pêche des gros poissons ; mais le plus souvent ils ne se servent que de la fronde qu'ils manient avec beaucoup de facilité.

L'habillement de ces Insulaires se ressent de la chaleur du climat ; il ne consiste pour les hommes que dans un petit pagne fort étroit : les femmes portent, au lieu de ce pagne, un petit tablier d'environ dix pouces de large, composé d'écorce d'arbres et de petites graines rouges.

Les chefs et les grands du royaume de Pelew n'ont pour marque distinctive qu'un os de poisson qu'ils portent autour du bras, ou des franges qu'ils attachent au bas de leurs jambes.

Les élégantes, les jeunes femmes se distinguent par leurs pendans d'oreilles, par les fleurs qu'elles portent dans des trous pratiqués à cette effet aux deux côtés du nez, et sur-tout par la noirceur de leurs dents ; le séneçon est une des plantes dont elles se servent pour en tenir la blancheur naturelle, et l'on ne peut dans ce pays avoir de prétentions à la beauté, si l'on n'a les dents noires comme l'ébène.

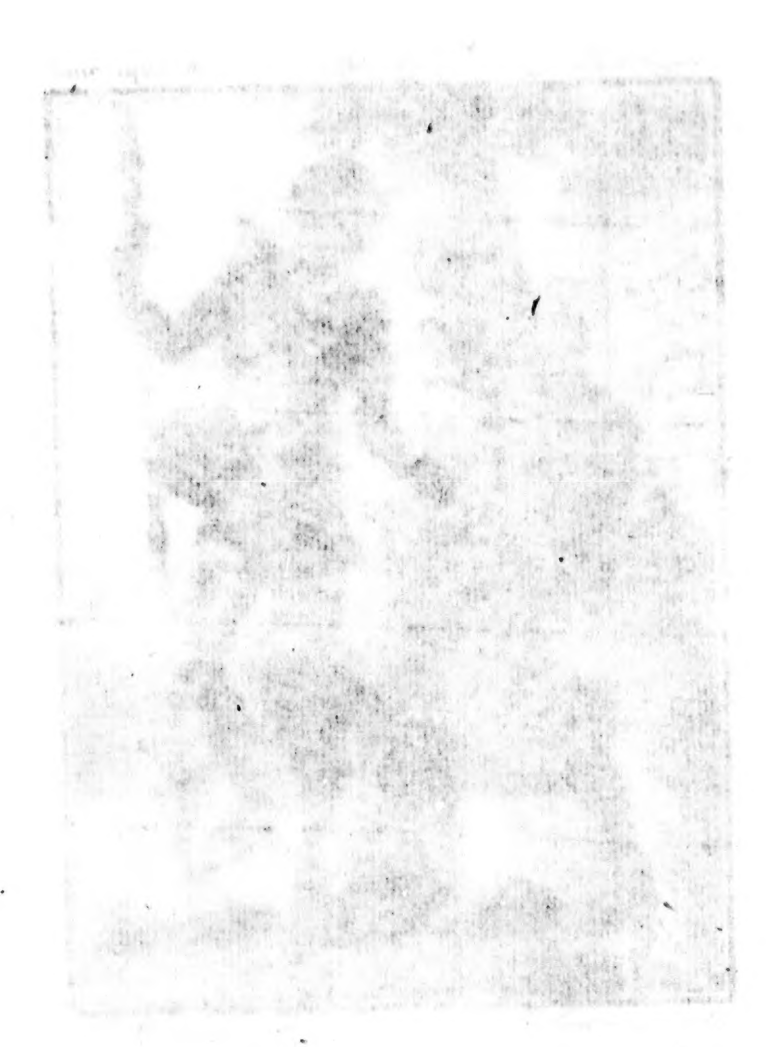
Sans avoir une religion déterminée, sans rendre aucun culte extérieur à la divinité, les habitans de Pelew ont cependant un respect inné pour *l'être puissant* : c'est le nom qu'ils donnent à la Divinité ; ils craignent aussi de tomber entre les mains de l'être terrible ; et si ces idées, qui sont les bases de toutes les religions, ne les conduisent à aucunes pratiques superstitieuses, du moins servent-elles de règles à toutes

leurs actions et leur inspirent-elles toutes les vertus qui semblent devoir rendre l'homme agréable à son créateur.

Les mœurs des habitans de Pelew sont véritablement celles de l'âge d'or : le monarque y est absolu ; mais il n'use de son autorité que pour le bonheur de ses sujets : les époux y ont plusieurs femmes, mais ils partagent absolument leurs caresses entr'elles, et prodiguent les égards et les soins les plus recherchés à celles qui se trouvent mères. La nation entière n'est qu'une grande famille, et chaque famille est une société d'amis dans laquelle on a de la peine à distinguer le chef.

Wilson, aidé de ses camarades, s'étant reconstruit un petit bâtiment des débris du sien, partit de ce pays après trois à quatre mois de séjour, et laissa l'inscription suivante :

Européens, que le hasard ou la tempête conduira sur ces bords : SALUT. *Le vaisseau l'Antelope de la compagnie des Indes, commandé par Wilson, a été perdu sur le recif que tu vois.... L'équipage y a construit un vaisseau sur lequel il est reparti le* 12 *novembre* 1783. *Rends, si tu le peux, aux bons habitans de ce pays, tout le bien qu'ils nous ont fait.*



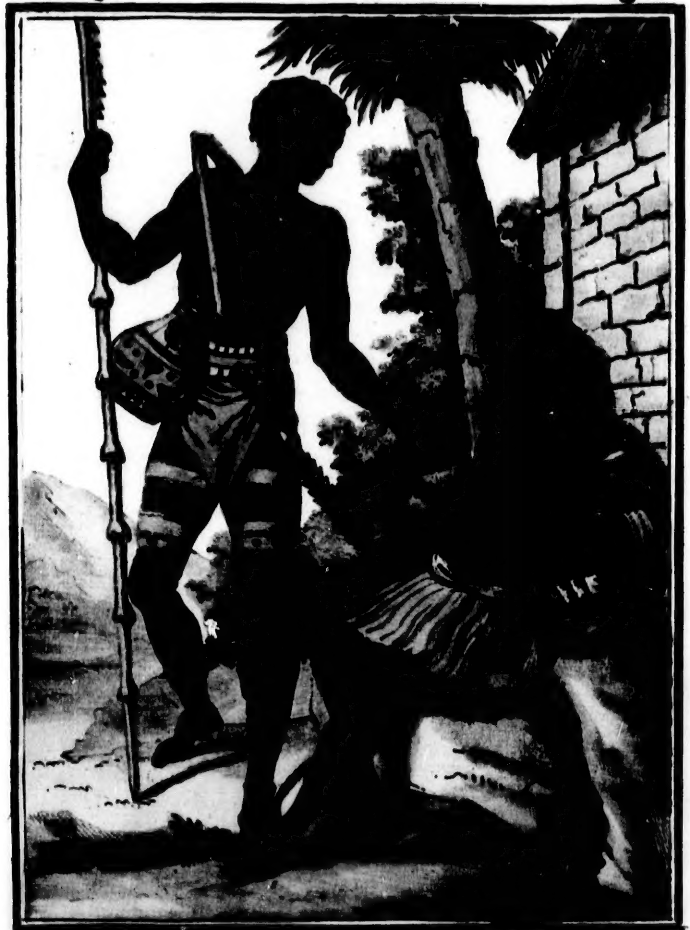
[illegible] autour, et [illegible] ont-elles toutes les vertus qui semblent devoir rendre l'homme agréable à son créateur.

Les mœurs des habitans de Pelew sont véritablement celles de l'âge d'or. [illegible] monarque y est absolu ; mais il [illegible] de son autorité que pour le bonheur de [illegible]. Les époux y ont plusieurs femmes, mais ils partagent [illegible] entr'elles, et prodiguent les égards et les [illegible] à celles qui se trouvent [illegible]. La nation entière [illegible] grande famille, et chaque famille est une société d'amis [illegible] on a de la peine à distinguer le chef.

[illegible] ses camarades, s'étant reconstruit un petit bâtiment [illegible], sortit de ce pays après trois à quatre mois de séjour, [illegible] suivante :

[illegible] le hasard ou la tempête conduira sur ces bords, [illegible] l'Antelope de la compagnie des Indes, commandé par [illegible], a été perdu sur le récif que tu vois. L'équipage y a [illegible] sur lequel il est reparti le 12 novembre 1783. Rends, [illegible] habitans de ce pays, tout le bien qu'ils nous [illegible].

Amérique. Mer. L'An 1805. Sauvages.



J.G. St Sauveur, del. Lachaussée, jne sculpt.

Homme & Femme des Isles Pelew.